

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE


Rédaction et Administration : 103, rue Ste-Anne, Québec.

VOLUME XII

QUÉBEC JANVIER, 1931

N° 5

## Qu'ont-ils à offrir ?

A grande affaire pour le moment est celle du blé de l'Ouest. Nos fermiers canadiens ayant refusé de vendre à un prix enviable, parce qu'ils croyaient contrôler le marché du monde, ont gardé leur blé. Ils n'ont pas vendu et ils sont exposés actuellement à perdre leurs terres. Non seulement cela, mais ils n'ont pas de quoi se suffire, parce qu'ils n'ont pratiqué en aucune manière la culture mixte.

Pas n'aurait été besoin pour eux de cultiver à la manière de l'Est; mais il aurait été facile, avec un peu de bonne volonté et de prévision de l'avenir, de cultiver suffisamment pour se mettre à l'abri de la misère. On peut garder quelques vaches, des cochons, des volailles, cultiver des légumes, avoir quelques moutons et, avec les terres de l'Ouest, en avoir encore suffisamment pour cultiver du blé sur une grande échelle.

Sans compter que la culture mixte permet à la terre de se reposer et de nous continuer sa fécondité. Avec le régime de la culture unique, nos agriculteurs de l'Ouest vont nécessairement au désastre. Si ce désastre ne se présente pas sous forme de surproduction, il viendra sous forme d'épuisement de la terre. Le blé viendra en bien moins grande abondance, il sera moins bon et on fera plus difficilement de l'argent.

Ce n'est pas en vain que nos agronomes prêchent le régime de la rotation des cultures. La terre peut être féconde, mais elle n'est pas inépuisable. Lorsqu'on lui demande toujours la même nourriture, il lui arrive de nous dire à sa façon qu'elle est fatiguée, et qu'elle ne peut plus répondre à notre désir. Au contraire, lorsqu'on sait varier ses désirs, elle reste bonne et continue de donner d'abondantes récoltes.

On le sait déjà dans certaines parties de l'Ouest, ouvertes depuis plus longtemps à la culture. Le rendement des terres a diminué d'une façon plus que considérable, parce qu'on a toujours cultivé la même chose. Aussi, dans les plus vieilles paroisses, dans les endroits habités surtout par les Canadiens français, on en est arrivé à la culture mixte, qui donne d'excellents résultats. Ce n'est pas dans ces endroits où la crise actuelle se fait sentir plus fortement, car on est certain du logement et de la vie.

\*

\* \*

Nos gens de l'Ouest demandent du secours actuellement; ils sont dans la misère. L'Est ne reculera pas devant de nouveaux sacrifices; mais ce ne sera pas sans se souvenir que ces immigrants qui habitent aujourd'hui l'Ouest, le Canada est allé les chercher à ses frais. Non seulement cela; mais une fois rendus au pays, il les a transportés à l'endroit où ils devaient vivre. Il a fait plus encore, puisqu'il leur a avancé de l'argent pour s'établir.

On peut difficilement être plus généreux. Cependant, nous avons fait plus encore en leur donnant des chemins de fer, en leur construisant des entrepôts, en leur accordant des taux de transport de faveur, en leur ouvrant des ports de mer, en organisant leurs territoires en provinces et, dernièrement, en donnant à ces provinces leurs ressources naturelles.

\*

\* \*

Il y a encore quelque chose à faire, puisque la misère a fait le siège de ces provinces nouvelles. Seulement, il y aurait peut-être lieu de faire remarquer à ces gens de la terre, que nous avons dans l'Est une grande industrie, celle du bois, qui



ne marche pas elle non plus, que nos cultivateurs, pour vivre, savent travailler douze mois par année.

Il y aurait peut-être à leur faire remarquer encore que si les habitants de l'Est sont généreux et disposés à aider leurs frères de l'Ouest, ils ne peuvent s'empêcher de trouver étrange que nos gens de l'Est qui sont allés s'établir chez eux, ne puissent jouir de la liberté d'un citoyen canadien ordinaire.

Il y aurait peut-être lieu d'aller plus loin encore pour dire à ces gens: vous avez besoin de pain matériel que nous sommes disposés à vous donner; mais, en échange, laissez aux nôtres de chez vous la liberté du pain intellectuel, qui est la faculté de conserver ses traditions religieuses et nationales.

Si on nous refusait là-bas la liberté de vivre notre vie catholique et française, nous serions

presque justifiables de leur répondre: mais allez donc demander aux Russes de quoi manger, puisque ce sont eux que vous aimez et imitez.

Il est beau de faire des compliments à notre province; mais il serait peut-être plus pratique de rendre justice aux enfants du Québec qui vivent en Canada, chez eux donc, et représentent partout cette province de Québec et cette vieille civilisation française qui a ouvert le pays tout entier.

A un malheureux on doit donner généreusement; mais personne ne sera étonné que le protecteur exige que son protégé cesse de le frapper dans le dos.

Thomas POULIN.

---

## Encouragez nos annonceurs

---



DANS LA CAMPAGNE AUSTRALIENNE, vue sur la vallée de la Yarra, près de Melbourne.



# Les cygnes sauvages

(CONTE)

**B**IEN loin d'ici, là où les hirondelles s'en vont, quand chez nous vient l'hiver, vivait un roi qui avait onze fils et une seule fille du nom d'Élisa.

Les onze princes portaient chacun une étoile sur la poitrine et un sabre au côté, quand ils allaient à l'école.

Ils écrivaient sur des tablettes d'or avec des pointes de diamant, et pouvaient aussi bien réciter que lire : on pouvait voir tout de suite que c'étaient des princes.

Leur sœur Élisa était assise sur un petit escabeau de cristal et avait un livre d'images, qui avait coûté la moitié d'un royaume.

Ah ! ces enfants étaient vraiment bien heureux. Mais cela ne devait pas durer.

Leur père qui était roi de tout le pays, et qui était devenu veuf, épousa une méchante reine qui ne pouvait sentir les pauvres enfants ; on put s'en apercevoir dès le premier jour. Il y eut une grande fête dans le château, et pour cela les enfants jouèrent ; *Voici une visite.* Mais au lieu de recevoir comme auparavant une quantité de gâteaux et de pommes cuites, il leur fut donné par cette reine une tasse à thé de sable. Ils n'avaient qu'à faire, disait-elle, comme si c'était quelque chose de bon à manger.

La semaine suivante, elle confia la petite Élisa à des villageois dans la campagne. et il ne lui fallut pas longtemps pour dire des jeunes princes tant de mal au roi, que celui-ci ne voulut plus en entendre parler.

“ Allez-vous-en de par le monde et débrouillez-vous comme vous pourrez, dit la méchante reine aux princes. Envolez-vous sous forme de gros oiseaux sans voix. ”

Mais ce dernier souhait ne fut pas complètement exaucé et les princes se changèrent en onze cygnes de toute beauté.

Avec un cri étrange, ils s'envolèrent par la fenêtre du château et, passant au-dessus du parc ils se rendirent vers la forêt.

Il était de très bonne heure quand ils passèrent au-dessus de la ferme où Élisa dormait encore dans son petit lit. Ils planèrent un moment au-dessus du toit, agitèrent leurs longs cous dans tous les sens battirent des ailes ; mais personne ne les vit ni les entendit. Ils continuèrent donc leur route et s'élevèrent jusqu'aux nuages pour traverser les campagnes. Ils volèrent enfin par-dessus une grande forêt très épaisse qui s'étendait jusqu'au bord de la mer.

La pauvre Élisa jouait, dans sa chambre rustique, avec une feuille verte, car elle n'avait pas d'autres jouets. Elle s'amusait à faire un petit trou dans la feuille pour regarder le soleil au travers. Et voilà qu'il lui sembla apercevoir les yeux de ses frères et, chaque fois qu'un rayon de soleil lui caressait les joues, elle pensait à leurs affectueux baisers.

Tous les jours s'écoulaient de la même manière.

Quand le vent passait sur les buissons de roses devant la maison, il murmurait :

“ Qui est plus joli que nous ? ”

Et les roses agitaient leurs corolles en disant :

“ Élisa. ”

Et quand la vieille paysanne, le dimanche, était assise à la porte et lisait dans son livre de cantiques, le vent retournait les feuilles et disait au livre :

“ Qui est peut-être plus pieux que vous ? — Élisa, ” disait le livre de cantiques.

Et ce que le livre et les roses disaient était la pure vérité.

Quand Élisa eut atteint sa quinzième année, elle revint chez son père. Quand la reine vit combien elle était devenue belle, elle eut le cœur rempli de jalousie et de méchanceté.

Elle aurait bien voulu la changer comme ses frères en un cygne sauvage ; mais elle n'osa pas le faire tout de suite, parce que le roi voulait voir sa fille.

Le matin de bonne heure, la méchante femme se rendit dans la salle de bains, qui était tout en marbre et garnie de fourrures moelleuses et de merveilleux tapis. Elle prit trois crapauds, les embrassa et dit au premier :

“ Mets-toi sur la tête d'Élisa, quand elle viendra au bain, afin qu'elle devienne aussi paresseuse que toi. ”

Puis au second :

“ Mets-toi sur le front d'Élisa, afin qu'elle devienne aussi laide que toi et que son père ne la reconnaisse pas. ”

Enfin au troisième elle murmura tout bas :

“ Pose-toi sur son cœur, donne-lui de mauvaises intentions, afin quelle en soit punie, ”

Là-dessus elle posa les trois crapauds dans l'eau qui prit aussitôt une teinte verdâtre.

Quand la jeune fille s'y plongea, le premier crapaud se posa sur sa tête, le second sur son front et le troisième sur sa poitrine ; mais elle ne s'en aperçut pas. Quand elle en ressortit, trois rouges fleurs de coquelicot nageaient sur l'eau. Si les animaux n'avaient pas été venimeux et si la sorcière ne les avait pas embrassés, ils auraient été transformés en roses rouges ; mais ils étaient devenus tout de même des fleurs, parce qu'ils avaient tou-



ché à la tête, au front et au cœur d'Élisa, qui était beaucoup trop bonne et trop douce pour que la magie ait quelque pouvoir sur elle.

Quand la méchante reine vit cela, elle frotta le corps de sa belle-fille avec du jus du brou de noix, pour la rendre d'un brun noirâtre ; elle enduit son visage d'une pommade infecte et emmêla ses beaux cheveux, de façon à la rendre méconnaissable.

A cette vue, le père eut terriblement peur et s'écria que ce n'était point sa fille.

Personne autre ne voulut la reconnaître, si ce n'est le chien et les hirondelles ; mais ce n'étaient que des animaux qui n'avaient pas le droit de parler.

Alors la pauvre Élisa se mit à pleurer et pensa à ses onze frères. Remplie de chagrin, elle se glissa hors du château et courut tout le jour à travers champs et marais jusqu'à la grande forêt. Elle ne savait plus où aller ; elle était si triste et aspirait tant à revoir ses frères qui avaient été justement chassés comme elle ! Elle résolut de les chercher.

Elle n'était pas depuis longtemps dans la forêt, que la nuit arriva. Elle avait perdu son chemin, alors elle s'étendit sur la mousse, fit sa prière du soir et posa sa tête sur un tronc d'arbre. Le silence le plus complet régnait autour d'elle, l'air était doux et tiède, les vers luisants émaillaient d'étincelles vertes l'herbe et la mousse, et si Élisa agitait une branche, les lucioles tombaient vers elle comme des étoiles filantes.

Toute la nuit elle rêva de ses frères. Elle jouait avec eux comme au temps de leur enfance. Ils écrivaient de nouveau avec des pointes de diamant sur des tablettes d'or, et puis ils regardaient ensemble le joli livre d'images qui avait coûté la moitié d'un royaume ; seulement sur les tablettes ils n'écrivaient plus des zéros et de bâtons. Ah ! mais non ! ils écrivaient les exploits qu'ils avaient accomplis et tout ce qu'ils avaient vu et vécu. Dans le livre d'images tout était devenu vivant, les oiseaux chantaient, les hommes marchaient et venaient parler avec Élisa et ses frères. Quand on tournait la page, toutefois, ils rentraient vite dans le livre, afin de ne pas mettre de désordre dans les images.

Lorsque Élisa se réveilla, le soleil était déjà haut dans le ciel. Elle ne pouvait pas le voir, parce que les grands arbres étendaient leurs branches et leurs rameaux comme un toit épais au-dessus d'elle ; mais les rayons jouaient à travers les feuilles comme une brume d'or. Les parfums exquis de la forêt flottaient autour d'elle, et les oiseaux étaient si confiants, qu'ils se posaient presque sur les épaules d'Élisa. Non loin de là, elle entendait le murmure de l'eau : c'était une in-

finité de petites sources, qui venaient toutes se réunir dans un petit étang dont le fond était formé du sable le plus fin. Tout autour croissaient les buissons épais, dans lesquels les cerfs, en allant boire, avaient fini par percer une clarière, de sorte qu'Élisa pouvait parvenir tout au bord de l'étang. L'eau était limpide et transparente, et si le vent n'avait point agité les arbres et les buissons, on aurait pu croire que ceux-ci étaient peints au fond de l'eau. Toutes les feuilles s'y reflétaient éclairées par le soleil aussi bien que celles qui étaient dans l'ombre.

Lorsque Élisa aperçut son propre visage, elle en eut peur, tant il était noir et laid. Mais à peine eut-elle trempé ses mains dans l'eau et mouillé son front et ses yeux, que sa peau réapparut dans toute sa blancheur. Alors elle entra dans l'eau claire. Il était impossible de voir plus jolie fille de roi.

Ensuite, elle alla à la source jaillissante et but dans le creux de sa main. Puis elle reprit son chemin dans la forêt, sans savoir où elle allait. Elle pensait à ses frères. Comme les branches ployaient sous le poids des fruits, elle s'arrêta pour manger, mit des soutiens aux branches les plus lourdes, et repartit courageusement dans la partie la plus épaisse de la forêt. Cet endroit était tellement silencieux, qu'elle pouvait entendre le son de ses pas et le moindre bruissement des feuilles qu'elle froissait.

Là, il n'y avait plus d'oiseaux, et le soleil ne pouvait plus pénétrer à travers le feuillage touffu. Les troncs étaient si rapprochés les uns des autres, qu'Élisa pouvait se croire entourée d'un grillage de poutres. Jamais elle n'avait rien vu de si solitaire.

La nuit devint absolument noire, pas le moindre ver luisant dans la mousse. Elle s'allongea tristement pour dormir. Alors il lui sembla que les branches s'écartaient au-dessus d'elle.

Quand elle se réveilla le lendemain matin, elle se demanda si cela avait été rêve ou réalité.

Elle avait fait à peine quelques pas sur le chemin, qu'elle rencontra une vieille femme portant une corbeille pleine de baies dont elle lui offrit la moitié. Élisa lui demanda si elle n'avait pas vu onze princes chevaucher dans la forêt.

“ Non, répondit la vieille ; mais hier j'ai vu onze cygnes portant des couronnes d'or sur la tête, et nageant pour descendre le grand ruisseau avoisinant. ”

Elle conduisit Élisa jusqu'à une pente au pied de laquelle serpentait un petit cours d'eau. Sur les bords, les arbres entremêlaient leurs branches, et formaient ainsi un toit épais de feuillage.



Élisa dit adieu à la vieille et descendit le long du fleuve, jusqu'à l'endroit où il se jetait dans la mer.

L'océan majestueux et lointain s'étendait devant la jeune fille ; mais pas une voile, pas un bateau n'était en vue pour pouvoir l'emmener. Elle considéra les innombrables petites pierres du rivage, la mer les avait polies et arrondies. Verre, fer, pierre, tout ce que la marée avait emené là s'était laissé transformer par l'eau, qui était pourtant bien moins habile que la main d'Élisa.

“ L'eau ondule et roule ses vagues sans arrêt, polissant tout. Je dois, moi aussi, ne pas m'arrêter, pensa Élisa. Merci pour la leçon, jolis flots clairs. Mon cœur me dit qu'un jour, vous me porterez vers mes chers frères. ”

Sur les varechs amoncelés par les eaux, il y avait onze blanches plumes de cygne. Élisa en fit un paquet. Des gouttelettes pendaient à leur extrémité. Était-ce de la rosée, était-ce des larmes ? Élisa n'aurait pu le dire.

La côte était affreusement déserte ; mais la jeune fille ne s'en apercevait pas, car la mer offre en quelques heures plus d'aspects différents que les lacs n'en offrent dans toute une année. Si un gros nuage noir s'avavançait c'est comme si la mer avait voulu dire :

“ Moi aussi je puis devenir sombre et menaçante. ”

Et au souffie du vent les vagues montraient leurs blanches crêtes d'écume. Si les nuages du ciel devenaient d'un rouge éclatant, le vent s'apaisait et la mer ressemblait à une feuille de rose. Tantôt elle était verte, tantôt blanche, et aussi calme et plate qu'elle pût être, il y avait toujours sur les bords une légère agitation. L'eau se levait et s'abaissait légèrement comme la poitrine d'un enfant qui sommeille.

Au coucher du soleil, Élisa aperçut onze cygnes sauvages, portant des couronnes d'or qui s'approchaient de la terre les uns derrière les autres. On aurait dit un long ruban blanc flottant dans les airs. Élisa gravit la pente et se cacha dans les buissons. Les oiseaux descendirent à terre tout près d'elle en battant l'air de leurs grandes ailes blanches. Et quand le soleil s'abîma dans la mer, le plumage des oiseaux disparut et à sa place apparurent onze beaux princes qui étaient les frères d'Élisa.

Elle poussa un cri, car elle sentait dans son cœur que c'étaient là ses frères quelque changés qu'ils fussent. Elle se jeta dans leurs bras, les appela chacun par son nom, et eux furent bien heureux en reconnaissant leur petite sœur devenue si belle et si grande. Ils riaient et pleuraient à la fois, et ils se furent

bientôt mutuellement raconté la cruauté de leur marâtre à l'égard de chacun.

“ Mes frères comme moi sommes forcés de voler sous forme de cygnes blancs, tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, expliqua l'aîné.

“ Nous retrouvons par contre notre forme humaine dès qu'il est couché ; aussi nous devons prendre soin d'avoir toujours, au coucher du soleil, un endroit ferme où poser nos pieds, car si nous étions en l'air à ce moment, nous tomberions comme des hommes dans les abîmes. Nous n'habitons pas ici. Il y a un pays tout aussi beau de l'autre côté de la mer ; mais la route qui y conduit est fort longue. Il nous faut traverser la mer sans pouvoir trouver une île où passer la nuit. Il y a seulement un petit rocher solitaire qui se dresse parmi les flots ; il est si étroit, que nous pouvons à peine nous y tenir, même en nous serrant fort les uns contre les autres. Par les fortes marées, l'eau rejaillit au-dessus de nous. Nous nous y reposons avec notre forme humaine, sans quoi nous ne pourrions plus jamais revoir notre chère patrie, puisqu'il nous faut deux des plus longs jours de l'année pour faire ce vol.

“ Il nous est permis de revoir notre pays natal une fois par an seulement ; nous pouvons y rester onze jours et voler au-dessus de la grande forêt, d'où nous pouvons voir la maison natale où notre père habite et le clocher qui abrite la tombe de notre mère. Nous y revoyons des arbres et des buissons connus, les chevaux sauvages courent dans les larges plaines comme au temps de notre enfance, les charbonniers chantent les vieilles chansons aux accents desquelles nous avons dansé, étant enfants ; c'est la patrie, en un mot, vers laquelle nous sommes toujours irrésistiblement attirés, et c'est là que nous t'avons retrouvée, chère petite sœur. Nous avons encore deux jours à passer ici avant de retourner au delà des mers dans le beau pays qui, malgré tout, n'est pas le nôtre. Comment faire pour t'emmener ? Nous n'avons ni navire ni même la moindre embarcation.

— Comment vous désensorceler ? ” répliqua-t-elle.

Ils passèrent presque toute la nuit à parler et sommeillèrent seulement quelques heures.

Élisa se réveilla à un bruissement d'ailes qui s'agitaient au-dessus de sa tête. Ses frères étaient redevenus des cygnes et volaient en larges cercles autour d'elle, puis ils partaient. Seul, le plus jeune resta en arrière et vint mettre sa tête sur les genoux de sa sœur. Elle caressa ses plumes et ils restèrent toute la journée ensemble. Vers le soir, tous les autres revinrent et reprirent leur forme humaine au coucher du soleil.



“ Demain, nous repartirons pour toute une année ; mais nous ne voulons pas t'abandonner ici toute seule. As-tu le courage de nous accompagner ? Mon bras est assez fort pour te porter à travers la forêt. Et nos ailes réunies ne seraient-elles pas capables de te soutenir pour traverser la mer ? lui demanda son frère aîné.

— Oh ! oui, emmenez-moi, ” dit Éliisa.

La jeune fille et ses frères passèrent toute la nuit à confectionner un filet d'écorce de saule et de juncs souples. Éliisa se coucha dedans et quand le soleil se leva, les jeunes gens redevenus des cygnes saisirent le filet dans leurs becs et s'envolèrent avec leur sœur, qui dormait encore, bien haut dans les nuages. Et comme les rayons du soleil tombaient sur le visage d'Éliisa, un des cygnes se tint au-dessus de sa tête pour lui procurer de l'ombre.

Ils étaient déjà très éloignés de la côte, quand la jeune fille se réveilla. Elle croyait encore rêver, tant il lui semblait extraordinaire d'être ainsi portée dans l'air au-dessus des flots.

Près d'elle se trouvaient un rameau garni de baies mûres succulentes et un paquet de racines savoureuses. C'était son plus jeune frère qui les avait ramassés pour elle, et elle le remercia d'un sourire, quand elle aperçut que c'était lui qui lui donnait de l'ombre avec ses ailes.

Ils étaient si haut, que le premier navire qu'ils aperçurent leur sembla une mouette sur l'eau. Derrière eux s'élevait un nuage grand comme une montagne. Éliisa reconnut que c'était son ombre et celle des onze cygnes ; elle n'avait jamais rien vu de plus beau. Toutefois, quand le soleil fut au haut de sa course, l'ombre disparut.

Toute la journée, les cygnes volèrent, rapides comme des flèches, à travers l'espace. Cependant, à cause du poids de leur sœur, ils avançaient plus lentement qu'à l'habitude. Un orage éclata au coucher du soleil. Éliisa voyait avec anxiété l'astre brillant disparaître peu à peu sans que le moindre rocher fût en vue. Il lui semblait que les cygnes agitaient leurs ailes avec plus d'efforts.

Ah ! c'était sa faute s'ils ne pouvaient avancer plus vite. Quand le soleil aurait disparu, ils redeviendraient des hommes, tomberaient à la mer et se noieraient. Aucun rocher n'apparut. Les nuages noirs s'approchaient de plus en plus, le mugissement du vent annonçait un orage ; les nuages s'amoncèrent devant eux menaçants et les éclairs succédèrent aux éclairs.

Ils étaient arrivés au bord de la mer. Le cœur d'Éliisa battait violemment. Les cygnes descendirent tout à coup si vite, qu'elle cru qu'ils tombaient ; mais ils planèrent de nouveaux. Le soleil avait déjà à demi disparu

dans l'eau. Éliisa aperçut alors au-dessous d'elle un petit récif qui ressemblait à la tête d'un phoque sortant de l'eau.

Le soleil descendait rapidement, il avait encore à peine la grosseur d'une étoile. A ce moment, le pied d'Éliisa sentit la terre ferme, et le soleil s'éteignit comme la dernière étincelle d'un papier consumé. Elle aperçut autour d'elle ses frères, bras dessus, bras dessous, et à eux sept ils occupaient toute la surface du rocher. Les vagues écumantes rejaillissent sur eux, le ciel était flamboyant et les coups de tonnerre se succédaient sans interruption. Mais les jeunes gens se cramponnaient les uns aux autres par les mains et chantaient un pieux cantique pour se donner du courage et de l'espoir.

Quand le jour commença à poindre, l'orage s'était apaisé et le ciel était de nouveau sans nuages. Dès le lever du soleil, les cygnes s'envolèrent du récif avec Éliisa. La mer roulait encore d'énormes vagues et leur crête d'écume leur apparaissait, de la hauteur où ils étaient, comme des millions de cygnes blancs nageant sur les eaux.

Quand le soleil fut un peu plus haut, Éliisa aperçut entre ciel et mer une montagne couverte de neige éblouissante sur laquelle s'élevait un château, long certainement de plusieurs lieues avec des portiques superposés. En bas, de superbes forêts de palmiers et de magnifiques arbres géants se balançaient au souffle du vent. Elle demanda quel était ce pays vers lequel ils volaient ; mais ses frères secouèrent la tête. Ce qu'elle avait devant elle était le château toujours instable de la fée Morgane, un simple mirage où ne pouvait habiter aucune créature vivante. Éliisa, stupéfaite, le fixait encore, que la montagne, le château et les forêts s'abîmèrent subitement et à leur place se dressèrent vingt églises superbes, toutes semblables avec de hautes tours et des fenêtres ogivales. Elle crut entendre résonner les orgues ; mais ce n'était que le grondement des flots qui frappait ses oreilles. Et comme ils s'approchaient des églises, elle les vit se transformer en une formidable flotte qui voguait au-dessous d'eux. Les plus belles images se succèdent ainsi à ses yeux, jusqu'à ce qu'enfin elle aperçut le pays qu'elle attendait si impatiemment. De belles montagnes bleues couverte de forêts de cèdres, de villes et de châteaux semblèrent surgir de l'eau. Et longtemps avant le coucher du soleil elle se trouva assise dans ces montagnes, devant une grande grotte tapissée de plantes vertes grimpanes qui imitaient les plus jolies tentures.

“ Nous voulons voir à quoi tu vas rêver cette nuit, lui dirent ses frères en lui montrant sa chambre à coucher.



— Si je pouvais seulement rêver à la manière de vous délivrer, ” répondit-elle, car cette pensée la tourmentait.

Il lui sembla alors se rendre par la voie des airs au château de la fée Morgane. Cette dernière venait au-devant d'elle et, malgré ses riches habits, ressemblait exactement à la vieille femme qui lui avait offert des baies dans la forêt et lui avait parlé des cygnes aux couronnes d'or.

“ Tes frères peuvent être sauvés, lui disait-elle ; mais auras-tu le courage et la persévérance nécessaires pour y arriver ? La mer, qui est bien plus impuissante que tes doigts délicats, réussit bien à transformer les pierres les plus dures, seulement elle ne sent pas les douleurs que tu auras à éprouver. Elle n'a pas de cœur et ne connaît ni les angoisses ni les tortures que tu subiras. Vois-tu les orties que je tiens dans ma main ? Il en pousse beaucoup de semblables autour de la grotte où tu dors. Celles-ci seulement et celles qui poussent sur les tombes du cimetière sont utilisables, fais-y bien attention. Il faut bien que tu les cueilles malgré les grosses cloques brûlantes qu'elles te feront venir sur la peau. En les piétinant, tu obtiendras de la filasse. Tu en feras du fil et de ce fil, onze tuniques à longues manches que tu jetteras sur les onze cygnes, ce qui les désensorcellera. Mais souviens-toi bien que, du commencement à la fin de ton travail, dût-il durer plusieurs années, tu ne devras pas dire un seul mot. Le premier que tu prononcerais serait pour tes frères un coup de poignard qui pénétrerait dans leur cœur et leur ôterait la vie. Leur vie est suspendue à tes lèvres, fais-y bien attention. ”

Et, en diant cela, la fée toucha de ses orties la main de la jeune fille, qui devint brûlante comme du feu. La douleur éveilla Éliisa. Il faisait grand jour et près d'elle elle aperçut une ortie semblable à celles qu'elle avait vues en rêve. Puis elle sortit de la grotte pour se mettre à l'ouvrage.

De ses mains délicates elle saisit les cruelles orties. Ses bras et ses mains se couvrirent de cloques douloureuses qu'elle supportait vaillamment pour pouvoir sauver ses frères. Elle brisa les orties de ses pieds nus et fila la filasse ainsi obtenue.

Après le coucher du soleil, les frères revinrent et furent fort effrayés en retrouvant leur sœur muette ; ils pensèrent que c'était une nouvelle sorcellerie de leur méchante marâtre. Mais quand ils aperçurent les mains d'Éliisa, ils comprirent ce qu'elle avait entrepris par amour pour eux, et le plus jeune lui arrosa les mains de ses larmes, aussitôt les cloques disparurent.

Toute la nuit, Éliisa continua son travail, car il lui était impossible de prendre du re-

pos avant d'avoir délivré ses frères chéris. Toute la journée du lendemain, en l'absence de ses frères, elle resta seule à son travail et jamais le temps ne lui avait paru si court. Elle avait fini une tunique et commençait la seconde.

Tout à coup, elle tressaillit, le son d'un cor venait de se faire entendre dans la montagne. Le son se rapprochait peu à peu et elle entendait aussi des aboiements de chien. Effrayée, elle se cacha dans la grotte, lia les orties qu'elle avait ramassées et défibrées en un tas, sur lequel elle s'assit.

D'un seul bond, un gros chien sortit des fourrés, suivi d'un autre et d'un autre encore ; ils aboyaient à pleine voix, reculaient et revenaient de nouveau. En quelques instants, tous les chasseurs furent debout devant la grotte, et le plus beau d'entre eux était le roi du pays. Il s'avança vers Éliisa, il n'avait jamais vu d'aussi belle jeune fille.

“ D'où viens-tu, belle enfant ? ” demanda-t-il.

Éliisa secoua la tête, car elle ne pouvait parler sans compromettre la délivrance et la vie de ses frères. Elle cacha ses mains sous son tablier, afin que le roi ne puisse s'apercevoir des souffrances qu'elle endurait.

“ Suis-moi, lui-dit-il. Tu ne peux pas rester ici. Si tu es aussi bonne que tu es belle, je t'habillerai de soie et de velours, je mettrai une couronne d'or sur ta tête et je donnerai mon plus beau château pour demeure. ”

En disant ces mots, il la mit sur son cheval. Mais elle pleurait et se tordait les mains de désespoir.

“ Je ne veux que ton bonheur, ajouta-il, et tu m'en remercieras un jour. ”

Et là-dessus, il repartit, avec Éliisa assise sur son cheval, à travers la forêt et suivi des chasseurs.

Au coucher du soleil, la superbe ville royale avec ses tours et ses coupoles s'étendait à leurs yeux. Le roi conduisit la jeune fille dans son château, où de grandes fontaines jaillissaient dans de hautes salles de marbres et dont les murs et les plafonds étaient ornés de peintures. Mais elle n'avait pas de regard pour ces splendeurs, elle pleurait et gémissait. Elle se laissa passivement mettre par les femmes de chambre des habits royaux, des perles dans ces cheveux et des gants souples à ses mains hâlées. Une fois habillée, elle fut d'une beauté éblouissante. Toute la cour s'inclina devant elle encore plus profondément qu'auparavant, et le roi l'a choisit pour sa fiancée, malgré le conseiller qui disait tout bas au roi en secouant la tête que la belle fille de la forêt était sûrement une sorcière qui avait aveuglé tout le monde et pris le cœur du roi.

Mais le roi ne l'écouta pas, commanda en l'honneur d'Éliisa la meilleure musique et



les plats les plus succulents. Il la conduisit à travers les jardins odorants et des salles magnifiques, sans qu'un sourire se montrât sur ses lèvres ou dans ses yeux, le chagrin seul s'y laissait deviner. Le roi ouvrit ensuite une petite chambre. Elle était ornée de précieux tapis verts et ressemblait ainsi à la grotte dans laquelle Éliisa avait été trouvée. A terre, il y avait le tas de filasse qu'elle avait retirée des orties et au plafond pendant la tunique qu'elle avait terminée. Un des chasseurs avait emporté tout cela par curiosité.

“ Il faut que tu puisse te croire ici dans ton ancienne demeure, dit le roi. Voici l'ouvrage que tu avais commencé. Au milieu de ton nouveau luxe, tu te rappelleras volontiers ce temps-là. ”

En apercevant ces objets qui lui tenaient tant au cœur, elle eut un léger sourire et un peu de rose réapparut sur ses joues. Elle pensa au salut de ses frères et baisa la main du roi. Il la pressa sur son cœur et fit sonner les cloches à toute volée pour la célébration de ses noces. La belle jeune fille muette de la forêt devint la reine du pays.

Le conseiller de la cour glissa bien quelques calomnies dans l'oreille du roi ; mais celui-ci ne les laissa pas pénétrer dans son cœur. Les noces eurent lieu et le maître des cérémonies dut, de sa propre main, poser la couronne sur la tête d'Éliisa, ce qu'il fit de toutes ses forces, par méchanceté pour la blesser. Mais elle avait une bien autre blessure au cœur : le chagrin qu'elle éprouvait à cause de ses frères et qui lui faisait oublier toute autre souffrance. Sa bouche resta toutefois muette, car le moindre mot d'elle eût coûté la vie à ses frères. Elle éprouvait pourtant, comme il était facile de le voir dans ses yeux, un profond amour pour le beau et le bon roi, qui, pour lui être agréable, faisait tout ce qu'il pouvait. Et elle l'aima davantage chaque jour. Ah ! si seulement elle avait pu lui confier ses souffrances ! Il lui fallait se taire, rester muette jusqu'à la fin de son travail. C'est pourquoi elle se retirait dans sa petite chambre verte pour tricoter une tunique puis une autre. Quand elle voulut commencer la septième, elle s'aperçut qu'elle n'avait plus de filasse.

Elle savait que seulement au cimetière elle trouverait les orties dont elle avait besoin et qu'elle devait les cueillir elle-même. Comment y arriver ?

“ Ah ! que sont les douleurs de mes mains, comparées à celles qu'éprouve mon cœur, pensa-t-elle. Il faut que je risque le tout pour le tout. ”

Inquiète, elle se glissa une nuit au clair de lune dans le jardin et se rendit par les longues allées et les routes désertes au cimetière. Arrivée là, elle aperçut de vilaines sorcières assises en rond sur une pierre tombale.

Elle cueillit les orties brûlantes et les rapporta au château.

Un seul homme s'était aperçu de son départ, c'était le maître de cérémonies, qui furetait partout quand tout dormait. Il put donc croire que la reine était une sorcière qui avait réussi à ensorceler le roi et son peuple.

Il raconta au roi ce qu'il avait vu et lui expliqua ce qu'il craignait. De grosses larmes coulaient sur les joues du roi tandis qu'il écoutait ce récit peu convaincu, il se promit d'épier Éliisa les nuit suivantes. Il la vit en effet se lever et la suivit chaque fois jusqu'à la petite porte de la chambre où elle disparaissait.

Chaque jour son visage devint de plus en plus sombre. La jeune femme s'en apercevait bien, mais elle ignorait la cause. Cela l'inquiétait beaucoup, et quelles souffrances n'endurait-elle pas dans son cœur à cause de ses frères ! Des larmes amères tombaient de ses yeux sur la pourpre royale, où elles scintillaient comme des diamants, si bien qu'en voyant cette splendeur, on avait envie de devenir reine.

Son ouvrage avançait, il ne lui manquait plus qu'une tunique ; mais elle n'avait plus ni filasse ni orties. Il fallait donc retourner encore une fois, la dernière, au cimetière pour cueillir quelques poignées d'orties. Elle pensait avec effroi et angoisse au chemin solitaire et aux horribles sorcières ; mais sa volonté était forte.

Elle se mit donc en route, suivie, sans le savoir, du roi et de son conseiller. Ils la virent disparaître derrière la grille du cimetière et, s'approchant, ils aperçurent les sorcières assises, comme Éliisa elle-même les avait vues. Le roi revint sur ses pas, persuadé qu'au milieu d'elles trônait le cher visage de la reine.

“ Le peuple en jugera, ” dit-il.

Et le peuple prononça le jugement suivant : “ Elle sera brûlée vive. ”

De la salle royale, on la traîna donc dans un cachot humide et sombre, à travers les grilles duquel le vent soufflait avec force. Au lieu de velours et de soie, on lui donna le tas d'orties pour poser sa tête et les tuniques qu'elle avait faites pour couvertures. On ne pouvait rien lui donner de plus cher. Elle se remit aussitôt à l'ouvrage. Au dehors, les gamins des rues chantaient des moqueries sur elle et pas âme qui vive ne la consolait par une bonne parole.

Vers le soir, elle entendit un bruissement d'ailes de cygne. C'était le plus jeune frère qui venait de retrouver sa sœur. Elle se mit à sangloter de joie, tout en sachant que cette nuit-là serait la dernière nuit de son existence. Mais sa tâche était presque achevée et ses frères étaient de nouveau là.



Le conseiller du roi vint pour passer avec elle la dernière heure avant son supplice, comme il l'avait promis au roi. Mais elle secoua la tête et le supplia par ses regards et ses gestes de la laisser seule. N'avait-elle pas à terminer le travail sans lequel toutes ses peines, ses larmes et ses nuits sans sommeil ne serviraient à rien ?

Le conseiller s'éloigna en l'accusant ; mais la pauvre femme savait bien qu'elle était innocente et continua son travail.

Les souris couraient sur le sol de son cachot et apportaient à ses pieds les orties, pour l'aider un peu ; la grive vint se percher sur sa fenêtre et chanta toute la nuit pour l'empêcher de perdre courage.

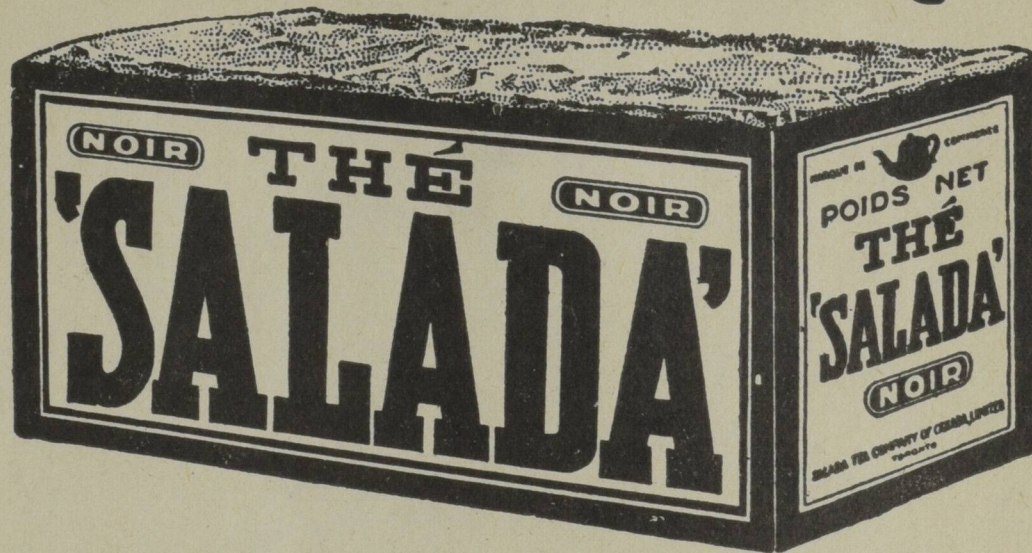
Une heure avant le lever du soleil, lorsque le jour commença à poindre, les onze frères étaient à la porte du château et demandèrent à parler au roi. On leur répondit que c'était impossible, car il faisait encore nuit, le roi dormait et on ne pouvait pas l'éveiller. Ils prièrent, menacèrent ; la garde arriva, le roi lui-même sortit du château et demanda ce que signifiait ce bruit. Au même moment, le soleil se leva, tous les frères disparurent en un clin d'œil, et seuls onze cygnes blancs s'envolèrent au-dessus du château.

Le peuple sortait en foule de la ville pour brûler la sorcière. Un misérable cheval tirait la charrette dans laquelle Élixa était assise, revêtue d'une blouse en toile de sac, ses longs cheveux flottants autour de son joli visage. Ses joues étaient livides, et ses lèvres murmuraient tout bas une prière, tandis que ses doigts tordaient encore la filasse. Car même en se rendant à la mort, elle n'interrompait pas le travail commencé. Dix tuniques terminées étaient à ses pieds et elle tricôtait la onzième pendant que le peuple l'injurait et se moquait d'elle.

“ Voyez donc la sorcière comme elle marmotte ; elle n'a même pas un livre de cantiques. La voyez vous assise avec son œuvre de sortilège dans les mains. Enlevez-le-lui, déchirez-le en mille morceaux. ”

Et la foule se précipita sur elle pour lui arracher son travail des mains. Mais voilà que onze cygnes blancs arrivèrent et se placèrent autour d'elle en battant des ailes. Effrayée, la multitude recula.

## Thés de Choix Culture britannique



**Enveloppe hermétique, en aluminium – jamais vendu à la pesée**  
**'Frais des Plantations'** F. 101

“ C'est un signe des dieux, elle est sûrement innocente, ” chuchotèrent quelques-uns qui n'osaient pas le dire tout haut.

Le bourreau saisit Élixa par la main. Alors elle jeta rapidement les onze tuniques sur les cygnes, et voilà qu'ils furent remplacés par onze princes charmants. Le plus jeune d'entre eux avait gardé une aile de cygne au lieu d'un bras, parce que sa tunique n'avait qu'une manche, Élixa n'ayant pas eu le temps de finir l'autre.

“ Maintenant, je puis parler, s'écria la jeune femme, je suis innocente. ”

Et le peuple, à la vue de ce qui était arrivé, s'inclina devant elle. Elle s'évanouit dans les bras de ses frères, épuisée qu'elle était par la contrainte, l'angoisse et le chagrin.

“ Oui, elle est innocente, ” affirma l'aîné des princes.

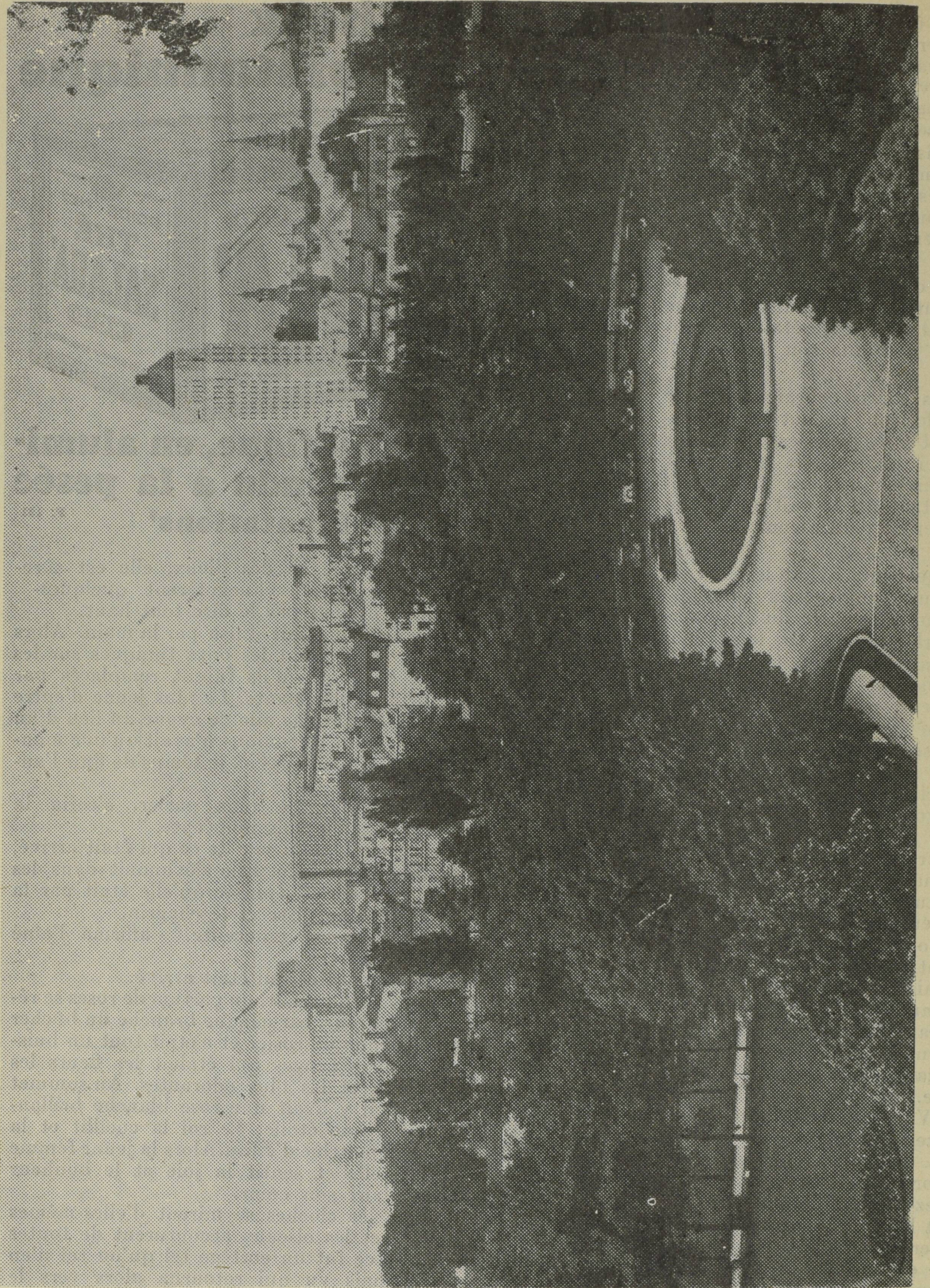
Et il raconta ce qui était arrivé.

Tandis qu'il parlait, un parfum de roses se répandit alentour, car chaque branche du bûcher était devenue un rosier et c'était tout un buisson de roses rouges qui étalait les fleurs les plus belles et les plus odorantes. Au sommet toutefois, il y avait une rose blanche brillante comme une étoile. Le roi la cueillit et la mit sur la poitrine d'Élixa. Alors la jeune femme revint à elle et sentit la joie et le bonheur rentrer dans son cœur.

Toutes les cloches se mirent d'elles-mêmes à sonner et les oiseaux accoururent de toutes parts. Et ce fut un cortège tel qu'un roi n'en avait jamais vu qui retourna alors vers le château.

ANDERSEN.





VUE D'UNE PARTIE DE LA VILLE DE QUÉBEC, PRISE DE LA TOUR DU PARLEMENT



## Quelques pensées sur l'auto

**L**ES Salons de l'Automobile intéressent plus de gens, aujourd'hui, que les Salons de peinture. Des esprits malicieux en déduiront que l'esprit est éclipsé par la matière. Mais d'autres critiques insinueront que les véhicules, peut-être, sont mieux réussis que les tableaux.

Ces expositions sont un des triomphes les plus incontestables de l'industrie contemporaine. On invente, on perfectionne. Mais tous ces progrès se traduisent par l'invitation éloquente : "Dépensez".

Il y a, par le monde, des prodigalités de toute espèce. Chaque époque dans ce domaine, a ses préférences. L'auto, avec le cinéma, est la chose pour laquelle on dépense le plus volontiers.

La grande pensée des constructeurs, chaque année, est de persuader aux acheteurs qu'ils doivent se mettre à la page et que la voiture de l'an dernier, "ça n'existe plus".

On pourrait diviser les hommes en deux classes : ceux qui n'ont pas d'auto et rêvent d'en avoir une ; ceux qui en ont une et qui grillent d'en avoir une autre. Sans compter, bien entendu, ceux qui seraient bien aises d'en avoir deux.

L'auto a modifié la conception du bonheur. On se jugeait heureux, il y a quarante ans, de faire en voiture douze kilomètres à l'heure. On peste aujourd'hui si des pancartes, à l'entrée d'un village, vous intiment l'ordre de ne pas en dépasser vingt.

L'ouvrier qui a une auto ne voudrait pas, pour aller à son travail, du carrosse de Louis XIV. S'en réjouit-il ? Il n'y songe pas. C'est toujours vers les gens plus favorisés qu'on regarde. Au lieu de se comparer au passé, on se compare au présent, et surtout au présent qui vous offusque. Belle occasion de se trouver toujours malheureux.

L'auto, comme d'ailleurs bien d'autres inventions, tend à perpétuer l'inégalité parmi les hommes, pendant que les institutions officielles font semblant de la supprimer. Il y a la classe roulante et la classe piétinante. Vienne le jour où tout le monde aura son auto. D'énormes différences, d'ici là, seront créées et accentuées entre les diverses catégories de voitures. D'ores et déjà, quel beau mépris le propriétaire de la marque Chose témoigne, à l'occasion, pour la marque Machin !

Les enfants eux-mêmes en font leur sujet de conversation. Qui sait si une des causes de la décadence scolaire n'est pas dans cette préoccupation passionnée des écoliers pour l'automobilisme, préoccupation qui se traduit par d'ardentes controverses sur le mérite respectif des carburateurs et des moteurs ?

L'auto a rendu les piétons plus malheureux que jadis. Ne pas avoir d'auto engendre deux sortes de souffrances : d'abord le péril d'être écrasé et ensuite le regret de ne pas être parmi les écraseurs.

Plus les autos se multiplient, plus cette déchéance du piéton s'accroît, car, forcément, le péril et l'humiliation grandissent ensemble.

Les gens âgés, ou myopes, ou qui ne se sentent pas capables de s'adapter au métier de chauffeur, se trouvent dans une situation particulièrement désavantageuse, car, même avec des revenus qui permettent aux autres de s'offrir une voiture, ils sont forcés de s'en passer.

Une grande supériorité de l'auto sur le cheval, c'est que l'auto ne mange pas à l'écurie et peut rester des jours entiers sans qu'on la bichonne, ce qui rend moins nécessaire qu'autrefois l'intervention d'un personnel domestique.

Il y a bien les gens fortunés qui ont leur chauffeur. Mais c'est l'exception, comme les grands seigneurs parmi la noblesse de l'ancien régime. Luxe coûteux, et qui probablement deviendra de plus en plus rare. Il est vrai qu'il y aura toujours de hauts fonctionnaires, assez malins pour se faire véhiculer par d'autres fonctionnaires, que paye, à ces favoris de la politique, la généreuse administration.

Des autos roulent en Russie. Mais seuls d'heureux privilégiés peuvent parcourir de cette manière le paradis des Soviets. Paradis pour quelques-uns, enfer pour la masse.

L'auto n'est pas beau, mais il permet d'aller admirer des choses belles. Les tournées en autocars, dans certains sites appréciés, sont un des charmes de la vie moderne. Nos aïeux ne connaissaient pas cela. Et cependant combien, parmi ceux qui brûlent ainsi les routes de montagnes, n'éprouvent qu'à un faible degré les émotions esthétiques.

On a l'auto pour se déplacer. Puis on se déplace parce qu'il faut utiliser l'auto.

L'auto facilite la vie à la campagne. Elle permet aux hommes d'affaires de voir beaucoup plus de clients dans la journée. Ce serait merveilleux, si les concurrents ne s'emparaient du même avantage, ce qui rétablit l'égalité.

L'auto doit être bénie des malades, qui voient le médecin arriver plus vite. Reste à rembourser à Esculape ce que lui coûte sa célérité. Boileau disait avec humeur :

Guénaud sur son cheval en passant m'éclabousse.

Guénaud faisait ce qu'il pouvait, et les rues de Paris connaissent désormais d'autres embarras. Malgré ceux-ci, la Faculté roule bon train, quitte à constater, parfois, que la visite de la mort a encore devancé la sienne.

Il était poétique, le cheval, et elles étaient gentilles, les amazones. Elles faisaient très bien dans les romans. "Cheval" avait donné "chevalier,



chevaleresque, cavalièrement". La cavalerie était une arme noble. L'auto a tué tout cela. Mais tout renaît sous une autre forme, et l'avenir s'arrange pour forger, à sa manière, des équivalents du passé.

L'auto enlève quelque peu de leur charme à certaines excursions. Ceux qui, jeunes gens, il y a quarante ou cinquante ans, sont montés à pied à la Grande Chartreuse, s'arrêtant le long du chemin pour admirer les points de vue du "Désert", sont légèrement déconcertés, aujourd'hui, de franchir le même espace en un quart d'heure. Ce n'est plus ça. De même pour ceux qui, jadis, montaient à cheval au Pic du Midi, par des sentiers suspendus entre les murs de roc et l'abîme. La civilisation rend tout commode, mais un je ne sais quoi de poétique s'évapore forcément à son contact.

Si le char d'Hippolyte avait été une auto, les chevaux du héros ne se seraient pas emballés, et le monstre de fer eût écrasé l'autre. On nous dira qu'il aurait pu faire panache. C'est égal, nous ne voyons pas trop dans quel style le brave Thérémène aurait conté l'accident.

Si Louis XVI, le 21 juin 1791, avait pu filer en auto, il aurait été à Montmédy vers 3 ou 4 heures du matin, et aurait traversé Varennes en vitesse, pendant que tout y dormait ainsi qu'à Paris. Les virages opportuns font les tournants de l'histoire.

L'auto a des conséquences psychologiques et morales.

Elle développe l'attention par la vigilance qu'elle impose à celui qui tient le volant.

Elle favorise l'inquiétude et l'esprit de changement, en suggérant sans cesse des randonnées nouvelles.

Elle peut incliner à la politesse, en rendant aisées des visites lointaines, ou en fournissant des occasions de prendre des amis "à son bord". — Ce qui ne veut pas dire que tous y songent, et quelques-uns ne se doutent pas des fatigues qu'ils pourraient, sans peine aucune, épargner à autrui.

Elle fait naître un genre particulier de superstition, qui se traduit par la suspension d'horribles poupées-fétiches. Qui sait si le fétichisme des sauvages actuels n'a pas eu pour cause, il y a des milliers d'années, quelque mode analogue adoptée pour leurs chars par leurs ancêtres préhistoriques?

Des ruraux font observer que l'auto, en certains endroits, tend à faire disparaître la liberté et le laisser-aller qu'autorisait la solitude de la campagne. On est toujours sur le qui-vive, car, en une demi-minute, la terrasse où l'on se repose peut voir fondre, à la manière des bolides, des visiteurs imprévus.

Cette facilité donnée aux visites donne la tentation de considérer comme impolies des personnes qui ne vont pas voir leurs relations à dix, vingt, trente kilomètres. On oublie tout simplement que ces personnes n'ont pas d'auto.

Des gens à auto, de naturel susceptible, se formalisent de ce que les gens sans auto ne viennent

pas les voir. Or, eux-mêmes, les premiers, se sont abstenus.

Peut-être certaines gens à auto parlent-ils un peu trop complaisamment des exploits de leur voiture devant des gens qui n'en possèdent pas, comme, dans un autre ordre d'idées, telle maîtresse de maison détaillera savoureusement le menu des dîners qu'elle compte donner dans la semaine devant des amis, ou prétendus tels, qu'elle négligera d'inviter.

Ce sont là petites distractions, qui peuvent glisser sur un visiteur pétri de philosophique indifférence, mais agacer fâcheusement ceux qui ne savent pas s'adapter à ces brimades ironiques de la vie.

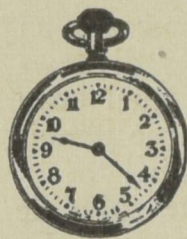
L'auto va-t-elle tuer le chemin de fer? Certains le disent, mais c'est peu probable. Toujours est-il que l'auto, comme le chemin de fer, a fait sa révolution sociale. Elle a rendu la vie à une foule de "petits trous" où ne passait pas la voie ferrée. La question est de savoir si cette "vie", dans son ensemble, est saine ou malsaine. Toujours le mal chevauche en croupe du bien, ou plutôt escalade le capot de sa voiture.

De toute manière, le bien a sa large part. Nous parlions tout à l'heure du médecin. Le prêtre aussi, grâce à l'auto, rayonne plus facilement dans une vaste paroisse. Grâce à l'auto, il peut en desservir plusieurs. Grâce à l'auto, l'évêque, plus que jamais, peut connaître et surveiller son diocèse. Grâce à l'auto, surtout, des malades qui auraient quitté la vie en des dispositions inquiétantes sont réconciliés avec Dieu avant de mourir. C'est là, évidemment, un service de premier ordre. La royale Carmélite Louise de France, fille de Louis XV, qui avait aimé l'équitation dans sa jeunesse, s'écriait, en proie au délire, sur son lit de mort: "Vite en paradis! Au galop! Au galop!" Plus n'est question de galop avec la locomotion moderne, mais il est tout de même des moments où le salut des âmes apparaît lié à la vitesse du corps.

G. D'AZAMBUJA.

(Le Noël.)

## GRATIS



Cette montre ainsi que plusieurs beaux cadeaux pour dame et messieurs tel que service de toilette, aluminium, lingerie etc., seront donnés gratuitement à ceux qui vendront 50 paquets de nos graines de jardin à .07 cts.

L'UNION DES JARDINIERS ENRG.

Lévis, P. Q.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"



## On demande un jardinier

**M**ONSIEUR de Préraisnes eut un éclat de rire ironique.

L'annonce!... La fameuse annonce!... Ah! oui, une des manies de ma femme. Elle réclame un jardinier pour faire pousser quatre choux, un plant de haricots, alors qu'y suffit bien le garde, alors, surtout, qu'il me faut un domestique du matin au soir quand je suis ici... Résultat: je lui confisque son homme qui, la plupart du temps, regrette ses carottes et ses topinambours; aussi est-ce toujours à recommencer! Si le cœur vous en dit, vous pouvez néanmoins tenter l'aventure... Avec cette figure pâlotte, ces mains soignées, vous n'êtes pas, je pense, jardinier de profession, finit le vieillard d'un air moqueur qui acheva de décontenancer le malheureux Roger.

— Non... oui... c'est-à-dire... pas encore, balbutia-t-il, mais puisque vous accepteriez un débutant, disait l'annonce.

D'un geste nerveux, M. de Préraisnes jeta son pardessus dans l'auto.

— Encore cette annonce!... Si vous ne voulez pas que je vous fiche dehors, séance tenante, n'en parlez plus, une fois pour toutes...

— Montrez plutôt vos références à Monsieur, fit à cet instant la bonne, une femme d'âge, au visage placide, sous son bonnet blanc.

Roger tira de son portefeuille un paquet de lettres qu'il passe à l'artiste.

— Curé de Saint-Maurice... connais pas. P. Décluse... pas davantage... Mais eux vous connaissent, je pense, et ce qu'ils disent est sans nul doute à votre louange, autrement vous ne me le montreriez pas... Allons, ma bonne Armandine, continua le peintre s'adoucissant et mettant les papiers dans les mains de la femme de charge, vous examinerez tout cela à loisir et prendrez ce jeune homme, si vous le jugez convenable. En attendant mon retour, il pourra toujours arroser le jardin, car le baromètre reste au beau fixe. A bientôt, Armandine... Bonne chance, mon ami, reprenez un peu de mine et surtout n'attrapez pas de cloche à manier la bêche ou le râteau.

Sur cette flèche de Parthe, M. de Préraisnes, qui s'était installé au milieu des colis encombrant les coussins, claqua la portière et mit son moteur en marche.

\* \* \*

L'hiver s'achevait, les jours commençaient à allonger sensiblement. Levé dès l'aube, Roger se mettait au travail aussitôt que la lumière le lui permettait, se félicitant chaque matin de la décision qu'il avait prise.

Toutefois, ce n'était point vers le potager qu'il dirigeait ses pas.

Il ouvrait simplement la porte de sa chambrette donnant sur la galerie située au-dessus de l'atelier de M. Préraisnes et tapissée en grande partie de tableaux de celui-ci; il prenait son crayon ou ses pinceaux et copiait une des oeuvres du maître.

Il dessinait vite, il avait le sens de la ligne; ce qui lui manquait, c'était l'impeccabilité du dessin. Il s'en rendait compte et s'astreignait à un travail assidu jusqu'à ce que le claquement des volets d'Armandine vint l'avertir qu'il était l'heure de changer de besogne. Rapidement, il rangeait ses cartons, et, son déjeûner pris à la cuisine, il s'en allait au jardin planter, semer, tailler, se demandant souvent avec quelque anxiété ce qu'il adviendrait de tout ceci.

Sa santé se raffermissait; dans quelques semaines, quelques mois au plus tard, il lui faudrait reprendre son occupation à la banque: le devoir était là... car, il le savait bien, hélas! l'art ne pouvait être pour lui qu'un délassement, un emploi de ses loisirs... Il était trop pauvre pour s'y adonner exclusivement.

Le plus souvent, il secouait ces pensées importunes, s'efforçant de profiter du présent sans anticiper sur l'avenir...

Tout semblait, du reste, s'unir pour lui rendre ce présent si facile.

L'atelier de M. de Préraisnes était situé au rez-de-chaussée d'un petit pavillon construit à cet effet et séparé de l'habitation.

Dans un angle de cette pièce très vaste, éclairée par de larges baies ouvrant sur le parc, un bel escalier de fer forgé donnait accès à la galerie. L'entretien entier et la garde du pavillon incombaient à Roger, qui y séjournait volontiers, on le conçoit, sans qu'Armandine se doutât de rien.

Elle avait pris en affection ce jardinier novice, répétant à tout venant:

— Un jeune homme si convenable, si poli, qui tient compte de mes conseils pour le potager et qui jamais ne me permettrait, à table, que je le serve avant moi. Et toujours prêt à la besogne, même quand il gèle à pierre fendre ou qu'il y a deux pieds de neige.

De fait, en ces occasions, fatigué d'avoir longuement dessiné tandis que dame Armandine frioleusement faisait grasse matinée, Roger, éprouvant le besoin de se détendre, s'en allait au bourg faire les commissions de la gouvernante qui, en l'absence de sa maîtresse, cumulait les fonctions de concierge et bonne à tout faire.

Mme de Préraisnes partageait ses hivers entre Paris et la Seine-et-Oise où habitait sa fille. M. de Préraisnes l'accompagnait, mais souvent pris de nostalgie, il revenait à Préraisnes pour une semaine ou deux, ce qui faisait le bonheur de Roger, requis pour l'accompagner dans ses excursions en auto ou porter son attirail dès que le temps se prêtait aux séances de plein air.



Parfois un ami arrivait, à l'improviste, en ce paisible atelier de province où le maître travaillait avec conscience, heureux, après avoir contemplé le ciel de son pays, les bois, les dunes, la mer, d'en reproduire les fines grisailles, d'en faire chanter les tons profonds.

Entre les deux artistes, c'étaient alors des conversations, des critiques pleines de chaleur, dont Roger s'arrangeait pour ne rien perdre... De jardinage, alors, il n'était point question; grâce à Armandine, le garde remplaçait avantageusement le jeune homme qui aidait la bonne en assumant le rôle de valet de chambre.

Il s'habitua aux sautes d'humeur de M. de Préraisnes. Très vif, très impressionnable, celui-ci avait le don de s'exaspérer aussitôt qu'on le contrariait, mais ses colères ne duraient pas, et dès qu'il rentrait en possession de lui-même il prenait à tâche de les faire oublier.

— Une vraie soupe au lait, quoi!... disait Armandine avec son franc parler... Mon ami, ne vous en effrayez jamais. Laissez-la monter, elle retombera toute seule.

Les vacances de Pâques, assez tardives cette année-là, avaient ramené à la campagne Mme de Préraisnes, sa fille: Mme Dangelly, ses petits-enfants. Ceux-ci emplissaient d'animation le vieux logis. Pour eux, le peintre délaissait son atelier, renonçait à ses promenades favorites ou plutôt s'y adjoignait toujours un ou deux des garçons; aussi, parfois, Roger, bien que distrait, amusé à son tour, en arrivait-il à regretter ses mois de solitude.

Un matin que toute la famille était partie pour la journée entière chez des amis, il se promit bien de profiter d'une si belle occasion. Prétextant des rangements à effectuer dans le pavillon où trop souvent, en effet, les enfants mettaient quelque désordre, il s'y enferma, bien assuré de travailler à son aise.

C'était une vraie journée de renouveau avec son ciel d'un azur très doux, son gai soleil, ses chants d'oiseaux, ses parfums de violettes, de jonquilles, de quelques lilas hâtifs.

Roger se sentait plus pénétré des effluves printaniers; d'un oeil d'artiste il contemplait au loin les saules qui commençaient à se dorner; plus près, les taillis qui se paraient de vert tendre et la splendeur des cerisiers tout couverts de fleurs blanches.

Il avait étalé sur la grande table de l'atelier ses oeuvres, les meilleures, signées — à l'imitation de quelques maîtres anciens — du simple emblème de son nom: une légère branche de buis. Il les prenait en main, les examinait de près, de loin, parfois y faisait une légère retouche et souriait en se rappelant les circonstances parfois difficiles dans lesquelles il les avait réalisées.

Cet effet de neige dans le parc datait du matin de Noël pendant qu'Armandine, le garde et sa femme, un peu fatigués de la Messe de minuit, prolongeaient leur repos.

Moins d'un mois auparavant, par une radieuse journée du début d'avril, il avait rapidement esquissé ces dunes, à demi caché par un tronc de pin, tandis que M. de Préraisnes en faisait une aquarelle.

Maintenant, il se hâtait d'achever un petit tableau qu'il voulait porter à sa mère: sur la rivière qui descend vers les marais, un vieux moulin abrité par de grands arbres.

La cloche du déjeuner l'interrompt; il fit ensuite un tour au potager, par acquit de conscience; échangea quelques réflexions avec le garde qui, naturellement, faisait sa besogne, et bien vite reprit place devant son chevalet.

Trois heures sonnaient à peine lorsqu'il entendit un bruit de moteur.

— Sans doute un fournisseur, murmura-t-il, continuant de peindre.

Mais deux coups de klaxon répétés le firent sursauter... Ce signal, il le connaissait trop bien: c'était celui toujours impatient de M. de Préraisnes.

— Quoi, déjà?... pensa-t-il se levant éperdu tandis que par le vitrage il apercevait son maître qui jetait son pardessus à Armandine, et, sans remiser sa voiture, à grands pas, se dirigeait vers l'atelier.

Roger, affolé, ne fit ni une ni deux; d'un bond qui renversa un fauteuil, une table couverte de livres, il fut devant la large baie donnant sur le parc, l'ouvrit, l'enjamba et courut se blottir dans le taillis le plus proche, non sans se demander anxieusement ce qu'il allait arriver...

Ce qui arriva fut d'abord chez M. de Préraisnes un sentiment de stupeur intense à la vue des meubles bousculés, de la fenêtre ouverte, surtout des dessins épars, de l'aquarelle encore humide qu'avec son regard d'artiste en quelques secondes il jugea.

Puis, aussitôt, son impatience s'exhala en cris retentissants:

— Roger!... Roger!... Roger!...

Mais, comme le chien de Jean de Nivelles, plus on l'appelait, plus Roger s'enfuyait, se dissimulant derrière les buissons pour gagner le potager.

— Roger!... Armandine!... Armandine! Roger!... répétait M. de Préraisnes sur un diapason de plus en plus aigu, appuyant sans se lasser sur le bouton électrique qui mettait l'atelier en communication avec le corps de logis.

La femme de charge accourut la première. Sur ses pas arrivèrent Mme de Préraisnes, Mme Dangelly, les enfants... tous émus de trouver l'artiste hors de lui, la face congestionnée, arpentant l'atelier sans paraître se soucier des meubles qui gisaient lamentablement...

— Qu'y a-t-il donc, mon ami?... commença Mme de Préraisnes d'un ton inquiet. Êtes-vous souffrant?...

— Il y a, ma chère, répondit le peintre d'un ton bref, qu'un intrus a pénétré ici.



— Un voleur?... Un bolcheviste?... grand-père, exclamèrent Michel et François qui ne rêvaient qu'aventures, tandis que la petite Odette, apeurée par ces mots, se réfugiait contre sa mère,

— Un voleur! Un bolcheviste!... Pis que cela, répondit M. de Préraisnes haussant les épaules...

— Roger... tonna-t-il à nouveau, Roger; il me le faut...

Puis, s'adressant aux deux garçonnetts :

— Vous autres, allez donc le chercher au lieu de dire des absurdités... Et vous, Armandine, qui me semblez figée comme la femme de Loth, courez le quérir aussi, "votre jeune homme si convenable...". acheva-t-il, imitant à s'y méprendre le ton de la gouvernante.

Les enfants avaient détalé au plus vite dans la direction du potager, et Armandine, sans se troubler, les suivait à petits pas.

Tandis que l'artiste, muet maintenant, arpenait fiévreusement la pièce, s'arrêtant de temps à autre devant l'esquisse des dunes, l'effet de neige, le vieux moulin, Mme de Préraisnes, avec son face à main, faisait minutieusement la visite de l'atelier. Comme elle se disposait à relever le fauteuil, son mari se précipita vers elle :

— Laissez donc cela... Ne sont-ce point pièces à conviction?...

— Peut-être, mon ami, sauf ces meubles renversés, je ne vois pas quel délit a pu être commis...

— Encore une fois, qui vous parle de délit?... fit M. Préraisnes levant les bras au ciel. Mais ceci, le comptez-vous pour rien?... acheva-t-il, désignant, impatienté, les Cartons de Roger. Vous imaginez-vous que c'est mon oeuvre?...

— Je vous avoue, mon père, fit Mme Dangelly prenant en main le dessin d'un coin du parc, que de prime abord je l'eusse pensé, mais...

L'entrée de Roger, pâle comme un mort, entre les deux garçonnetts, interrompit la jeune femme.

La colère de M. de Préraisnes, un instant calmée, reprit de plus belle.

— Approchez, espèce de malappris que j'aurais mieux fait de laisser à ses carottes, à ses choux-fleurs, et dites-moi qui vous avez introduit ici en mon absence...

— Personne, Monsieur, fit Roger d'une voix blanche.

— Comment, personne?... fulmina l'artiste fixant le jeune homme de ses yeux perçants comme pour le confondre; osez le redire!...

— Personne, Monsieur..., répéta le malheureux accusé.

— Ah! misérable, vous ne voulez pas avouer?... Eh bien! la justice vous y forcera, car il y a eu abus de confiance.

— Armandine!... Armandine!... cria-t-il se dirigeant vers la porte ouverte, téléphonez tout de suite à la gendarmerie. Vous entendez, tout de suite.

— Mon père, reprit alors doucement Mme Dangelly, pourquoi faire intervenir la justice dans nos affaires privées? N'avez-vous donc pas vu que ces oeuvres sont signées?...

M. de Préraisnes regarda attentivement au bas des dessins la légère branche de feuillage à peine esquissée que désignait sa fille.

— Eh! ma foi, d'une façon peu banale: rameau de troëne, de myrte ou de buis... je ne sais trop, continua le peintre, qui, remis sur le terrain de l'art, s'adoucit légèrement.

— Oui, continua Mme Dangelly, désireuse de prolonger l'accalmie, je vous le disais tout à l'heure: de prime abord je vous attribuais ces quelques travaux, mais vraiment je ne sais où j'avais l'esprit, car...

— Eh! ma fille, interrompit vivement M. de Préraisnes, allez-vous donc leur trouver si grands défauts?... Rappelez-vous que la critique est aisée... Voyez: le coup de crayon est ferme, sans préjudice de la grâce... Il y a de l'idéal là dedans!... Un peu trop de facilité, de précipitation, je vous le concède: défauts de jeunesse qui pourront se corriger... Regardez ce vieux moulin: la vue est prise sous un soleil d'hiver, alors que les arbres dénudés laissent glisser quelques rayons... Vraiment, je voudrais y avoir songé...

Puis, soudain, se retournant vers Roger, l'air courroucé, l'artiste reprit:

— Vous devez le comprendre, espèce de mule entêtée, c'est le nom de l'auteur que je veux!... Oui, coûte que coûte, je l'aurai, car je vous ferai sortir de votre mutisme...

Roger poussa un profond soupir. De pâle, il était devenu rouge.

— Comme Mme Dangelly vous l'a dit, Monsieur, voici la signature: une branche de buis... Ce mot ne vous rappelle-t-il aucun souvenir?...

— Du buis... De buis... non. Le Buis... répéta M. de Préraisnes un peu rêveur; oui, un de mes anciens condisciples, plus que cela: un ami de jeunesse s'appelait ainsi... Les vicissitudes de la vie nous ont séparés, mais je ne l'ai point oublié!...

— C'était mon père..., reprit lentement Roger, et il me parlait souvent de vous. Mais il est mort... Pardonnez-moi donc, en souvenir de lui, d'avoir usé d'un subterfuge pour approcher de votre atelier.

Et, en peu de mot le jeune homme conta son aventure.

A mesure qu'il parlait, une impression de sympathie succédait à la stupéfaction qu'avaient causé ses premières paroles, et quand il eut achevé, M. de Préraisnes, lui tendant les bras, murmura:

— Ah! mon enfant!... Mon enfant!... Vous deviendrez un grand artiste et je veux être votre maître

Roger, très ému, secoua doucement la tête

— Hélas! je suis trop pauvre pour accepter de demeurer votre élève... Maintenant que ma san-



té est raffermie, une impérieuse nécessité me réclamera bientôt auprès de ma mère et de mes soeurs, dont je dois être le soutien...

— A Dieu ne plaise, répondit gravement l'artiste, que je vous détourne de ce devoir. Mais, croyez-moi, il y aura moyen de le concilier avec ce que je ne crains point de nommer votre vocation. Sans parler du dessin industriel — car tout s'industrialise de nos jours, — ajouta M. de Préraisnes avec une certaine mélancolie, combien de voies vous seront ouvertes!... De tout cela, nous causerons avec votre mère. En attendant, acheva-t-il gaiement, se tournant vers sa femme, je vous dois amende honorable, ma chère amie: pour une fois, votre annonce a eu les plus heureux résultats!... Mais vous le voyez: tout est encore à recommencer!...

Et, en effet, huit jours plus tard, de nouveau, chacun pouvait lire dans les journaux de la région:

On demande un jardinier.— S'adresser châ. de Préraisnes, par Santes.

Charlotte MAYVAL.

(*L'Etoile Noëliste.*)

## Aventures d'un loup

**L**LS couraient dans les forêts paisibles, par une belle nuit de clair de lune, quand Un-Oeil(1) s'arrêta soudain. Il dressa son museau, agita la queue, leva la patte, à la manière d'un chien en arrêt, et ses narines se dilatèrent pour humer l'air. Les effluves qui lui parvinrent ne semblèrent pas le satisfaire et il se mit à respirer l'air de plus belle, tâchant de comprendre l'impalpable message que lui apportait le vent. Un reniflement léger avait suffi à renseigner la louve et elle trotta de l'avant, afin de rassurer son compagnon. Il la suivit, mal tranquilisé, et, à tout moment, il ne pouvait s'empêcher de s'arrêter pour interroger du nez l'atmosphère.

Ils arrivèrent à une vaste clairière, ouverte parmi la forêt. Rampant avec prudence, la louve s'avança jusqu'au bord de l'espace libre. Le vieux loup la rejoignit, après quelque hésitation, tous ses sens en alerte, chaque poil de son corps s'irradiant de défiance et de suspicion. Tous deux demeurèrent côte à côte, veillant et reniflant.

Un bruit de chiens qui se querellaient et se battaient arrivait jusqu'à leurs oreilles, ainsi que des cris d'hommes, au son guttural, et des voix plus aiguës de femmes acariâtres et quinteuses. Ils perçurent aussi le cri strident et plaintif d'un enfant. Sauf les masses énormes que formaient les peaux des tentes, ils ne pouvaient guère distinguer que la flamme d'un feu, devant laquelle des

corps allaient et venaient, et la fumée qui montait doucement du feu, dans l'air tranquille. Mais les mille relents d'un camp d'Indiens venaient maintenant aux narines des deux bêtes.

Et ces relents contaient des tas de choses, que le vieux loup ne pouvait pas comprendre, mais qui de la louve étaient beaucoup moins inconnues.

Elle était étrangement agitée, et reniflait, reniflait, avec un délice croissant. Un-Oeil, au contraire, demeurait soupçonneux et ne cachait pas son ennui. Il trahissait, à chaque instant, son désir de s'en aller. Alors la louve se tournait vers lui, lui touchait le nez avec son nez, pour le rassurer; puis elle regardait à nouveau vers le camp. Son expression marquait une envie impérieuse, qui n'était pas celle de la faim. Une force intérieure dont elle tressaillit, la poussait à s'avancer plus avant, à s'approcher de ce feu, à s'aller coucher près de sa flamme, en compagnie des chiens, et à se mêler aux jambes des hommes.

Ce fut Un-Oeil qui l'emporta. Il s'agita tant et si bien que son inquiétude se communiqua à la louve. La mémoire aussi revint à celle-ci de cette autre chose qu'elle cherchait si obstinément, et qu'il y avait pour elle nécessité de trouver. Elle fit volte-face et trotta en arrière, dans la forêt, au grand soulagement du vieux loup qui la précédait et qui ne fut rassuré qu'une fois le camp perdu de vue.

Comme ils glissaient côte à côte, et sans bruit, ainsi que des ombres, au clair de lune, ils rencontrèrent un sentier. Leurs deux nez s'abaissèrent, car des traces de pas y étaient marquées dans la neige. Les traces étaient fraîches. Un-Oeil courut en avant, suivi de la louve, et avec toutes les précautions nécessaires. Les coussinets naturels qu'ils avaient sous la plante de leurs pieds s'imprimaient sur la neige, silencieux et moëlleux comme un capiton de velours.

Le loup découvrit une petite tache blanche qui, légèrement se mouvait sur le sol blanc. Il accéléra son allure déjà rapide. Devant lui bondissait la petite tache blanche.

Le sentier où il courait était étroit et bordé, de chaque côté, par des taillis de jeunes sapins. Il rattrapa la petite tache blanche et bond par bond l'atteignit. Il était déjà dessus. Un bond de plus, et ses dents s'y enfonçaient. Mais à cet instant précis, la petite tache blanche s'éleva en l'air, droit au dessus de sa tête, et il reconnut un lapin-de-neige qui, pendu dans le vide, à un jeune sapin, bondissait, sautait, cabriolait en une danse fantastique.

Un-Oeil, à ce spectacle, eut un recul effrayé. Puis, il s'aplatit sur la neige, en grondant des menaces à l'adresse de cet objet, dangereux peut-être et inexplicable. Mais la louve, étant arrivée, passa avec dédain devant le vieux loup. S'étant ensuite tenue tranquille un moment, elle s'élança vers le lapin qui dansait toujours en l'air. Elle

(1) Nom du loup.



sauta haut, mais pas assez pour atteindre la proie convoitée, et ses dents claquèrent les unes contre les autres, avec un bruit métallique. Elle sauta, une seconde fois, puis une troisième.

Un-Oeil, s'étant relevé, l'observait. Irrité de ces insuccès, lui-même, il bondit dans un puissant élan. Ses dents se refermèrent sur le lapin et il l'attira à terre avec lui. Mais, chose curieuse ! le sapin n'avait point lâché le lapin. Il s'était, à sa suite, courbé vers le sol et semblait menacer le vieux loup. Un-Oeil desserra ses mâchoires et, abandonnait sa prise, sauta en arrière, afin de se garer de l'étrange péril. Ses lèvres découvrirent ses crocs, son gosier se gonfla pour une invective, et chaque poil de son corps se hérissa, de rage et d'effroi. Simultanément, le jeune sapin s'était redressé et le lapin, à nouveau envolé, recommença à danser dans le vide.

La louve se fâcha et, en manière de reproche, enfonça ses crocs dans l'épaule du vieux loup. Celui-ci, de plus en plus épouvanté de l'engin inconnu, se rebiffa et recula plus encore, après avoir égratigné le nez de la louve. Alors, indignée de l'offense, elle se jeta sur son compagnon qui, en hâte, essaya de l'apaiser et de se faire pardonner sa faute. Elle ne voulut rien entendre et continua vertement à le corriger, jusqu'à ce que renonçant à l'attendrir, il détournât la tête, et en signe de soumission, offrit de lui-même son épaule à ses morsures.

Le lapin, durant ce temps, continuait à danser en l'air, au-dessus d'eux.

La louve s'assit dans la neige et le vieux loup qui, maintenant, avait encore plus peur de sa compagne que du sapin mystérieux, se remit à sauter vers le lapin. L'ayant ressaisi dans sa gueule, il vit l'arbre se courber, comme précédemment, vers la terre. Mais, en dépit de son effroi, il tint bon et ses dents ne lâchèrent point le lapin. Le sapin ne lui fit aucun mal. Il voyait seulement, lorsqu'il remuait, l'arbre remuer aussi et osciller sur sa tête. Dès qu'il demeurait immobile, le sapin, à son tour ne bougeait plus. Et il en conclut qu'il était plus prudent de se tenir tranquille. Le sang chaud du lapin, cependant, lui coulait dans la gueule et il le trouvait savoureux.

Ce fut la louve qui vint le tirer de ses perplexités. Elle prit le lapin entre ses mâchoires, et, sans s'effarer du sapin qui oscillait et se balançait au-dessus d'elle, elle arracha sa tête à l'animal aux longues oreilles. Le sapin reprit à l'instar d'un ressort qui se détend, sa position naturelle et verticale, où il s'immobilisa, et le corps du lapin resta sur le sol. Un-Oeil et la louve dévorèrent alors, à loisir, le gibier que l'arbre mystérieux avait capturé pour eux.

Tout alentour étaient d'autres sentiers et chemins où des lapins pendaient en l'air. Le couple les inspecta tous. La louve acheva d'apprendre à son compagnon ce qu'étaient les pièges des hommes et la meilleure méthode à employer pour s'approprier ce qui s'y était pris.

Pendant deux jours encore, ils demeurèrent dans les parages du camp indien. Un-Oeil toujours craintif et apeuré, la louve comme fascinée au contraire par l'attraction du camp. Mais un matin, un coup de fusil ayant claqué soudain auprès d'eux et une balle étant venue s'aplatir contre le pied d'un arbre, à quelques pouces de la tête du vieux loup, le couple détala de compagnie et mit vivement quelques milles entre sa sécurité et le danger.

Après avoir couru deux jours durant, ils s'arrêtèrent. La louve s'alourdissait et ralentissait son allure. Une fois, en chassant un lapin, elle qui, d'ordinaire, l'eût joint facilement, dut abandonner la poursuite et se coucher sur le sol pour se reposer.

Un-Oeil vint à elle et, de son nez, gentiment, lui toucha le cou. Elle le mordit, en guise de remerciement, avec une telle férocité qu'il en culbuta en arrière et y demeura, tout estomaqué, en une pose ridicule. Son caractère devenait de plus en plus mauvais, tandis que le vieux loup se faisait plus patient et plus plein de sollicitude. Et plus impérieux aussi devenait pour elle le besoin de trouver, sans tarder, la chose qu'elle cherchait.

Elle la découvrit enfin. C'était à quelque mille pieds au-dessus d'un petit cours d'eau qui se jetait dans le Mackensie, mais qui, à cette époque de l'année, était gelé dessus, gelé dessous, et ne formait, jusqu'à son lit de rocs, qu'un seul bloc de glace. Rivière blanche et morte, de sa source à son embouchure.

Distancée sans cesse par son compagnon, la louve trottait à petits pas, quand elle parvint sur la haute falaise d'argile qui dominait le cour d'eau. L'usure des tempêtes, à l'époque du printemps, et la neige fondante avaient de part en part érodé la falaise et produit, à une certaine place, une étroite fissure.

La louve s'arrêta, examina le terrain tout à l'entour, avec soin, puis zigzaguant de droite et de gauche elle descendit jusqu'à la base de la falaise, là où sa masse abrupte émergeait de la ligne inférieure du paysage. Cela fait, elle remonta vers la fissure et s'y engagea.

Sur une longueur de trois pieds, elle fut forcée de ramper, mais au delà les parois s'élevaient et s'élargissaient pour former une petite chambre ronde de près de six pieds de diamètre. C'était sec et confortable. Elle inspecta minutieusement les lieux, tandis que le vieux loup, qui l'avait rejointe, demeurait à l'entrée du couloir et attendait avec patience. Elle baissa le nez vers le sol et tourna en rond, plusieurs fois, sur elle-même. Puis elle rapprocha l'extrémité de ses quatre pattes, et détendant ses muscles, elle se laissa tomber par terre, avec un soupir fatigué, qui était presque un gémissement. Un-Oeil, les oreilles pointées, l'observait maintenant avec intérêt et la louve pouvait voir, découpé sur la claire lumière, le panache de sa queue, qui allait et venait joyeusement.

Elle aussi, dressant ses oreilles en fines pointes, les mouva en avant, puis en arrière, tandis que sa



gueule s'ouvrait béatement et que sa langue pendait avec abandon. Et cette manière d'être exprimait qu'elle était contente et satisfaite.

Le vieux loup, n'ayant point été invité à y pénétrer, continuait à se tenir à l'entrée de la caverne. Il se coucha sur le sol et, vainement, essaya de dormir. Tout d'abord, il avait faim. Puis son attention était attirée par le renouveau du monde en brillant soleil d'avril, qui resplendissait sur la neige. S'il sommolait, il percevait vaguement des coulées d'eau murmurantes et, soulevant la tête, il se plaisait à les écouter. En cette belle fin de journée, le soleil s'inclinait sur l'horizon et toute la Terre du Nord, enfin réveillée, semblait l'appeler. La nature renaissait. Partout passait dans l'air l'effluve du printemps. On sentait la vie croître sous la neige et la sève monter dans les arbres. Les bourgeons brisaient les prisons de l'hiver.

Un-Oeil invita du regard sa compagne à venir le rejoindre. Mais elle ne manifestait aucun désir de se lever. Une demi-douzaine d'oiseaux-de-la-neige,<sup>(2)</sup> traversèrent le ciel, devant lui. Il en éprouva un frémissement. L'instant était bon pour se mettre en chasse. De nouveau il regarda la louve, qui n'en eut cure. Il se recoucha, désappointé, et essaya encore de dormir.

Un petit bourdonnement métallique, frôla ses oreilles et vint s'arrêter à l'extrémité de son nez. Une fois, deux fois, sur son nez il passa la patte, puis s'éveilla tout à fait. C'était un unique moustique, un moustique adulte, qui avait traversé l'hiver, engourdi au creux de quelque vieille souche, et qu'avait dégelé le soleil. Un-Oeil ne put résister plus longtemps à l'appel de la nature, d'autant que sa faim allait croissant. Il rampa vers la louve et essaya de la décider à sortir. Elle refusa, en grondant vers lui.

Alors il partit seul, dans la radieuse lumière, sur la neige molle, douce aux pas, mais qui entravait sa marche. Il traversa plus facilement le lit glacé du torrent, où la neige, protégée des rayons du soleil par l'ombre des grands sapins qui le bordaient, était restée dure et cristalline. Puis il retomba dans la neige fondante, où il pataugea pendant plusieurs heures, et ne revint à la caverne qu'au milieu de la nuit, plus affamé qu'il ne l'était en partant. Il n'avait pu atteindre le gibier qu'il avait rencontré et, tandis qu'il s'enlisait, les lapins légers, bottés de neige, s'étaient éclipsés prestement.

Il trotta, trotta, jusqu'à cinq ou six milles de la tanière, sans rien rencontrer. Là, le torrent se divisait en plusieurs branches, qui remontaient vers la montagne. Il tomba sur une trace fraîche, la flaira et l'ayant trouvée tout à fait récente, il commença à la suivre, s'attendant à voir paraître d'un instant à l'autre l'animal qui l'avait laissée. Mais il observa bientôt que les pattes qui étaient marquées étaient de beaucoup plus larges que les

siennes et il estima qu'il ne tirerait rien de bon du conflit.

Un demi-mille plus loin, un bruit de dents qui rongeaient parvint à l'ouïe fine de ses oreilles. Il avança et découvrit un porc-épic, debout contre un arbre et faisant sa mâchoire sur l'écorce. Un-Oeil approcha, avec prudence, mais sans grand espoir. Il connaissait ce genre d'animaux, quoiqu'il n'en eût pas encore rencontré de spécimens si haut dans le Nord, et jamais, au cours de sa vie, un porc-épic ne lui avait servi de nourriture. Il savait aussi, cependant, que la chance et l'opportunité du moment jouent leur rôle dans l'existence. Personne ne peut dire exactement ce qui doit arriver, car, avec les choses vivantes, l'imprévu est de règle. Il continua donc à avancer.

Le porc-épic se mit rapidement en boule, faisant rayonner dans toutes les directions ses longues aiguilles, dures et aigues, qui défiaient une quelconque attaque. Le vieux loup avait une fois, dans sa jeunesse, reniflé de trop près une boule semblable, en apparence inerte. Il en avait soudain reçu sur la face un coup de queue bien appliqué, qui lui avait planté, dans le nez, un dard tellement bien enfoncé qu'il l'avait promené avec lui pendant des semaines. Une inflammation douloureuse en était résultée et il n'avait été délivré que le jour où le dard était tombé de lui-même.

Il se coucha sur le sol, confortablement étendu, à proximité du porc-épic mais hors de la portée de sa queue redoutable et attendit. Sans doute la bête finirait-elle pas se dérouler et lui, saisissant l'instant propice, lancerait un coup de griffe coupant dans le ventre tendre et désarmé.

Une demi-heure après, il était encore là. Il se releva, gronda contre la boule toujours immobile, et reprit sa route en trottant. Trop souvent déjà il avait, dans le passé, vainement attendu pour des porcs-épics enroulés. Il était inutile de perdre son temps davantage. Le jour baissait et nul résultat ne récompensait sa chasse. Pour lui et la louve, il fallait trouver à manger.

Il rencontra enfin un ptarmigan.<sup>(3)</sup> Comme il débouchait à pas de velours, d'un taillis, il se trouva nez à nez avec l'oiseau qui était posé sur une souche d'arbre, à moins d'un pied de son museau. Tous deux s'aperçurent simultanément. L'oiseau tenta de s'envoler, mais il le renversa par terre, d'un coup de patte, se jeta sur lui et le saisit dans ses dents.

Il y eut un instant de courte lutte, le ptarmigan se débattant dans la neige et faisant, pour prendre son vol, un nouvel et vain effort. Les dents du vieux loup s'enfoncèrent dans la chair délicate et il commença à manger sa victime. Puis il se souvint tout à coup et, revenant sur ses pas, il reprit le chemin de la tanière, en trainant le ptarmigan dans sa gueule.

Tandis qu'il trottait silencieux, selon sa coutume, glissant comme une ombre, tout en observant

(2) Snow birds. Espèce de gélinotte et de poule sauvage.

(3) Grand oiseau de la famille des cops de bruyère.



le sol et les traces qui pouvaient s'y trouver marquées, il revit les larges empreintes qu'il avait déjà rencontrées. La piste suivant la même direction que lui, il la continua, s'attendant à tout moment à découvrir l'animal qui avait imprimé ainsi son passage.

Comme il venait de tourner un des rochers, qui bordaient le torrent, qu'il avait rejoint, il aperçut le faiseur d'empreintes et, à cette vue, s'aplatit instantanément sur le sol. C'était une grosse femelle de lynx. Elle était couchée, comme lui le matin, en face de la même boule, impénétrable et hérissée.

D'ombre qu'il était, il devint l'ombre de cette ombre. Ratiné sur lui-même et rampant, il se rapprocha en ayant soin de ne pas être sous le vent des deux bêtes immobiles et muettes. Puis, ayant déposé le ptarmigan à côté de lui, il s'allongea sur la neige, et, à travers les branches d'un sapin dont l'épais réseau traînait jusqu'à terre, il considéra le drame de la vie qui était en train de se jouer devant lui. Le lynx et le porc-épic attendaient. Tous deux prétendaient vivre. Le droit à l'existence consistait pour l'un à manger l'autre ; il consistait pour l'autre à ne pas être mangé. Le vieux loup ajoutait, dans le drame son droit aux deux autres. Peut-être un caprice du sort allait-il le servir et lui donner sa part de viande.

Une demi-heure passa, puis une heure, et rien n'advenait. La boule épineuse aurait pu être aussi bien pétrifiée, tellement rien n'y tressaillait, et le lynx être un bloc de marbre inerte, et le vieux loup être mort. Et cependant, chez ces trois bêtes en apparence inertes, la tension vitale était arrivée à son paroxysme. Elle atteignait, presque douloureuse, tout ce que leur être pouvait supporter.

Un-Oeil esquissa un léger mouvement et observa avec un intérêt croissant. Quelque chose arrivait. Le porc-épic avait enfin jugé que son adversaire était parti. Précautionneux, avec des mouvements mesurés, il déroula son invincible armure et lentement, lentement, se détendit et s'allongea. Le vieux loup sentit sa gueule s'humecter involontairement de salive, devant cette chair vivante, qui s'étalait comme à loisir, devant lui.

Le porc-épic n'était encore entièrement déroulé quand il découvrit son ennemi. Au même instant, rapide comme la foudre, le lynx frappa. La patte aux griffes acérées, recourbées comme des crochets, atteignit le ventre douillet et, revenant en arrière, d'un brusque mouvement, le déchira. Mais le porc-épic avait vu le lynx un millième de seconde avant le coup, et ce temps lui suffit pour implanter, d'un contre-coup de sa queue, dans la patte qui se retirait, une moisson de dards. Au cri d'agonie de la victime répondit instantanément le hurlement de surprise et de douleur de l'énorme chat.

Un-Oeil s'était dressé, pointant ses oreilles et balançant sa queue derrière lui. Le lynx, qui avait d'abord reculé, se rua, d'un bond sauvage, sur

l'auteur de ses blessures. Le porc-épic, qui piaulant et grognant tentait en vain, pour sa défense, de replier en boule sa pauvre anatomie brisée, eut encore la force de détendre sa queue et d'en frapper le félin. Le lynx, dont le nez était devenu semblable à une pelote monstrueuse, éternua, rugit et tenta de se débarrasser, à l'aide de ses pattes, des dards féroces. Il traîna son nez dans la neige, le frotta contre des branches d'arbres et des buissons et, ce faisant, il sautait sur lui-même en avant, en arrière, de côté, se livrant à des culbutes d'acrobate, à des pirouettes de fou, en une frénésie de souffrance et d'épouvante.

Le vieux loup continuait à observer. Il vit non sans effroi, et sa fourrure s'en hérissa sur son dos, le lynx, qui avait tout à coup cessé ses culbutes, rebondir en l'air, en un dernier saut, plus haut que les autres, en poussant une longue clameur éperdue, puis s'élançer sur le sentier, droit devant lui, hurlant à chaque pas qu'il faisait.

Ce fut seulement lorsque les cris se perdirent au loin que le vieux loup se risqua hors de sa cachette et s'avança vers le porc-épic. Soigneusement il marcha sur la neige, comme si elle eût été jonché de dards, prêts à percer la sensible plante de ses pieds. Le porc-épic, à son approche, poussa son cri de bataille et fit claquer ses longues dents. Il avait réussi à s'enrouler de nouveau, mais sans former, comme auparavant, une boule parfaite et compacte. Ses muscles étaient trop profondément atteints. A moitié déchiré, il saignait abondamment.

Un-Oeil commença par enfoncer dans sa gueule, à grosses bouchées, de la neige imprégnée de sang, la mâcha et, l'ayant trouvée bonne, l'avalala. Ce lui fut un excitant de l'appétit et sa faim n'en fit qu'augmenter. Mais il était un trop vieux routier de la vie pour oublier sa prudence habituelle. Il attendit, tandis que le porc-épic continuait à grincer des dents et à jeter des cris variés, plaintes et grognements, entrecoupés de piaillements aigus. Bientôt, un tremblement agita la bête agonisante et les aiguilles s'abaissèrent. Puis le tremblement cessa. Les longues dents eurent un ultime claquement, toutes les aiguilles retombèrent et le corps, détendu, ne bougea plus.

D'un brusque coup de patte, Un-Oeil retourna sur son dos le porc-épic. Rien ne se produisit. Il était certainement mort. Après avoir attentivement examiné comment il était conformé, le vieux loup le prit dans ses dents, avec précaution, et se mit en devoir de l'emmenner, moitié traînant le corps, moitié le portant, et allongeant le cou pour tenir à distance de son propre corps la masse épineuse. Puis il se souvint qu'il oubliait quelque chose et, posant par terre son fardeau, il trotta vers l'endroit où il avait laissé le ptarmigan. En ce qui concernait l'oiseau, son parti fut aussitôt pris. Il le mangea. Il s'en retourna ensuite et reprit le porc-épic.



Lorsqu'il arriva à la caverne, avec le résultat de sa chasse du jour, la louve inspecta ce qu'il apportait et se tournant vers lui, le lècha légèrement sur le cou. L'instant d'après, elle grogna, encore, en guise d'avertissement qu'il eut à garder sa distance entre lui et les louveteaux. Mais le grognement n'était plus si menaçant. Il était moins rauque et semblait vouloir se faire pardonner. La crainte instinctive éprouvée par la louve pour le père de sa progéniture se dissipait, car le vieux loup se conduisait comme un bon père-loup doit le faire et il ne songeait point à manger ses enfants.

J. LONDON.

(*La Vie forestière.*)

## La promesse

**U**NE sonnerie de téléphone à trois heures du matin ne comporte jamais rien de bien rassurant. Quand Louis B... décrocha le récepteur il était pâle à faire peur. Le voyant revenir dans cet état, Lucienne, son épouse, ne put que s'inquiéter :

— Que se passe-t-il ?

— Ce pauvre Jacques !

— Lui est-il arrivé malheur ?

— On vient de m'annoncer qu'il a été trouvé sans vie, étendu sur le plancher de sa chambre, frappé d'une syncope.

Louis sans tarder prend une chaise et se met à se chauffer.

— Oh ! non, reprend Lucienne, ce n'est pas lui. Ce doit être une erreur. Jacques est venu ici, il y a un mois, et tu te rappelles s'il paraissait bien. D'ailleurs, sa lettre de la semaine dernière nous assure encore de sa parfaite santé.

— Je voudrais bien espérer et croire à une méprise, dit Louis en se levant pour prendre son habit, mais c'est Mme McIntosh, elle-même, sa maîtresse de pension, qui vient de me téléphoner.

Il ne pouvait être question pour Lucienne d'accompagner son mari : les deux "petits" auraient pu se réveiller avant leur retour. Elle s'empressa donc de tendre à Louis son pardessus et hasarda timidement : "Penses-tu..." Mais Louis lui jeta un regard d'une telle angoisse qu'elle n'osa pas achever sa phrase. Un morne silence s'établit entre eux. Jacques n'avait pas fait ses Pâques depuis quatre ans. Dans quel état était-il paru devant son Créateur ?

— Excuse-moi, reprit Louis, j'entends le tramway qui s'approche. Il ne faut pas le laisser passer. Je t'appellerai aussitôt rendu."

Pendant la descente de la rue Saint-Denis, qui lui parut affreusement lente, l'attente du tram à l'angle de la rue Sainte-Catherine où il faillit s'im-

patienter et le reste du trajet jusqu'à Notre-Dame-de-Grâces, Louis eut tout le temps de réfléchir sur l'affreuse nouvelle.

Jacques sans vie ! Lui, pourtant si confiant dans la vie, si rayonnant de santé, étendu mort sur le plancher de sa chambre, tout seul ! A peine âgé de 32 ans ! Mon aîné de dix-huit mois.

Les jours de leur enfance revinrent à son souvenir. A Saint-Rémi, demeurant avec leur mère veuve à deux pas de l'église, que de jours heureux ils avaient vécu ensemble. Membres des Cadets du Sacré-Coeur, ils n'avaient jamais manqué une seule communion réparatrice du premier vendredi du mois. Que de fois leur mère ne leur avait-elle pas répété la grande Promesse de Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie de ne pas laisser mourir sans sacrements ceux qui communieraient neuf premiers vendredis du mois consécutifs. Et aujourd'hui, Jacques mort tout seul dans sa chambre !

Louis se redisait que certainement Mme Mc Intosh et son fils, tous deux méthodistes, n'auraient jamais pensé d'appeler le prêtre. Pourquoi ne pas avoir insisté davantage pour qu'il vienne demeurer chez nous à son retour de Californie ? San Francisco l'avait attiré peu après le décès de notre mère. Son mariage malheureux avec une protestante l'a détourné de ses pratiques religieuses. Il est vrai que la perte de sa femme nous l'a fait revenir au pays, sans pour cela le ramener à ses devoirs chrétiens. Pourquoi ne pas avoir insisté davantage ? Nous aurions pu au moins appeler un prêtre.

Pourtant Jacques était fervent dans son jeune âge. Un jeudi soir, il refusa l'hospitalité de notre oncle Alfred résidant à cinq milles de l'église et revint à pied afin de pouvoir communier le lendemain matin. Mais cette nuit, Jacques trépassé ! Jacques déjà paru devant le grand Juge ! Quelle terrible pensée !

Parvenu à la rue Girouard, Louis aperçut la maison des Mc Intosh toute illuminée. Le fils lui ouvrit la porte. Sans s'arrêter aux explications du jeune homme, Louis franchit l'escalier en trois sauts. Son frère reposait tout habillé sur un sofa où on l'avait étendu. Près de lui veillaient Mme Mc Intosh et leur médecin de famille.

— Je ne me doutais même pas qu'il fût malade, interrogea Louis après avoir considéré son frère un moment.

— Oh ! il l'était en réalité, répondit le docteur. Il ne se sentait pas bien depuis quelques jours. Je vois maintenant que le coeur était attaqué ; mais rien ne faisait prévoir une fin si soudaine. Aussi ai-je été surpris, estomaqué d'être appelé d'urgence près de votre frère. Quel dommage !

— Oh ! oui, continua Mme Mc Intosh, un si charmant jeune homme, toujours de bonne humeur, toujours soigneux, si prévenant et si fidèle à payer ses notes. Je ne trouverai pas de sitôt un pareil pensionnaire."



Le fils s'avança : " Ma chambre se trouve tout juste au-dessous de celle de M. Jacques et je puis facilement voir la lumière de sa chambre donnant sur l'arbre placé vis-à-vis de nos fenêtres. Notre pensionnaire n'était jamais lent à se mettre au lit le soir. Cette nuit, vers deux heures, je m'éveillai et fut tout surpris de voir encore l'arbre éclairé par la lumière d'en-haut. Une demi-heure plus tard, inquiet de voir durer la même situation, je montai frapper à la porte de M. Jacques. Une fois... deux fois... Pas de réponse. Je prends sur moi d'ouvrir. Qu'aperçois-je? M. Jacques renversé à terre. Je m'approche. J'essaie de le réveiller. Pas de réponse encore. Vite je descends avertir maman et cours chez le médecin..."

— Êtes-vous allé chercher un prêtre, interrompit Louis anxieusement. Vous savez que mon frère était catholique.

— Nous avons cru qu'il était trop tard, répondit la mère. Il devait être mort depuis plusieurs heures quand nous l'avons trouvé.

— De fait, ajouta le docteur, depuis quatre heures environ."

Louis se sentit faiblir et se dirigea vers un siège. Ainsi ce pauvre Jacques parti sans aucune chance, sans aucun espoir! Et après tant de communions du premier vendredi du mois! Les traits de Louis se convulsèrent.

Mme McIntosh se fit tendre pour le consoler : " Il n'a pas dû souffrir du tout. Voyez, il était à écrire une lettre qu'il a laissé inachevée sur sa table. En voici une autre qui porte votre adresse et qui nous a été une bonne indication pour savoir où vous téléphoner."

Fébrilement, Louis déchira l'enveloppe. Une carte portait ce qui suit :

5 avril.

" Mon cher Louis,

*" Demain, anniversaire de la naissance de ta chère Lucienne, je ne pourrai pas aller me joindre à toi pour lui souhaiter bonne fête : l'ouvrage déborde ; fais-lui la commission de ma part.*

*" J'ajoute un cadeau pour vous deux. Ce matin, septième anniversaire du décès de notre bonne et chère maman et premier vendredi du mois, j'ai fait mes Pâques.*

*" Plus heureux qu'un prince.*

" Ton Jacques."

Louis remit avec soin la carte dans son enveloppe. Ses yeux s'humectèrent. " Pardon, Seigneur, d'avoir douté, murmura-t-il. Un premier vendredi! Maman!"

Puis avec empressement il courut au téléphone appeler Lucienne.

Maurice ROYER.

## UNE NICHE

Un Marseillais était venu demander au peintre Isabey une miniature pour sa tabatière. Il voulait le portrait de son chien.

— C'est un animal extraordinaire, dit-il; je l'aime beaucoup. Combien serait-ce?

Isabey demanda dix louis.

Quinze jours plus tard, le Marseillais revient. La miniature était faite. Il la regarde, l'admire, mais risque une observation :

— C'est charmant, c'est bien lui!... Son regard, son poil!... Mais je vais vous dire, Monsieur Isabey; cet animal a quelque chose de très particulier : il n'aime pas qu'on le regarde. Chaque fois qu'on le regarde, il rentre dans sa niche. Alors je voudrais qu'on vit la niche. Est-ce que vous ne pourriez pas faire la niche?

— Une niche! dit Isabey en souriant. C'est très possible. Je vous ferai une niche, mais ce sera plus cher.

— Combien?

— Quinze louis.

— Soit! Je reviendrai dans quinze jours.

Le Marseillais revient et Isabey lui tend une miniature où il n'y avait plus qu'une niche à chien.

— Et le chien? dit le Marseillais fâché.

— Que voulez-vous? Nous l'avons regardé ensemble l'autre jour et il est rentré dans sa niche.

## LA FACONDE MÉRIDIIONALE

Des peintres du Midi causent ensemble de leur art :

— Moi, dit l'un d'eux, ça n'est pas pour me flatter, mais pour le trompe-l'oeil, je ne crains personne : c'est presque du génie.

— Exemple?

— Voilà : hier, je prends une planche, vous entendez bien? une simple planche; je la peins en marbre, mais, vous savez, un marbre comme je sais les faire, c'était épatant; néanmoins, pour m'assurer que c'était réussi, savez-vous ce que j'ai fait?

— ?...

— Eh bien, j'ai mis ma planche sur l'eau d'un bain qu'on venait de m'apporter, et elle a coulé à fond!...

— Ça ne m'étonne pas, dit un autre; ainsi tiens, moi, j'avais peint pour un banquier un paysage d'hiver; mon client avait commis l'imprudance de l'accrocher dans la salle à manger, il a été obligé de l'enlever.

— Pourquoi donc?

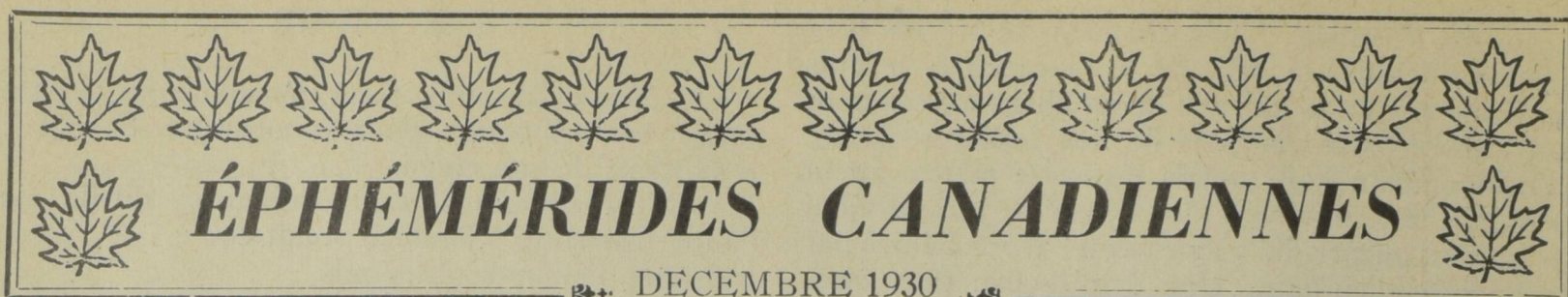
— Les carafes gelaient!...

---

Encouragez nos annonceurs

---





# ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

DECEMBRE 1930

2— A Québec s'ouvre la quatrième session de la 17<sup>ème</sup> législature. Dans le discours du Trône, l'hon. Carroll, lieutenant-gouverneur, annonce la création d'un ministère distinct du Travail. MM. Thisdel, député de Maskinongé, et Oliver, député de Brôme, proposent le premier en français, et le second en anglais, d'adopter l'adresse en réponse au message royal.

4— A Montréal est signée une entente en vertu de laquelle les enfants juifs, de cette ville, suivant les cours dans les écoles contrôlées par la Commission des écoles protestantes, seront traités sur le même pied, en ces écoles, que les enfants protestants eux-mêmes.

7— A Montréal, décède l'hon. juge Calixte Lebeuf, à l'âge de 80 ans.

10— On apprend que l'*Empress of Scotland* que le Pacifique Canadien retirait du service à l'automne dernier, et qui a été vendu récemment au prix de \$220,000, vient d'être détruit complètement par un incendie, à Northumberland, Angleterre.

11— L'hon. Sénateur Rodolphe Lemieux, ancien président de la Chambre des Communes à Ottawa, vient d'être promu Grand-Croix de l'Ordre de St-Grégoire le Grand par S. S. Pie XI.

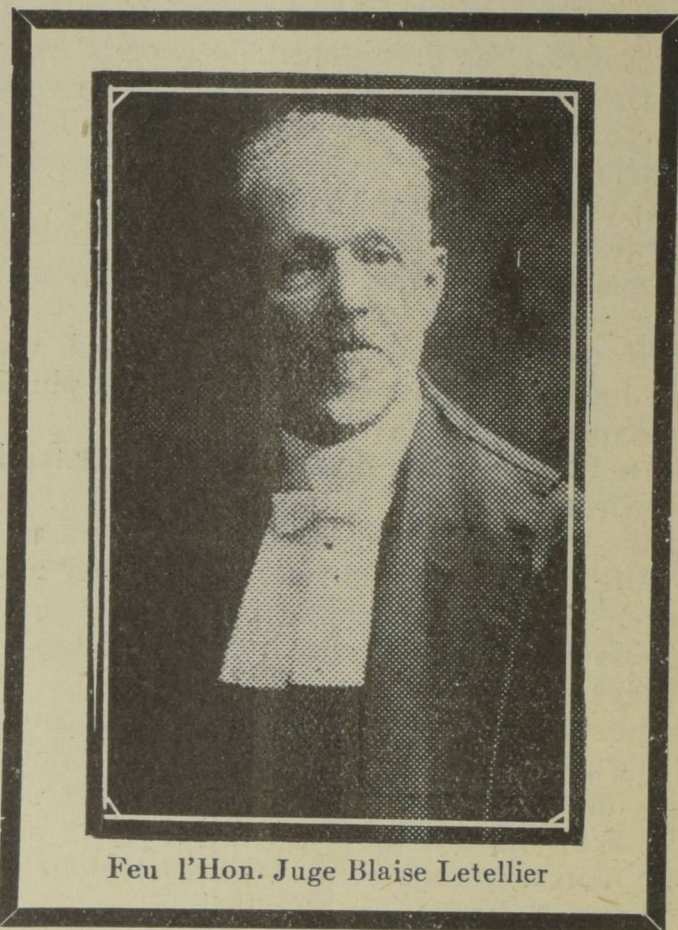
—Le T. H. F.-A. Anglin, jugé en chef de la Cour Suprême du Canada, reçoit lui aussi la même décoration. Tous les deux étaient Commandeurs du même ordre, depuis 1923.

— A l'Hôtel-Dieu de Québec, décède M. le Dr Edwin Turcotte, ancien doyen de la Faculté de Médecine à l'Université Laval, à l'âge de 79 ans et 8 mois.

12— Le comité chargé d'enquêter sur les taux de l'énergie électrique et de la force motrice à Québec, qui se composait de M. l'échevin Emile Bouchard, et de MM. les Drs P.-H. Bédard, échevin, et Philippe Hamel, soumet son rapport au Conseil de Ville. C'est une brochure de 116 pages. On apprend par cette enquête que Québec est une des villes du Canada où l'éclairage électrique et la force motrice coûtent le plus cher.

13— M. Paul Bouchard, étudiant en droit à l'Université Laval et brillant élève du Petit Séminaire de Québec, est désigné comme un des titulaires de la bourse Rhodes, après une double épreuve, écrite et orale, qu'il a subie aux bureaux du C. P. R., à Montréal. M. Bouchard a répondu en anglais à l'épreuve orale.

— Le feu éclate dans une des ailes de l'Hôpital Saint-Michel-Archange, à Québec et cause pour



Feu l'Hon. Juge Blaise Letellier

près de \$50,000 de dommages. Plus de 1,000 patients qu'abritait cette partie de l'immeuble ont pu, sans accident, être dirigés en lieu sûr.

14— On apprend que M. Raoul Nadeau, jeune baryton franco-américain de New-York, vient de gagner le premier prix pour les jeunes gens, au quatrième concours annuel de la fondation Atwater-Kent, ouvert à tous les chanteurs amateurs de 18 à 25 ans. Ce premier prix donne droit à une bourse de \$5,000 et à deux années d'études dans un conservatoire américain.

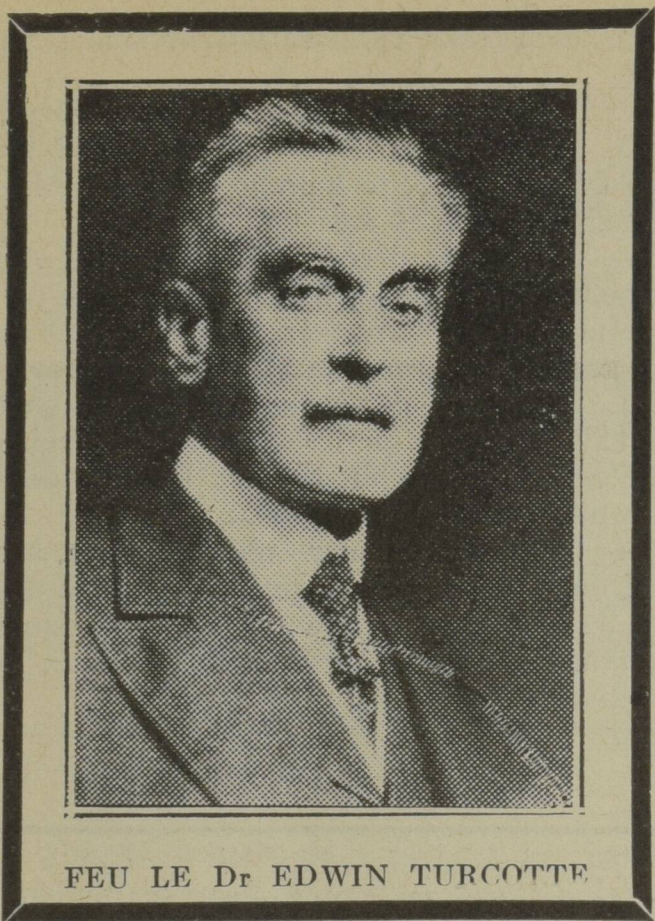
15— A l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, décède l'hon. M. Blaise Letellier, de Québec, juge de la Cour Supérieure, à l'âge de 68 ans et six mois.

— La Commission de l'Exposition provinciale de Québec annonce un surplus de \$5, 246.86 dans ses opérations de l'année courante.

— L'hon. M. George-S. Henry, ministre de la Voirie dans le Gouvernement provincial de l'Ontario, devient premier ministre de sa province, en remplacement de l'hon. Ferguson, nommé récemment Haut Commissaire canadien à Londres.

16— M. Fortunat Strowski, écrivain français distingué et professeur à la Sorbonne, donne à Québec une conférence sous les auspices de l'Institut Canadien.





FEU LE DR EDWIN TURCOTTE

— M. le Dr Paul Poisson, député du comté d'Essex, est nommé ministre sans-portefeuille dans le nouveau cabinet de l'hon. Henry, en Ontario.

18 — L'Université Laval célèbre le III<sup>e</sup> millénaire du poète Virgile par une séance littéraire donnée dans sa salle des Promotions. M. Raymond Laurent, professeur de langue latine à l'École normale supérieure, y prononce une conférence sur le grand poète latin.

— A la convention annuelle des Ingénieurs-Forestiers de la province, qui se tient actuellement au Château Frontenac de Québec, M. Walter Abyberg est élu président de cette association.

19 — On apprend que Lord Willingdon, gouverneur-général du Canada, vient d'être nommé vice-roi des Indes. Son Excellence quitterait le Canada dans une couple de mois.

20 — M. Emile Gelly, C.R., avocat de Lévis, est nommé juge de la Cour Supérieure, en remplacement de feu le juge Blaise Letellier.

22 — Le Lieutenant Colonel Thomas Vien, président de la Commission des Chemins de fer du Canada, vient de donner sa démission pour reprendre l'exercice de profession à Montréal.

— L'hon. M. Arthur Sauvé, ministre des postes du Canada, vient de mettre en circulation quelques nouveaux timbres-poste très artistiques. Le timbre d'une piastre est de couleur verte et représente le Mont "Edith Cavell", en Colombie Britannique. Le timbre de 50 sous représente la chapelle historique de Grand Pré, Nouvelle-Écosse, et le puits d'Évangéline. Le timbre de 20 sous représente une scène de l'Ouest Canadien, des machines agricoles et des entrepôts de grain. Le ci-

tadelle de Québec est représentée sur le timbre de 12 sous, d'une couleur grise. Le timbre de 10 sous, de couleur olive, représente la bibliothèque du Parlement à Ottawa. Le timbre de cinq sous de l'aréo-courrier représente la figure de Mercure ailé, avec, comme fond, la mappe-monde tournée du côté de l'Amérique. Il est de couleur brune.

Les couleurs des autres timbres ordinaires ont été changées en accord avec les récentes conventions internationales, timbre d'un sou, vert; de deux sous, rouge; de cinq sous, bleu; de huit sous, orange. Tous ces timbres sont frappés à l'effigie du Roi.

23 — M<sup>re</sup> Lucien Moraud, brillant avocat de Québec et professeur à l'Université Laval, est nommé directeur, pour le district de Québec, du Chemin de fer Canadien National.

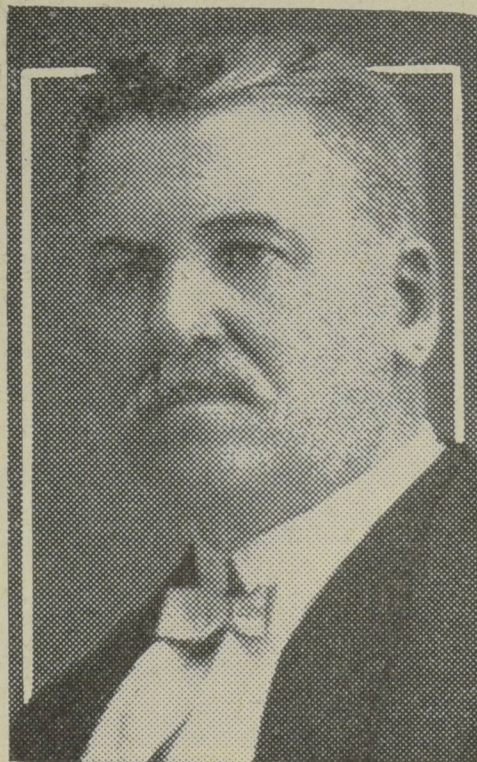
— Le Département de la Défense nationale décide de distribuer aux pauvres, par l'intermédiaire de la Croix Rouge canadienne, des milliers de vêtements, entassés depuis la fin de la Grande Guerre dans les dépôts de l'Ordonnance militaire à travers le Dominion.

— M. le Docteur Sylvio Savard, de Ste-Anastasia de Lyster, décède subitement à l'âge de 31 ans.

24 — M. Pierre Bégin, indien de la Pointe-Bleue, au retour d'une longue expédition de chasse, annonce qu'il a découvert les cadavres des deux aviateurs Cannon et Lizotte, disparus depuis octobre 1929.

25 — La plupart de nos routes étant encore ouvertes aux automobiles, un bon nombre de citadins peuvent se rendre en voitures roulantes à la messe de minuit dans les paroisses de la campagne.

— La nouvelle église de St-Dominique de Québec est ouverte au culte cette nuit même. On y



L'HON. JUGE EMILE GELLY



célèbre avec beaucoup d'éclat la messe de minuit devant une assistance de près de 2,000 fidèles.

— Le soubassement de l'église du Saint-Esprit de Québec, actuellement en construction, est aussi ouvert au culte à l'occasion de la fête de Noël.

— La quête de la Guignolée faite par les Voyageurs de Commerce dans les différentes paroisses de la ville de Québec rapporte \$7,576.62 en argent et plus de \$3,000 en provisions de toutes sortes.

27 — L'église de la paroisse St-Joseph d'Ottawa est complètement détruite par un incendie. Cette paroisse est sous la direction des Oblats de langue anglaise.

29 — Le Gouvernement de Québec décide de porter à \$25. la prime accordée à celui qui tuera un loup. Cette prime était antérieurement de \$15.

— Un incendie détruit l'hôtel Queen, de Cochrane, Ont., et une dizaine de personnes périssent dans les flammes.

— M. le chanoine Léon Pratte, supérieur du Séminaire de Saint-Hyacinthe, décède à l'hôpital

St-Charles de cette ville, à l'âge de 66 ans et neuf mois.

— A l'hôpital St-Joseph des Trois-Rivières, décède M. l'abbé Joseph-Ephrem Fusey, curé-fondateur de la paroisse Ste-Famille du Cap de la Madeleine, à l'âge de 54 ans.

30 — A Québec décède subitement M. Arthur Dionne, employé du Parlement, à l'âge de 61 ans. Le défunt était le beau-frère de l'hon. A. Taschereau, premier ministre de Québec.

— Le Séminaire de Québec accorde les contrats pour l'aile nouvelle qu'il veut faire construire sur la rue Ste-Famille, coin Hébert. Le coût de l'édifice sera d'environ \$300,000.

31 — Le pilote aviateur Irénée Vachon, accompagné du guide indien Bégin qui a trouvé dans la forêt les corps de Cannon et Lizotte, ramène à Roberval la dépouille mortelle de ces deux infortunés aviateurs.



LE MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB, A GÈNES





CAUSERIE SCIENTIFIQUE



## LA MACHINE HUMAINE

### LES MALADIES DE L'HEURE

**J'**AI dit les maladies de l'heure. Je devrais plutôt dire la maladie de l'heure, car bien que nous soyions plutôt favorisés par le temps qui court: un hiver doux, qui ressemble presque à ceux de France, et un temps superbe, surtout depuis une semaine; il y a cependant quelques malades, et il est probable qu'il y en aura bientôt beaucoup plus; on ne sait jamais; mais il y a lieu de se méfier plus du doux temps que du froid.

Or, la porte d'entrée de la plupart des maladies de l'hiver, chez nous, ce sont les fosses nasales et la gorge; les premières plus souvent que la dernière. Les pneumonies, on le sait, débutent très souvent par une laryngite d'apparence inoffensive, celle-ci précédée dans la plupart des cas par un rhume de cerveau.

Ayons donc l'oeil sur nos fosses nasales. Ce sont d'ailleurs les barrières qui ont à arrêter les microbes par milliers chaque heure; il est sage de les maintenir en bon ordre.

\*

\* \*

La première chose pour ce faire est de veiller à son état général.

Un vendeur de drogues insistait sur ce point dernièrement, sans doute dans le but de pousser la vente de son remède, en l'espèce un ferment probablement efficace contre les rétentions intestinales, mais sa thèse était juste. L'intestin est une porte d'entrée très facile pour l'infection; les microbes y pullulent, et il n'est pas nécessaire de leur donner beaucoup de marge pour qu'ils prennent le dessus.

Or, si la température est on ne peut plus favorable par le temps qui court, il n'en reste pas moins que nous traversons le " temps des fêtes ", époque des gogailles qui fatiguent les organes digestifs, et des veillées prolongées qui épuisent les forces. Tout cela désarme; et le désarmement n'est pas seulement dangereux aux époques de guerre, il l'est aussi contre ces armées qui en valent bien d'autres: celles des infiniment petits.

N'oublions donc pas que les imprudences et les excès du carnaval peuvent nous conduire à ce déséquilibre de la santé, qui est une grave infériorité en face d'un ennemi attentif à surveiller ses chances, et à saisir les occasions.

\*

\* \*

Il faut défendre aussi les voies aériennes, toujours ouvertes sur l'extérieur, puisqu'il faut respirer.

Elles participent à la faiblesse générale, les affections de l'intestin retentissant fâcheusement sur elles; mais l'expérience ancienne nous a appris qu'il faut se méfier des sautes subites de température, et surtout des périodes d'humidité excessive, celles dont on est convenu de dire que " le temps est crû ".

Les muqueuses du nez et de la gorge peuvent très facilement s'enflammer. On sait qu'alors elles se gonflent et secrètent abondamment. C'est pour mieux se défendre. Mais cette défense, encore que nécessaire, a ses côtés pénibles: l'enchifrènement, le nez transformé en érable du printemps, l'enrouement, la fatigue de la parole, la gêne de la respiration.

\*

\* \*

Est-il possible de prévenir ces désagréments?

Oui.

Le docteur Schmidt, qui fut médecin sur l'île d'Anticosti au temps des Menier, avait mis en oeuvre un moyen aussi simple qu'efficace. On sait si le brouillard est fréquent dans cette île du golfe, et si le brouillard est le générateur par excellence des " temps crûs ". Il conseillait à ses gens de ne jamais sortir sans se mettre un peu de vaseline dans les narines; la substance se liquéfiant par la chaleur des fosses, se répandait bientôt en mince couche sur toute la muqueuse, et la défendait pendant un certain temps très efficacement contre l'influence de l'humidité extérieure.

Le moyen vaut d'être essayé; et si l'on veut user d'une vaseline boriquée, il n'en devient que meilleur, car alors il est non seulement préventif, mais curatif.

LE VIEUX DOCTEUR.



## Maladies de l'œsophage

**L**'INGESTION de liquides trop chauds ou irritants, l'introduction de corps étrangers (fragments d'os, arêtes, etc.) provoquent des signes de réaction au niveau de l'œsophage (dysphagie, douleurs, fièvre) et peuvent secondairement amener un rétrécissement inflammatoire du conduit ou une œsophagie phlegmoneuse.

Lorsqu'on craint d'avoir avalé un corps étranger (surtout chez l'enfant), on peut, dans le doute, faire une radioscopie pour s'assurer s'il y a ou non corps étranger. (Les névropathes éprouvent à ce sujet des sensations trompeuses.)

Les liquides caustiques introduits par erreur ou volontairement (tentative d'empoisonnement), l'eau de Javel, la potasse, la soude caustique, la teinture d'iode, etc., produisent au niveau de l'œsophage de terribles brûlures qui aboutissent fatalement au rétrécissement.

Le pronostic est évidemment d'autant plus sérieux que le rétrécissement est plus serré. Le cathétérisme sous écran et la dilatation à la sonde sont le seul traitement à opposer.

Les *spasmes de l'œsophage*, en dehors des causes rares telles qu'une maladie du système nerveux (tabes), une infection (tétanos), ou une intoxication par la strychnine ou la belladone reconnaissent pour causes habituelles la névropathie (spasme essentiel) et les lésions de l'œsophage. Le spasme est le compagnon inséparable de toutes les lésions œsophagiennes, petites ou graves, qu'il vient compliquer et exagérer. Il peut siéger au cardia ou au pylore et déterminer comme les lésions organiques des rétrécissements et des dilata-tions.

Le spasme névropathique, généralement intermittent, a un début brusque, par de la gêne pour avaler; le malade (généralement une jeune femme) ressent une sensation de constriction à la gorge, qui apparaît au cours d'un repas (bouchée trop grosse, liquide brûlant), ou à la suite d'une émotion.

A côté de ce spasme purement névropathique et observé sur terrain nerveux, il faut signaler le spasme qui vient compliquer les lésions pathologiques de l'œsophage; on ne le rencontre ici que comme phénomène non pas primitif, mais secondaire à une lésion grave préexistante de l'œsophage. Celle-ci est très souvent un cancer. Le *cancer de l'œsophage* est un des plus fréquents des cancers digestifs après celui de l'estomac. Il s'observe entre quarante et soixante ans, beaucoup plus souvent chez l'homme que chez la femme (antécédents alcooliques).

C'est une maladie qui se traduit par une gêne progressive pour avaler, et par un affaiblissement rapide (cachexie). Les douleurs, les vomissements fétides et sanguinolents, l'altération rapide et con-

sidérable de l'état général caractérisent cette cruelle affection dont l'évolution vers la mort est inexorable en moins d'une année.

Quant aux *corps étrangers de l'œsophage*, on peut les observer à tout âge, mais surtout chez les enfants. Les vieillards peuvent avaler, pendant le sommeil, des pièces de prothèse dentaire qui se sont détachées (dents artificielles, dentiers, etc.).

Les aliénés peuvent avaler tout ce qui se trouve à leur portée. Il en est de même des jeunes enfants, auprès desquels on ne doit jamais laisser traîner quoi que ce soit. Jamais, encore moins pour les distraire, on ne les laissera jouer avec des pièces de monnaie, des épingles; on se souviendra que l'enfant porte tout à la bouche, et qu'un malheur est bien vite arrivé.

Les broches de bavoir sont, à ce sujet, particulièrement dangereuses; infiniment plus nocives que les fameuses sucettes, elles sont responsables de bien des morts. Des arêtes, des noyaux de fruits, des fragments d'os peuvent également être déglutis au cours d'un repas.

Dans l'œsophage, il y a plusieurs zones rétrécies, qui servent généralement de points d'arrêt aux corps étrangers: près du pharynx, au niveau du croisement de l'aorte et près du cardia.

Les corps étrangers volumineux s'arrêtent presque toujours à l'orifice pharyngien, obstruent à la fois l'œsophage et le larynx. Il en résulte alors un violent accès de suffocation avec cyanose de la face (qui devient bleue), et asphyxie si le corps étranger n'est pas aussitôt rejeté ou extrait avec le doigt.

D'autres fois ils finissent (s'ils ne sont pas trop gros) par tomber dans l'estomac et être expulsés par les voies naturelles au bout de quarante-huit heures.

Chez un jeune enfant lorsqu'il n'y a pas d'asphyxie, il est très difficile de se rendre compte de la présence d'un corps étranger. Ce n'est quelquefois qu'au bout de plusieurs mois ou de plusieurs années qu'on s'en aperçoit, à l'occasion d'un incident quelconque ou d'une radiographie.

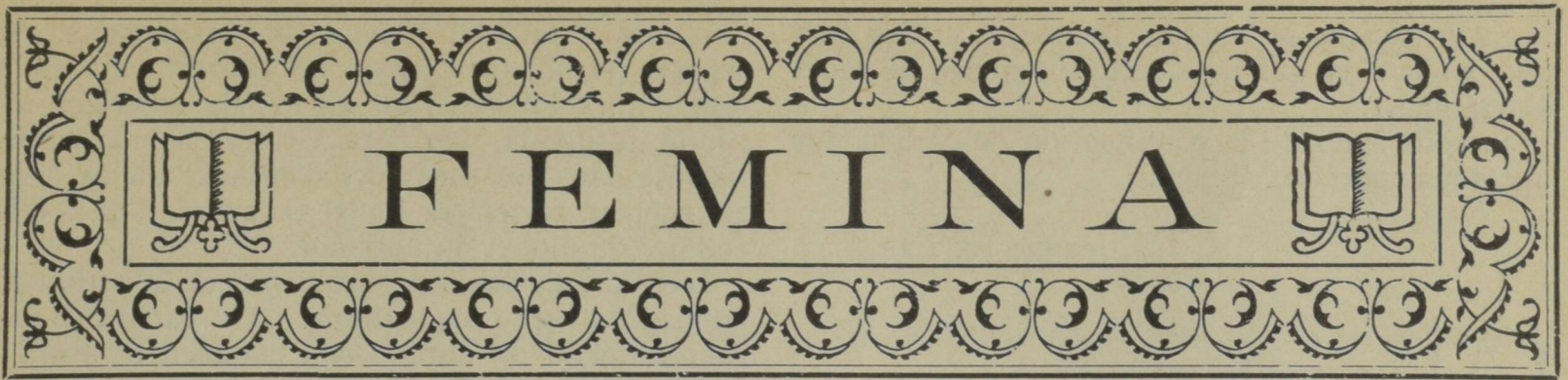
Le mieux est, au moment même, d'essayer d'enlever le corps étranger en plongeant l'index au fond de la bouche; le doigt peut le ramener directement ou provoquer un vomissement évacuateur. Si c'est un objet pointu, on fera avaler de l'huile, du miel, des confitures, des bouillies épaisses, des purées. Ce procédé permet bien souvent le passage sans douleur et sans incidents du corps étranger, qui est ensuite retrouvé dans les selles, sinon on fera une radioscopie.

L'opération chirurgicale s'impose dans les cas graves, lorsqu'il y a menace de perforation et que la radioscopie montre le corps étranger immobilisé dans l'estomac ou l'intestin.

(La Maison.)

Dr PIERVAL.





## Vers de nouveaux espoirs

**A** l'aurore des premiers jours de l'année, bien peu d'entre nous ne se sentent pas envahis par une pensée mélancolique, une nuance de regret à l'adresse d'heures si tôt enfuies!! Si ce passé qui d'heure en heure se fait plus lointain, renferme des moments exquis que nous voudrions revivre, il emporte aussi dans le mystère de sa fuite des jours sombres et endeuillés, des instants qui furent remplis d'amertume dont la seule évocation est pénible. Aussi ne convient-il pas de se complaire en une morne rêverie et de perdre par là même un temps précieux.

Soyons de notre temps c'est-à-dire, avec toute l'énergie et le courage dont notre âme est remplie, tournons nos yeux vers les jours à venir.

Que l'espoir de meilleurs lendemains alimente notre cœur pour les luttes de demain. Ne soyons pas de ces âmes qui s'avouent battues avant d'avoir livré le combat.

Fidèles au mot d'ordre que nous nous sommes donné, fidèles surtout au devoir, source de notre joie et de notre bonheur, ne laissons pas le découragement ou même la morne lassitude s'emparer de notre cœur.

Au début de cette année que je désire heureuse pour nous toutes, mes charmantes lectrices, il me semble que les vœux habituels bien que toujours nouveaux malgré leur âge ancien, ne sont pas suffisants. Il faudrait à notre amitié déjà vieille de plusieurs années des expressions rajeunies et si vous le voulez bien à la formule consacrée par l'usage: Bonne et heureuse année, j'ajouterai ce souhait un peu vieillot mais si bienfaisant: Et le Paradis à la fin de notre vie. Tout en disant que cette fin vienne le plus tard possible nous aviserons au moyen le plus pratique d'atteindre le but et nous arriverons encore au mot que sans cesse vous relisez dans ces chroniques: Devoir!

Le Devoir, bien faire son devoir, faire tout ce qui nous est possible afin que la tâche soit bien remplie et tous nos jours donnés au bien-être de ceux qui nous entourent et qui attendent de nous, le soutien et la bonne amitié!

Accomplissons jour par jour notre tâche, ne transigeons point avec le Devoir, sachons lui donner dans notre vie, toute la place qui lui revient de droit et nous serons heureux.

Les sacrifices qu'il nous faudra faire et les luttes qu'il nous faudra soutenir seront compensés par la joie intérieure qui illuminera notre âme.

Chaque jour apporte son contingent de sacrifices nécessaires, de contraintes et de lutte, ne reculons pas devant l'acte de renoncement ou de patience obligée, accueillons de bon cœur, cet envoyé de l'Au-delà, amené par des causes souvent bien naturelles...

Notre vie y gagnera en sérénité et les victoires ainsi accumulées seront notre plus beau titre de gloire quand enfin, le Paradis couronnera les efforts quotidiens de notre âme courageuse.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

VIOLETTE.— Merci pour les bons souhaits que je sais sincères, en retour croyez à ceux que je forme pour votre bonheur. Les fêtes se font moins joyeuses à mesure que les vides se forment à notre foyer... que voulez-vous?... la vie est faite ainsi et malgré tous nos regrets, il en sera toujours ainsi.

THERÈSE.— Il me fait plaisir de vous savoir tout près, bien que nous n'ayons guère de loisir de voisiner. Je voudrais que cette année nouvelle vous soit clémentine et favorable et que sur vos jours laborieux et si bien remplis, elle répande la joie et la paix. Merci des bons souhaits.

HERMINÉ.— Le silence n'est pas l'oubli... Vous avez de bonnes excuses pour négliger la correspondance... Vous faites passer le Devoir



avant le plaisir, je vous en félicite, il y en a tant qui oublient et qui ne s'occupent guère de leurs obligations...

Je vous souhaite la continuation de ce bonheur que vous appréciez si bien.

Jeanne LE FRANC.

## L'observation au Jardin d'enfants

*Cet article sur l'éducation donnée aux Jardins d'enfants que l'auteur vient de publier dans les Dossiers de l'Action populaire (No du 10 nov. 1930), ne manquera pas d'intéresser celles de nos lectrices qui ont à faire l'éducation des enfants.*

Chacun a pu s'apercevoir de la place que tient l'observateur chez un tout petit. Les enfants sont aux aguets pour surprendre les gestes des grandes personnes : le tic d'un grand-père, la façon de parler d'une parente, d'une vieille amie de leur famille. Cette faculté, si aiguisée chez l'enfant, nous ne la respectons pas assez : parce qu'il ne sait pas exprimer immédiatement ce qu'il ressent, nous croyons sans cesse qu'il n'a pas vu, pas remarqué.

Il y a des degrés dans cette observation ; Stern en distingue quatre qu'il appelle des stades, ce sont :

*Le "stade substances".*— Les objets sont énumérés en une série non coordonnée. Ce mode d'observation prédomine jusqu'à la huitième année.

*Le "stade actions".*— L'enfant signale les activités exercées.

*Le "stade relations".*

*Le "stade qualités".*— L'enfant commence à faire l'analyse des propriétés des objets.

Les enfants dont parle Stern ne sont guère avancés en observation si, vers la huitième année comme il le dit, ils en sont toujours restés au stade substances. Des observations faites sur les petits et des tests démontrent bien au contraire — l'observation toutefois exercée — qu'ils ont largement dépassé ce stade à six ans. Les enfants dont il s'est servi pour établir ses stades étaient tout à fait en retard si, vers dix ans seulement, ils commençaient à établir des relations entre les objets.

Quant au stade qualités qui suit celui des relations, ils pourraient tous deux n'en faire qu'un, la qualité, les particularités d'un objet étant bien liées à leur relations.

Mais ces divisions de l'observation sont purement théoriques. D'après des études personnelles faites sur différentes intelligences de petits, il nous semble que :

L'enfant, en tout premier lieu, commence par séparer les objets ; l'espace lui apparaît, il ressent tout d'un coup la vision du monde extérieur inconnu jusque-là. Le Père Gratry, par exemple, raconte dans ses souvenirs d'enfance qu'un jour, se frappant fortement contre un arbre, il fit la différence du moi et du non moi.

L'enfant n'a pas non plus, au début, la notion du temps. Ma petite soeur disait : " On partira en vacances quand on aura dormi combien de fois ? " Le petit ne prête par conséquent aucune attention à la succession des jours ; il saute d'une impression à une autre pour marquer les événements.

Ensuite, seulement l'enfant fixe les objets, la matière lui apparaît ; il les palpe, mais sans s'y arrêter davantage.

Puis il les étudie, cherche la qualité, mais d'une façon superficielle encore ; il dira : c'est dur, c'est mou. Le geste de porter les objets à son nez pour les sentir lui est familier.

Enfin, plus âgé, il établit la relation, compare par contraste ou par ressemblance la grandeur, la couleur ou le son.

Ces divisions peuvent être établies pour faciliter l'analyse mais, en pratique, il y a beaucoup de recoupements et d'enchevêtrements. Ce qu'il importe de se rendre compte dans cette évolution, c'est l'âge de l'enfant, toute observation devant être basée sur la question de l'âge mental.

### I.— Nécessité, avantages de l'observation

*Au point de vue social.*— Nous sommes des " êtres de milieu ". Nous recevons beaucoup de ce qui nous entoure. Bien que par notre volonté nous puissions contrecarrer cette influence si elle nous est néfaste, ou la diriger si elle s'exerce pour le bien, nous subissons nécessairement cette action, dans une certaine mesure. C'est comme une atmosphère d'idées impalpables et puissantes. Celle de la famille, par exemple : l'enfant en grandissant garde l'empreinte du foyer. L'influence de la famille est donc très importante. Dans le cas où elle manque elle ne sera jamais remplacée ; mais fût-elle mauvaise ou tout au moins insuffisante, l'éducation doit suppléer à cette déficience.

Nécessité donc de connaître le milieu social dans lequel agira l'auxiliaire. La jardinière d'enfants, qui voudra développer la faculté d'observation des tout petits qui lui sont confiés, devra non seulement connaître ses enfants, chacun en particulier — c'est le point de départ de l'action éducatrice, le moyen de contrôle qui la dirige, — mais elle devra, pour que son action soit efficace sur l'enfant, connaître sa famille, le milieu où il vit, tâcher de savoir s'il s'y trouve dans de bonnes conditions matérielles et morales, en un mot, s'il s'y épanouit à l'aise, entouré de la plus pure affection familiale, ou s'il y souffre dans son développement physique et moral, ou bien encore s'il vient de parents alcooliques, vicieux, anticléricaux, débauchés, s'il



est le souffre-douleur de frères et soeurs plus grands qui le brutalisent.

Pour cela il faut une action adaptée, organisée stratégiquement d'avance, d'où la jardinière partira, s'appliquant avec justesse aux faits, à la réalité.

Ces observations conduites ainsi par le coeur et le tact féminins seront la plus sûre garantie de son succès.

Que d'erreurs parfois irréparables, que de tâtonnements sont évités lorsqu'on s'est rendu compte de la situation par une observation poursuivie! Mgr Lavigerie disait qu'il faut six mois pour étudier le champ d'action avant de rien entreprendre.

*Nécessité, avantages pour l'enfant.*— Le jardin d'enfants est une préparation à la vie: c'est l'éveil des sens et celui de la raison. C'est là que l'enfant de trois et six ans commence à ressentir, à observer, qu'il est impressionné par le monde extérieur.

Nécessité donc pour la jardinière de créer chez les petits cette atmosphère de gaieté et de douceur dont ils se souviendront toute leur vie.

“ Quand on cherche à se représenter ce que sera l'homme ou la femme, que deviendra le petit être dont on façonne l'âme et l'esprit — disait une jeune éducatrice, — on est tout à la fois ravi et effrayé de la responsabilité que l'on assume! ”

En effet: façonner de jeunes coeurs, les diriger vers le beau et le vrai, n'est-ce pas sublime pour qui comprend sa tâche! Leur donner cette empreinte ineffaçable qui fera d'eux des hommes de devoir et des hommes de valeur, n'est-ce pas un idéal!

Développer le sens de l'observation chez l'enfant, c'est exécuter un premier travail facilitant tout le reste.

La personnalité de l'enfant est éminemment réceptive, c'est-à-dire qu'elle reçoit les enseignements de l'extérieur et se forme passivement par l'observation.

Les objets qui constituent le matériel du jardin d'enfants contenant en eux-mêmes le contrôle de l'erreur, la méthode basée sur le développement de l'observation, c'est-à-dire non livresque, ne fatiguant pas l'enfant, tout invite le petit à s'instruire de lui-même: grande joie qui avive son désir de savoir, fait naître sa volonté et accuse sa personnalité.

Pouvant contrôler ce qui lui a été révélé, il acquiert la confiance en son éducatrice; il n'admettra pas de jugements émis par le premier venu sans les raisonner. Ainsi il saura mieux défendre ce qu'il aura reconnu comme bien fondé et n'admettra pas des idées fausses et des théories sans bases sérieuses. Sa foi et ses principes de conduite morale résisteront aux assauts des négateurs et des jouisseurs.

Pour sa vie professionnelle, l'observation lui sera d'un grand secours. Un apprenti qui sait voir

comment procède son moniteur, qui remarque ses moindres gestes, apprend vite son métier. Un ouvrier atteint vite la perfection lorsque rien ne lui échappe des secrets de la technique et qu'il sait profiter de ce qu'il voit faire aux autres.

Routine évitée, intérêt stimulée continuellement, progrès constants: voilà de grands avantages au compte de l'observation.

## II.— Méthodes pour développer l'observation, au Jardin d'Enfants.

*L'éducation des sens.*— L'enfant, par sa curiosité toujours en éveil qu'il faut tenir en haleine, car il y aurait peu à peu risque de paresse, est doué naturellement de l'esprit d'observation; ces richesses infusées par Dieu ne doivent pas rester inactives.

C'est par ses sens que l'homme prend contact avec le monde; c'est en coordonnant leurs opérations qu'il organise ses idées et qu'il formule ses jugements. Il est donc indispensable de lui apprendre, dans le tout jeune âge, à se servir de ces instruments, avec toute l'habileté et la précision possibles, et de le préparer à la multiplicité d'usages auxquels ils se prêtent.

“ En vertu de ce principe d'enseignement direct, objectif, on cherche au Jardin d'enfants — dit Mlle Perron — à montrer d'abord à l'enfant ce dont on veut lui parler, à le familiariser avec les objets, les plantes, les animaux, en même temps qu'on lui apprend les noms; et s'il s'agit de notions abstraites, on s'efforce de les lui concrétiser de la façon la plus sensible.”

On commence à exercer sa faculté d'observation sur les objets les plus attrayants et les plus simples. Chaque objet est d'abord présenté avec son aspect le plus facile à saisir, le plus propre à éveiller la curiosité, puis successivement sont analysées les différentes propriétés, avec le concours de chacun des sens de l'enfant.

Les modes de reproduction sont variés à l'infini et répétés jusqu'à ce que la notion soit claire, complète et sûrement assimilée; on a soin de procéder toujours du simple au composé, du concret à l'abstrait, du connu à l'inconnu. C'est ce qu'on peut appeler méthode d'intuition.

Il n'y a en fait pas d'école plus grande que cette lutte continuelle pour prêter observation à des objets difficiles, rébarbatifs au premier aspect mais qui, si nous savons nous y prendre, acquerront de l'intérêt par des associations variées et serviront à une fin idéale et éloignée.

Faire jaillir l'intérêt du dedans par la chaleur dont le sujet nous anime. S'il est très abstrait, montrer sa nature par des exemples concrets; s'il est peu familier, décrire les analogies qu'il possède avec ce qui est connu; si ce n'est pas un être humain, le personnifier en lui faisant jouer un rôle dans une histoire; s'il est difficile, unir son acquisition à quelque perspective de gain personnel.



Par-dessus tout, s'assurer que l'objet sera sujet à des changements intérieurs, car aucun objet d'étude ne peut occuper très longtemps le champ de conscience s'il ne varie pas. Faire en sorte que l'enfant aille d'un aspect de l'objet à un autre, si l'on veut empêcher l'attention de se porter sur des objets différents de celui que nous montrons. La variété dans l'unité est le secret de toute causerie et de toute pensée intéressante. La relation entre tout cela : voilà ce que doit s'efforcer d'être la leçon d'observation de la jardinière.

“Ce qui est très curieux, explique Maria Montessori, au sujet de l'observation, c'est que chaque fois qu'advient une fixation entière, l'enfant commence à se transformer complètement, à devenir plus calme, presque plus expansif ; il démontre des qualités intérieures extraordinaires chez un petit être de cet âge.” C'est alors ce qu'elle appelle “le grand travail”.

Il faut donc que l'enfant soit libre de manifester cette attention spéciale qui lui est propre, et que son milieu soit disposé de façon à ne pas l'entraver ni l'interrompre brusquement. Comme base de la méthode, la jardinière saura distinguer les états psychologiques de l'observation chez l'enfant, favorables à son développement, à la santé de son esprit, et qu'on pourrait appeler le Bien, de ces états psychologiques qui n'ont aucune importance formative ou qui sont défavorables à son développement parce qu'ils ne produisent qu'une dispersion inutile de forces, et qu'on pourrait appeler le Mal.

Il n'est pas douteux que la maîtresse pourrait admonester l'enfant avec une certaine énergie pour le sortir de son désordre, mais une éducatrice habile possède d'autres moyens plus efficaces que la force, bien qu'ils exigent d'elle une observation soutenue, un travail assidu. Pour elle, ce travail sera l'un des principes qu'elle devra respecter : il consistera à surveiller minutieusement l'ambiance où se meut l'enfant et deviendra une véritable oeuvre de prévention et d'amour.

De même que l'épouse veille à l'arrangement de la maison de son mari afin de la lui rendre agréable, attrayante, de même la jardinière devra se préoccuper de l'entourage de l'enfant. Pour cela il ne lui suffira pas de développer une attention constante, mais elle devra savoir tout ce qui est nécessaire à l'enfant ; en outre, elle exigera d'elle des travaux manuels pour embellir le berceau de l'âme neuve.

À la présentation parfaite du matériel, à cette connaissance psychologique fondamentale, devront donc venir se joindre les soins les plus minutieux apportés aux plus petits détails et une vigilance continue sur les objets.

C'est par la pratique de l'observation que la jardinière arrivera à comprendre petit à petit, mais clairement, sa mission.

Nous ne devons pas rechercher les moyens d'organiser la personnalité intérieure de l'enfant, mais

nous devons seulement lui procurer l'aliment nécessaire qui la développera naturellement.

*Les jeux et le dessin.*— Tels sont les jeux et les dessins libres qui seront pour nous, en quelque sorte, la photographie du stade d'observation atteint par l'enfant.

Le dessin libre, c'est le portrait de l'enfant, c'est sa personnalité dévoilée. Il permet aux éducatrices des observations curieuses et importantes ; c'est le point de départ de l'action et de l'orientation individuelle d'après le degré d'imagination et les dispositions de chacun.

Quant au jeu, c'est-à-dire à tout exercice où l'enfant livré à lui-même agit spontanément, “ce n'est pas une chose frivole pour l'enfant, disait Froebel ; il a une profonde signification”.

Les enfants aiment à reproduire ou à inventer des scènes de vie familiale, de vie militaire, de vie professionnelle où, s'attribuant complètement leurs rôles, ils manifestent de la façon la plus palpable les bons et les mauvais aspects de leurs caractères, leurs aptitudes et le fond de leurs pensées. C'est quand ils se montrent ainsi “eux-mêmes” qu'ils se prêtent le mieux à l'étude de qui sait les observer. “Ils sont, dit Mlle Perron, des comédiens très sincères dont il faut se garder de rire !”

D'abord, ce sont les sens de l'enfant qu'il faut exercer, sans oublier le sens tactile ou musculaire qui, s'il arrive à suppléer merveilleusement chez les aveugles à l'absence de la vue, n'est pas moins appelé à rendre aux voyants de précieux services.

Beaucoup de jeux ou d'occupations attrayantes peuvent être utilisés en vue de cette éducation.

Il fait beau, c'est jeudi. Les enfants vont jouer à cache-cache par exemple ; mais au lieu de les laisser amuser plus ou moins à leur fantaisie, au risque de se disputer, dirigeons le jeu de manière qu'il soit éducatif pour la vue ou pour l'ouïe, suivant les règles que nous donnerons.

Supposons que nous le voulons profitable pour l'ouïe. Nous avons à notre disposition un grand jardin ; le chercheur devra trouver ses camarades uniquement d'après l'appel qu'ils lui lanceront chacun de sa cachette.

Un autre jour, nous irons nous promener dans la campagne et nous habituerons l'enfant à écouter, dans le calme des champs, les différents bruits de la nature : chant harmonieux d'un oiseau, cri discordant d'un corbeau, bruit d'une charrette cahotant sur la route, son d'une cloche qui retentit au loin et dont nous ferons trouver la direction et évaluer, dans la mesure du possible, la distance, non pas en kilomètres — l'enfant en serait incapable, — mais par rapport à des objets concrets :

“Crois-tu qu'elle est plus loin de nous que nous ne le sommes de notre maison ?”

Et au jardin d'enfants, pendant l'été, lorsque les petits cultivent leurs jardinets dont ils sont si fiers d'après leurs parfums, les leur faire nommer, les yeux fermés.



Ce qui est vraiment caractéristique, c'est la leçon du silence à laquelle j'ai assisté moi-même. Les stores sont baissés et, sur un signal donné par la jardinière, toutes les petites têtes s'inclinent et reposent dans les mains, les yeux se ferment et... on entendait voler une mouche :

Après quelques instants, la jardinière qui se tient au haut de la salle commence à appeler un à un les enfants, d'une voix aphone et que moi-même qui étais placée à côté d'elle entendais à peine. L'enfant appelé se lève tout doucement, replace sa chaise et traverse la salle en cherchant à ne point faire le moindre bruit. Et c'est remarquable de voir tous ces petits êtres immobiles, absorbés en eux-mêmes et heureux, semble-t-il, d'avoir ressenti les émotions et les jouissances du silence qui leur fait l'effet d'une conquête personnelle. La leçon du silence accomplie dans la pénombre démontre l'importance qu'a l'isolement d'un sens pour son éducation, et la méthode s'est servie largement de cette aide technique en faisant faire par exemple les exercices, les yeux bandés, pour l'éducation de la sensibilité générale.

N'oublions pas le toucher qui joue un rôle très important dans la formation de l'enfant, et ayons soin de varier à l'infini ces exercices. Faisons-lui palper des " formes " : ronds, carrés, ovales, rectangles, des étoffes de différents tissus, des ustensiles de cuisine, des variétés de fruits, etc... Lui faire nommer ces différents objets en lui bandant les yeux ou en les dissimulant sous une étoffe.

Le goût, de même, peut être exercé. Avant de donner un gâteau au petit, nous demanderons ce qu'il y a dedans. Quand il aura goûté, nous lui ferons dire le parfum qui domine.

Est-ce à dire qu'il faille pratiquer ce système toujours ? Non, nous aurions tôt fait d'ennuyer l'enfant. Il suffit de régler tous ces exercices pour atteindre le but : que l'enfant ne voie pas dans l'exercice de ces sens uniquement le plaisir sensuel. Nous poursuivrons ainsi l'idéal de toute éducation : développement harmonieux des qualités de l'être les unes par les autres ; et les sens contribueront intelligemment, si nous savons nous y prendre, au développement de l'être entier.

Par cette méthode, l'observation sera organisée et rendue féconde.

*La leçon de choses et les chants.*—L'enfant doit vivre au contact de la nature : il doit se former par elle, s'enrichir d'elle. Il est porté vers elle naturellement : toutes ses beautés l'attirent ; il aime l'espace, la liberté, la lumière. A son contact, il apprend tant de choses ! la variété, la gamme des tons, l'harmonie et le contraste des teintes, la proportion, la symétrie, l'ordre, la grâce des lignes, l'élégance des contours, le flou de l'horizon. L'arbre de la cour, l'oiseau et son nid, le lapin, le chien, le chat, la poule et ses poussins, un marronnier naissant, un tronc d'arbre coupé, le ruisseau qui serpente au fond de la vallée, tout est pour l'en-

fant qui vit à la campagne sujet d'observation et d'interrogation.

Ces joies, ces découvertes, ces émerveillements, combien manquent-ils au pauvre petit de nos faubourgs, emprisonné dans la chambre aiguë d'un meuble quelconque ! Son horizon ?... le toit d'en face, la petite cour carrée de quelques mètres, plutôt puits qu'échappée de lumière. L'exiguïté du local autorise toutes les promiscuités ; s'il évade quelques instants, c'est pour jouer dans le ruisseau parmi les odeurs d'un trottoir malpropre et les dangers d'une rue fourmillante !

Aussi, quel contraste pour ce petit lorsqu'il se retrouve dans la cour du jardin d'enfants plantée de marronniers, que l'ingéniosité de la jardinière rendra aussi attrayante que possible !

C'est le printemps : les premiers soleils gonflent les bourgeons. Chaque matin le petit trouve quelque chose de changé : l'éclatement de ces bourgeons, l'apparition des feuilles ; leur développement ; autant de sujets palpables pour la leçon de la jardinière, car toute observation découlant d'un fait accompli a une portée singulière. Les petits jardinets entourant le jardin d'enfants ont à cet égard une grande importance : les enfants y sèment des graines, peuvent suivre le développement de la plante depuis son germe jusqu'à sa fleur. Sur les plantes, des papillons, des insectes voltigent ; le petit les suit des yeux, court même après, croit les saisir ; d'autres animaux : chat, lapin, tortue éveilleront son attention, retiendront son observation. Autant que possible, l'enfant trouve dans " son jardin " même, le milieu de prédilection qui a fourni à Froebel, pour sa méthode, un nom caractéristique. La nature sera ainsi son premier livre, celui qui l'instruit, l'égaie, l'élève, celui dont il ne se lassera pas s'il a appris à y lire. Le poète le sentait bien lorsqu'il écrivit pour les enfants ces charmants poèmes où nous lisons :

" Ils savent, les petits, par-dessus toutes choses,

" L'utilité des fleurs des champs ;

" Il leur faut des oiseaux, des papillons, des roses,

" Il faut les bercer par des chants..."

La jardinière choisira, pour la récréation, des chants appropriés aux choses de la nature qui donnent à l'enfant l'idée de la saison, du jour où il se trouve, des objets qui l'environnent, des sons qu'il perçoit ou des animaux qu'il peut observer. Les plus jeunes ne pourront retenir les paroles, mais l'air et la mimique les entraîneront, leur créeront une discipline, et peu à peu leur attention sera plus complètement captivée. Ils en viendront à suivre de la voix ce qu'on leur fait entendre, les refrains d'abord, tout le chant ensuite, et ils finiront par y trouver assez de plaisir pour n'avoir plus besoin de mimique.

*Savoir provoquer les pourquoi.*—C'est bien aussi une méthode du jardin.



Suivant la saison, la disposition des enfants, la jardinière suscite les réflexions des petits. Cette méthode les amène à faire des observations étonnantes. Les ailes des pourquoi enfantins, source immense d'informations, ne doivent jamais être rabattues. C'est même l'art de la jardinière de savoir les provoquer à propos. Elle s'inspire généralement d'une idée centrale, c'est-à-dire qu'elle choisit un sujet autour duquel gravite tout ce qui s'y rapporte : histoires, chansons, leçons d'observation.

Il n'est pas difficile d'utiliser la curiosité naturelle de l'enfant pour le rendre observateur. Nous constatons tous les jours que les enfants remarquent souvent bien des choses, bien des détails surtout, qui pour nous passent inaperçus. La moindre nouveauté excite leur étonnement.

Toutefois, la curiosité n'est pas une méthode de travail : elle est superficielle, mobile, capricieuse. Il faut au contraire habituer l'enfant à se fixer, à réfléchir, à ordonner ses acquisitions. C'est le but de l'objet de concentration qui est, au point de vue de la formation intellectuelle, le véritable pivot de notre méthode. Il consiste en une idée directrice qui inspire pendant quelques jours le choix de la plupart des causeries, des dessins, des occupations manuelles, des chansons, des histoires et des jeux. Cette concentration de l'attention, de l'intérêt, de l'activité de l'enfant se fait, alternativement, autour d'un animal, d'une plante, d'un objet, d'un élément quelconque de la vie domestique ou sociale. Il faut dire aussi que ces divers exercices alternent avec des jeux libres et des occupations étrangères à l'idée directrice, de sorte que l'attention de l'enfant, après ces distractions voulues de

la jardinière, renaît chaque fois avec la même fraîcheur.

Ainsi, au jardin d'enfants, les connaissances se développent à la fois en étendue et en profondeur : ce n'est pas un enseignement fugitif et abstrait.

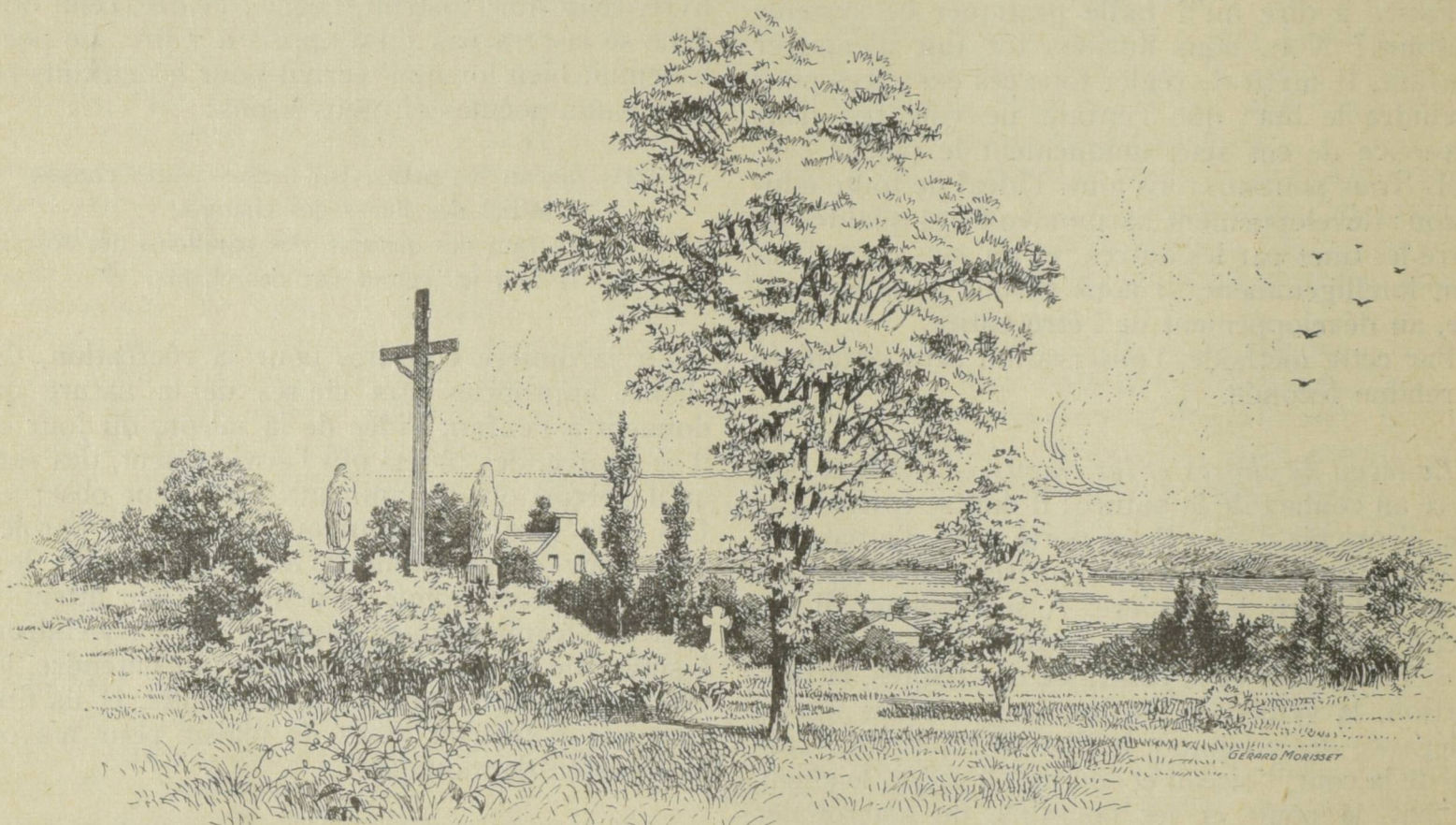
La science de la jardinière consiste à choisir de préférence les objets les plus fertiles en observations, en applications pratiques et morales. Le programme doit être mûri d'avance en se guidant d'après l'âge des enfants, d'après le milieu où ils vivent, d'après l'ordre des saisons. Il convient, en outre, de ménager une certaine gradation dans le sens d'une difficulté croissante, de manière que l'enfant puisse relier chaque notion nouvelle à une notion déjà acquise, et qu'il ne se trouve jamais désorienté.

Et c'est la route vers l'avenir !

N'est-ce pas toute l'instruction et tout le progrès que permet la marche du connu vers l'inconnu ? De proche en proche, le petit enfant du jardin deviendra un adolescent, puis un homme. Et la jardinière pourra garder la fierté légitime, non pas d'avoir fait passer à un enfant quelques heures aimables et utiles, mais d'avoir formé aux recherches et aux expériences de la vie, un cœur, une volonté, une âme.

L'importance des débuts !... L'arbre est immense, il abrite les oiseaux du ciel. Regardez-le et dites-vous : c'est moi qui l'ai planté !

Françoise CHEVRE.



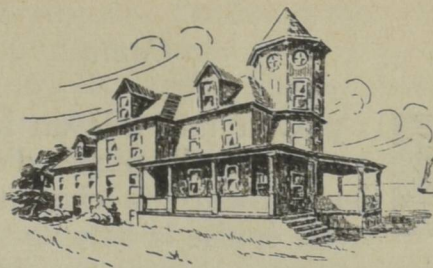
A L'OMBRE DE LA CROIX

(Dessin de M. le notaire Gérard Morisset)



# Au coin du feu

POUR S'AMUSER



La direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

## REPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

### CHARADE

Chat — rat — de — Charade.

### MOTS EN TRIANGLE

N I A G A R A  
I S M E N E  
A M B R E  
G E R S  
A N E  
R E  
A

### DOUBLE ACROSTICHE

C ae N  
A nn A  
T ro P  
A va L  
N oc E  
E lu S

### ENIGME

Pèse-lettres ou balance à lettres.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Cécile Gagné, St-Maxime de Scott, Dorchester; Mlle Gilberte Beaulieu, St-Gervais, Bellechasse; Mlle Françoise Lippé, Lac Mégantic; Mlle Jeanne Biron, Couvent de St-Martin, Beauce; Mlle Simone LaRue, 126, rue St-Augustin, Québec; Mlle Mar-

guerite-M. Paré, St-Hubert, Chambly.

Ont trouvé toutes les solutions exactes: Le Couvent du Bon-Pasteur, Jonquière; Mlle Béren-gère Huart, 26, rue Fraser, Lévis.

Un prix a été envoyé à chacun de ces deux heureux concurrents.

## JEUX D'ESPRIT No 140

### ENIGME

Un habit vert couvre ma tendre jeunesse; je ne l'ai plus dans ma vieillesse. Un assassin, un poignard à la main me prend et me perce le sein. Non content de l'habit, il m'ôte ma chemise et pour comble de tourment, je lui sers d'aliment.

### CARRE SYLLABIQUE

Chirurgien célèbre — Déesse — Poids, en terme de marine.

### CHARADE

Tout bon chasseur emporte mon premier,  
Plus d'un gourmet déteste mon dernier,  
Mais tout le monde admire mon entier.

### MOTS EN TRIANGLE

\* \* \* \* \*  
\* \* \* \* \*  
\* \* \* \*  
\* \* \*  
\* \*  
\* \*  
\*

Habitation suisse.  
Vêtement.  
Supérieur d'un monastère.  
Dépôt de vin.  
Conjonction.  
Consonne.

## UN SOUHAIT

Un passant qui a le nez fort aplati — tout le monde ne peut pas avoir un nez grec — donne dix sous à un mendiant

— Dieu vous garde et vous conserve la vue!

— Pourquoi me dites-vous cela?

— Parce que si votre vue faiblissait, dit le fa-cétieux quémandeur, vous seriez bien embarrassé pour porter des lunettes



# La Reine des Ormeaux

Conte

**L** y avait une fois un brave homme qui avait une telle nichée d'enfants que, pour leur procurer à chacun un parrain, il avait épuisé la liste de ses connaissances. Il était donc sans recours possible, lorsque arriva en ce monde un petit être chétif qui, plus que tous les autres, réclamait protection. Après avoir vainement fait la chasse au parrain, dans tous les chaumes du bourg, le père de famille, en dernier ressort, s'avisa de faire le planton à la fourche du chemin et de prendre d'assaut le consentement du premier étranger qui viendrait à passer.

A peine est-il depuis quelques instants à son poste, qu'il voit poindre sur la route ombrée un grand cavalier sur une monture alerte, une bête élancée, noire comme le coursier arabe qui garde l'entrée du palais du Roi d'Angleterre.

Le mystérieux seigneur descend à terre et, considérant la mine penaude de son solliciteur, il s'enquiert sur-le-champ de la cause de son embarras.

Celui-ci, lui ayant fait part de ses soucis concernant le nouveau-né qui affronterait la vie sans tutelle, le cavalier lui dit, un éclair dans les yeux :

— Qu'à cela ne tienne ! Tu es un pauvre hère. Ne te tourmente plus. L'enfant qui a vu le jour dans ta mansarde y apportera la lumière et la joie. Je veillerai moi-même sur le mioche.

Béat d'admiration, le père allait se confondre en remerciements, quand le noir coursier, ayant levé les sabots, l'apparition disparut dans un tourbillon de poussière.

Intrigué de sa rencontre et plus encore de la prédiction qu'il vient d'entendre, le père de famille rentre chez lui, confier l'incident à sa femme.

Le garçon que le diable venait d'adopter, s'appela Jean, car c'était bien le diable, en mal de mараude, qui battait la campagne ce jour-là. L'oeil vif, le tint clair, Jean grandit et se développa parmi ses frères et soeurs, de sales marmots en guenilles, heureux comme des coqs-en-pâte.

Jamais n'était revenu l'étranger qui avait éclairé de ses promesses le berceau de Jean et l'auteur de ses jours se perdait en conjectures sur le cavalier ganté de noir entrevu le matin du baptême de l'enfant. Avait-il donc été dupe d'une hallucination, la vision tenait-elle du rêve ou de la réalité ?

De son côté, l'enfant, comme tous les gamins de son âge, désireux de connaître son parrain, prit la détermination de se rendre au tournant du chemin, là où, selon le récit de son père, était apparu celui qu'il appelait de ses vœux.

Son attente ne fut ni longue ni vaine, car l'enfant aperçut bientôt un cavalier sur une monture noire, qui venait vers lui et qui, faisant mine de le connaître, lui adressa la parole en ces termes :

— Mon filleul ! ta curiosité est satisfaite. Te voilà gaillard et grandet. Je te prends à mon service et confie à tes soins Griffon, ce misérable cheval gris. Nourris-le de paille, c'est tout ce qu'il mérite ; et vois surtout à ce qu'il ne s'échappe pas.

Dès que le diable eut disparu (car c'était bien lui, le Prince des Ténèbres, qui s'engouffrait au galop de sa bête dans la forêt épaisse), le cheval gris parla à son tour :

Enlève ma bride, dit-il au garçon dans son langage équin. Saute sur mon dos. Le diable est déjà loin. Arrête à la première maison que nous rencontrerons. Tu y trouveras deux paires de bottes, une paire de trois cents lieues au pas et l'autre, de cent lieues. Tu chausseras celles de trois cents lieues et tu mettras dans ta poche une éponge, un clou de trois pouces et un rasoir. Ces choses ont des vertus diverses dont je t'instruirai au besoin.

Ainsi fait l'enfant. S'étant muni des objets désignés, il enfile prestement les bottes et s'enfuit, suivi du cheval gris. Mais le malheureux, par mégarde, n'a-t-il pas chaussé les moins rapides. Bien mal l'en prit, car le diable, qui connaît tout, avec l'agilité de la pensée, fait son compte de la méprise. Il s'empare des bottes de trois cents lieues et, avec une vélocité stupéfiante, se met à les pourchasser.

Jean était pâmé, hors d'haleine, quand, au moment où, de ses longs bras, le diable allait le toucher à l'épaule, le cheval gris s'écria :

— Jette vite l'éponge derrière toi.

Le petit garçon lance l'éponge et immédiatement, il voit se dresser une montagne d'éponge. Le diable enfonce dans cette élévation poreuse, il ahane, souffle, rage, maudissant la ruse de Griffon, tandis que Jean se hâte de prendre une avance sur lui.

Enfin, notre compère le diable triomphe de cette embûche. Redoublant de diligence, il allait de nouveau rejoindre son devancier, quand Griffon enjoint au gamin :

— Jette derrière toi le clou.

Comme sous la ruade d'un porc-épic, surgit une montagne hérissée de pointes. Le Prince des Enfers dut arrêter pour mesurer à vue cette palissade barbelée et, décidé d'en sortir mort ou vif, il n'en fit pas à deux fois : à longues enjambées, il grimpa la pente rugueuse. Une fois encore, il parvint à atteindre sa proie. Ce que voyant, Griffon vociféra :

— Jean, lance ton rasoir derrière toi.

Comme par enchantement, le rasoir se multiplie à l'infini et des milliers de taillants sortent de terre, offrant leur lame aux pas précipités de l'Ange Maudit. Comment escalada-t-il la montée de rasoirs saillants comme des baïonnettes ? Bien péniblement, car il en descendit les yeux injectés de sang et sa longue queue couverte d'entailles. Vaincu, il alla se terrer dans une garenne qui se



referma sur lui, en vomissant du feu, comme un cratère.

Ainsi délivrés du malin esprit, Griffon et son protégé marchent lestement jusqu'à l'heure du couchant et arrivent à destination. Une avenue luxuriante les conduit au palais d'un roi veuf et fort opulent.

Le cheval gris suggéra au gosse :

— Va chez le Roi qui t'embauchera comme jardinier. Apporte-moi à manger et à boire le même breuvage et la même nourriture que l'on te servira. Mais auparavant, tu rencontreras une fontaine cachée sous les fleurs. C'est une fontaine d'or liquide. Plonges-y trois fois la tête.

Jean se dirige vers le centre du parterre et voit la fontaine annoncée. Il y plonge d'abord son index qui se couvre d'or solide; puis il immerge sa tête et oh! prodige! ses cheveux deviennent des filigranes d'or.

— Cheveux d'or te causeront grand tort, prophétise Griffon. Enfonce-les sous ton chapeau.

Mais le chapeau de Jean était devenu trop petit pour sa volumineuse tête. Griffon lui commande alors de tuer avec un canif tranchant un bélier noir pris dans les ronces, pour s'être attardé à le contempler.

Jean tua le bélier et dans la peau de l'animal, il se tailla un casque.

Le roi l'engagea à son service.

Quelques jours après, tandis qu'il ratissait les allées et émondait les haies du parc royal, Jean vit dans les appartements du palais une fille belle comme l'aurore, qui lutinait sa chevelure d'un peigne d'écaille incrusté de bijoux.

La princesse a également observé le jardinier de son père et sous la toison de bélier, elle a vu briller la masse de filigranes d'or. Piquée de curiosité, elle fait donc mander au roi son père de lui faire porter par le nouveau jardinier, dans son boudoir, un bouquet de roses trémières.

Jean cueille le bouquet désiré et le dépose à la porte de l'appartement de la princesse qui l'en remercie gracieusement et le comble même de paroles fort tendres.

Jean, tout glorieux, s'en vient confier au cheval gris sa bonne fortune :

— La fille du Roi m'adore, confesse-t-il ingénument.

— N'écoute pas cette enjoleuse, l'avertit Griffon avec humeur. Les femmes sont volages. Surtout, ne lui laisse jamais voir ta chevelure et il répète sentencieusement :

— *Cheveux d'or te causeront grand tort.*

Les beaux discours de Griffon étonnèrent grandement le jardinier, mais n'empêchèrent pas la princesse de languir tout le jour pour lui.

A pareille heure, le lendemain, elle communiqua de nouveau à son père son désir de renouveler les fleurs de son boudoir.

Ses ordres furent exécutés. Cette fois, elle invita le jeune homme à pénétrer chez elle.

Jean, confus, de cette intimité, se rappelant le conseil du cheval gris, se montra fort aimable; mais s'esquiva habilement, sentant peser sur lui l'oeil scrutateur de la princesse.

Affectant toujours la même sagesse suspecte, Griffon ne manque pas de le mettre de nouveau en garde contre les appâts mensongers de cette femme.

Le troisième jour, quand Jean retourna chez la princesse, celle-ci, usant de stratagème, referma sur lui sa porte à double tour. Le roi entra dans le cabinet de sa fille et força son domestique à enlever sa perruque.

Au grand éblouissement des deux, Jean découvre sa tête, nimbée d'or comme celle des Bienheureux du Paradis.

Ebloui devant une telle merveille, le Roi ordonne à son jardinier d'aller demander pour lui la main de la Reine des Ormeaux, la plus belle et la plus fière souveraine des environs, convaincu qu'elle ne saurait résister à un tel ambassadeur.

— Si tu aimes ma fille, lui dit-il, va dans la ville des Ormeaux me chercher une femme, dont les cheveux d'or sont aussi beaux que les tiens.

Le jeune homme, immédiatement, fait part au cheval gris du commandement du roi. Griffon, inquiet, le réprimande :

— Imprudent, gémit-il! Ne t'avais-je pas averti de cacher tes cheveux d'or? Te voilà lancé dans une périlleuse aventure. Sais-tu que, pour atteindre le royaume de la Reine des Ormeaux, il faut longer les rives de contrées sauvages, habitées par des anthropophages? Mets sur pied un équipage et approvisionne trois vaisseaux, dont l'un portera une cargaison de pain, le second, du gibier de tous poils et de toutes plumes et enfin, tu rempliras le troisième de fleurs rares, dont tu apprendras à l'occasion l'utilité.

Jean est consterné des risques que comporte sa mission; mais l'ordre du roi oblige sous peine de mort. Il fait charger trois "bâtiments de mer", tel que prescrit par Griffon. La princesse, émue des hasards qu'allait encourir l'objet de sa pensée, accourt affolée, ses longs cheveux en désordre. Les marins allaient mettre voiles au vol. Ne pouvant retenir le navire en partance, la Fille du Roi au désespoir, lance à la mer les clefs du château, sommant Jean de les lui rapporter comme gage de son amour.

Le navire était en marche sur l'océan et voguait depuis de longues semaines, quand il fut arrêté au passage par trois pirates. Le premier aborda Jean :

— Je sens la viande fraîche, rugit le cannibale!

Jean pâlit. La femme de l'anthropophage, touchée de la jeunesse de l'envoyé du roi, implore vainement la clémence de son féroce mari : — Ne lui fais pas mal, plaide-t-elle. Tu vois bien qu'il est tout blême.

Le pirate allait avoir raison des résistances de Jean, quand un éclair traversa le cerveau de l'adolescent :



— J'ai pour apaiser votre faim, dit-il au géant, une lourde cargaison de pain blanc. Rassassiez-vous donc à ma santé.

La proposition parut plaire au pirate qui, en retour, lui offrit de venir à son allégeance.

— Je dois rapporter à la Fille du Roi, mon maître, les clefs du château perdues en mer, lui raconte le jeune homme.

— Je suis le Maître de la Terre, clama le géant. Calme tes inquiétudes, je convoquerai, s'il le faut, à cette intention, tous les habitants de cette planète.

Ce qui fut fait. Le monde, en ce temps-là, voyez-vous, était assez petit. Le Canada n'existait encore que dans la pensée du bon Dieu. Personne, parmi les vivants accourus, n'avait cependant eu connaissance des clefs d'or.

Le second géant, non moins féroce que le premier, allait faire une bouchée de Jean, quand il flaira la venaison qui ravitaillait l'équipage. Tout en se repaissant de chair saignante, l'ogre pérorait : — C'est moi le Maître du Ciel !

D'un signe, il ressembla dans les airs l'aigle, le vautour à l'oeil mauvais, le corbeau rapace, le pélican, le hibou, le cormoran et tous les oiselets qui chantent et babillent sous la calotte des cieux. Tous nièrent avoir pêché ou pris au vol les clefs du château.

Jean renonçait à l'espoir de gagner jamais le coeur de sa Dame, puisqu'il ne lui restait que des fleurs pour adoucir le troisième géant, le Maître de la Mer. A-t-on jamais grisé un Titan de parfums ?

A sa grande stupéfaction, le monstre accueille avec volupté l'offrande odoriférante, digne des dieux. Il fait appel aux habitants de l'onde et Jean voit accourir depuis la minuscule "queue de poëlon" jusqu'au requin, le grand turbot, la baleine, l'esturgeon noir, l'épaulard du Saint-Laurent, etc.

Nul d'entre eux n'avait vu tomber à la mer les clefs de la princesse. Un seul manquait à l'appel, le plus vieux des poissons, le grand "Fagotteur". Etonné, le Titan, rageur, siffla trois fois. Le grand "Fagotteur" à bout de nageoires, s'amena lentement à la surface de l'eau et sanglota dans un gloussement : —

— C'est moi qui ai les clefs d'or. Je les ai sous la peau.

Le Maître de la Mer ordonne immédiatement d'ouvrir le poisson et remet ensuite à l'envoyé du roi le trésor qu'il recèle.

Jean put enfin se rendre en la ville des Ormeaux, où règne la souveraine que convoite son maître. Gagné par ses bonnes grâces, la reine se décide sans peine à le suivre.

Le retour s'effectue heureusement. Le roi se porta en triomphe à leur rencontre. Jamais on ne vit à la cour un tel déploiement de splendeur qu'à l'arrivée de cette Souveraine renommée pour sa beauté.

Le jeune homme, en rentrant au palais, courut vers sa Belle à qui il fit un récit palpitant des dangers encourus pour lui rapporter les clefs d'or, le gage de son amour. La fille du Roi en fut toute attendrie.

Griffon, le cheval gris, hennit d'allégresse en apercevant la Reine des Ormeaux.

— La voilà donc, enfin, la reine de mes rêves, soupira-t-il ! Ma disgrâce expire. Le démon jaloux de sa beauté, m'avait métamorphosé en cheval gris. Prends ton sabre et me délivre par une saignée miraculeuse.

Jean se fit prier. Un semblable geste envers Griffon, son confident, lui répugnait ; mais le cheval gris le magnétisa d'audace et le jeune homme se vit en présence d'un prince magnifique au port noble et au regard tendre, digne des faveurs d'une reine.

En effet, la Reine des Ormeaux, transportée de joie devant celui qu'elle aimait, perdit de vue l'objet de sa visite. Elle oublia les négociations matrimoniales entamées par le roi, son voisin, pour s'écrier :

— Où donc étiez-vous, mon prince malheureux, que j'ai tant pleuré ?

J'ai intéressé à votre sort tous les devins et les sorciers de mon domaine. J'ai interrogé les astres et me suis consumée dans une vaine attente, désespérant tous ceux qui me firent la cour.

— Ce moment est le plus beau de ma vie, murmura le prince à genoux, puisque je retrouve dans les yeux de ma reine la belle flamme d'autrefois. Sachez donc, ma très chère et glorieuse Souveraine, que le Prince des Enfers, acharné à notre malheur, pour m'éloigner de vous, me métamorphosa en cheval gris, décrétant que devait durer ma disgrâce jusqu'à ce que votre amour me rendit ma ressemblance de vingt ans. Jean, son filleul, m'a délivré, après l'odyssée dont il vient d'être le héros. Nous lui serons à jamais redevables de notre bonheur.

Le Roi, voyant ce qui se passait, plutôt que de violenter des sentiments aussi sincères qu'ardents, s'effaça dignement. La Reine épousa le Prince Constant et pria le Roi de donner son assentiment au mariage de sa fille à celui qui l'avait servi au péril de sa vie.

Jean, dès ce jour, devint l'orgueil de la nation et figura à la cour de son maître comme le prince héritier du Royaume.

Marie-Rose TURCOT.

(*L'Oiseau bleu.*)

## II. FAUT S'ENTENDRE

— Niez-vous qu'on vous ait surpris dans l'escalier, descendant une pendule ?

— Mais, Monsieur le commissaire, c'était pour la remonter.



FEUILLETON DE L'APÔTRE

## LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

par BAILLEUL

5

XXII

## UNE RENCONTRE SUR LA ROUTE DE PRAGUE.—BLANCHE ET HENRI DE BRABANT

Au lieu de retourner directement à l'hôtel du *Faucon-d'Or*, Henri de Brabant, dont l'esprit était agité de mille pensées diverses, alla retrouver son cheval, qu'il avait laissé près de l'entrée des jardins, et gagna la porte de l'Est.

Le temps était devenu tempétueux; et, par intervalles, le vent s'engouffrait en mugissant dans les rues étroites de la ville.

Il était près de dix heures, et les sentinelles venaient d'être relevées aux divers postes du château. Lorsqu'il arriva à la porte, les soldats lui barrèrent le passage et lui déclarèrent qu'il ne pouvait être autorisé à sortir de la ville, à une pareille heure, sans une permission spéciale signée du général Zitzka.

Le chevalier s'attendait à cet obstacle; et tout en ayant l'air de discuter avec les soldats sur la sévérité d'une pareille consigne, fit briller à la lumière d'une torche la bague que, on se le rappelle, le capitaine des Taborites lui avait donnée lors de son passage dans son camp. L'effet fut instantané.

— Passez, dit l'officier de service.

Et la sentinelle lui présenta les armes.

Le pont-levis s'abaissa; quelques minutes plus tard, le chevalier fut hors des faubourgs de la ville et regagna la campagne.

Il marcha ainsi longtemps, absorbé par le souvenir de la conversation qu'il avait eue avec Satanaïs, et par les préoccupations que lui causaient les affaires du pays. Tout à coup, son cheval qu'il avait laissé à peu près libre de choisir sa route, et qui s'était engagé dans un chemin creux conduisant à la Maison Blanche, heurta contre une pierre placée en travers, et s'abattit si malheureusement que le chevalier supporta tout son poids. L'animal se releva par un effort vigoureux, mais Henri de Brabant demeura étendu à terre, sans connaissance. Il n'était pas sérieusement blessé, mais son cheval en se roulant sur lui, avait failli l'étouffer.

Le chevalier, toutefois, ne tarda pas à rouvrir les yeux; et, en revenant à lui, il fut tout étonné de voir une femme penchée sur lui et qui lui prodiguait des

soins. Quoique la lune se dégageait en ce moment, d'entre les nuages, il ne put d'abord distinguer ses traits, et sa première pensée fut que c'était Satanaïs, puis, reconnaissant que celle qui s'intéressait à lui était blonde, il s'imagina que c'était sa soeur OEtna.

Mais à peine avait-il conçu cette dernière idée que la jeune femme prit la parole; et quoique sa voix fut harmonieuse, elle était moins douce que celle d'OEtna.

— Êtes-vous blessé, seigneur chevalier? dit-elle avec un accent plein de bonté et de généreux intérêt. J'en ai peur, ajouta-t-elle, en voyant Henri passer la main sur chacun de ses membres.

— Merci, mille remerciements pour votre sollicitude, belle inconnue, dit le chevalier en se soulevant et en s'appuyant sur le coude. Non, je ne suis pas blessé, mais je suis passablement brisé. Comment aussi, continua-t-il comme en se parlant à lui-même, ai-je pu être aussi distrait! Où est mon cheval? ajouta-t-il en regardant autour de lui.

— Lorsque, en arrivant ici, je vous ai découvert gisant à terre, je n'en ai pas vu, observa la jeune femme: il s'est sans doute éloigné.

— Celui-ci est donc à vous? demanda Henri en indiquant un bel animal qui broutait l'herbe à deux pas de là.

— Oui, seigneur chevalier, et à votre service pour vous transporter soit chez vous, soit à l'habitation la plus voisine, répondit la jeune femme. Mais continua-t-elle, si le renseignement qu'on m'a donné est exact, Prague ne doit pas être à une grande distance.

— Trois quarts d'heure en marchant bon train, dit le chevalier qui était parvenu à se remettre sur ses jambes. Depuis combien de temps étiez-vous là à me prodiguer des soins? demanda-t-il.

— Depuis dix minutes à peu près. J'ai cherché à vous débarrasser de votre casque qui vous étouffait, mais je ne savais comment le détacher. Heureusement j'avais un flacon d'eau dans ma valise, et en vous en jetant quelques gouttes sur le visage, j'ai réussi à vous faire reprendre connaissance, ajouta la jeune femme avec une franchise qui n'excluait pas la modestie.

— Acceptez mes plus sincères remerciements, exclama le chevalier; et en échange de votre bonté, permettez-moi de vous offrir mes services, si je pouvais jamais vous être utile. Car il me semble que vous voyagez seule, et à une heure dangereuse. Mais



grand Dieu! est-ce possible? s'écria-t-il dans un transport d'étonnement, en distinguant ses traits à la lueur des rayons de la lune, qui tombaient obliquement sur sa tête.

— Que voulez-vous dire, seigneur chevalier, qu'avez-vous? demanda la jeune fille effrayée par cette brusque exclamation.

— Oui, c'est bien elle! continua Henri sans répondre à sa question: je n'ai pu oublier un visage si plein de douceur! Il suffit de l'avoir contemplé une seule fois pour en conserver toujours le souvenir.

En remarquant que le chevalier avait les regards fixés sur elle, la jeune fille baissa les yeux et rougit profondément.

— Pardonnez-moi, dit Henri de Brabant à la vue de son embarras, pardonnez-moi si je ne me suis pas empressé de vous expliquer la cause de mon étonnement. Mais cette rencontre est si extraordinaire; en me portant secours dans cette plaine solitaire, vous vous êtes amplement acquittée du service que je vous ai rendu il y a quelques semaines, la nuit, dans une forêt.

— Je vous comprends à présent, seigneur chevalier! exclama la jeune fille en partageant la surprise dont Henri avait peine à revenir. Vous êtes le guerrier généreux qui m'avez sauvée des mains de Rodolphe de Rotenberg.

— Rodolphe de Rotenberg! s'écria Henri de Brabant. Comment, c'était lui le misérable, qui vous emportait, et avec qui j'ai croisé mon épée? Ah! cela me donne l'explication de l'hospitalité que j'ai recue de lui, pendant les quelques heures que j'ai passées au château de son père. Il m'a reconnu, et pour se venger, il m'a logé dans des appartements depuis longtemps inhabités. Mais, n'importe! ajouta le chevalier en s'interrompant soudainement au milieu de ses réflexions. Dites-moi, Blanche, car je n'ai pas oublié le nom que le garde forestier et sa femme donnaient à leur enfant d'adoption, dites-moi, comment se fait-il que vous voyagiez si loin de votre demeure, et sans protecteur, sans ami? Est-ce qu'il est arrivé malheur au bon Gaspard? La mort vous aurait-elle privé de ceux que vous aimiez si tendrement?

— Non, seigneur, répondit Blanche d'une voix que l'émotion rendait tremblante; mes parents adoptifs se portent bien. Dieu merci! Je me rendais à Prague pour accomplir une mission des plus importantes, et...

Mais elle s'arrêta court, car elle se rappela que la position du chevalier lui était complètement inconnue, qu'il pouvait être un ami des Taborites, et conséquemment un ennemi des trois seigneurs que Zitzka avait fait emprisonner.

— Ma chère Blanche, dit Henri en s'apercevant combien elle hésitait au moment d'entrer dans une explication, je ne cherche point à m'immiscer dans vos affaires, et en vous faisant la question que je vous ai adressée, je n'étais point mû par un sentiment de curiosité. Vous agissez prudemment en vous montrant réservée vis-à-vis des étrangers; et, dans

la ville où vous allez, vous aurez besoin de tout votre sang-froid et de tout votre jugement, car il y a à Prague, en ce moment, bien des intérêts qui se heurtent, peut-être bien des intrigues. Ainsi donc, gardez bien vos pensées, ne demandez ni aide ni conseil aux étrangers, et en agissant ainsi, vous éviterez bien des dangers.

Blanche n'eut pas le temps d'exprimer au chevalier sa reconnaissance pour ses excellentes recommandations, car à peine avait-il cessé de parler qu'on entendit le galop rapide d'un cheval, qui en peu d'instants arriva jusqu'à eux.

— C'est mon cheval, cria Henri en se jetant au devant de l'animal qui se laissa saisir sans difficulté.

— A présent, ajouta-t-il en caressant son cheval de la main, nous allons pouvoir nous rendre à Prague, c'est-à-dire, si vous acceptez mon escorte.

— Très volontiers, et avec reconnaissance, répondit la jeune fille avec la franchise qui la caractérisait.

— Et, en parlant ainsi, elle monta sur son coursier avec une agilité qui ne permit pas au chevalier de lui offrir son aide.

— Vous montez supérieurement à cheval, Blanche, observa Henri, qui, souffrant de sa chute, fut plus long à se mettre en selle.

— Dix jours se sont écoulés depuis que j'ai quitté mes parents adoptifs, dit la jeune fille en soupirant, et je n'ignore pas que quatre auraient dû me suffire pour arriver à Prague. Mais l'idée seule de voyager après la tombée de la nuit m'effrayait; et puis, j'ai souvent été obligée de m'arrêter aux auberges que je rencontrais le long de la route, afin de profiter de la société des voyageurs suivant la même direction que moi, car la situation du pays et la mauvaise réputation que possèdent certaines forêts que j'avais à traverser m'exposaient à bien des dangers. Votre Excellence comprend que j'ai dû faire ainsi un voyage long, ennuyeux, et qui, parfois, n'était pas sans péril.

— Mais comment se fait-il que vous soyez sur la route, ce soir, si tard, seule, et au milieu d'une plaine qu'on dit n'être pas du tout sûre?

— Je vais vous en donner la raison, dit Blanche en ralentissant le pas de son cheval. Ce soir, vers cinq heures, je suis arrivée dans un petit village, où je suis descendue à son auberge. Mon intention était d'y passer la nuit, d'autant plus que j'avais été parfaitement accueillie. J'étais en train de souper avec l'hôtesse et son mari, quand est entré un étranger. Il s'est adressé à l'aubergiste et à sa femme dans des termes qui m'ont prouvé qu'il les connaissait parfaitement. Il était de leur part l'objet de beaucoup d'attentions et de respect. Il s'est assis à table et a mangé avec nous.

Dans le cours de la conversation, il a dit qu'il passerait la nuit à l'auberge et qu'il repartirait le lendemain pour Prague, vu qu'il était dangereux de traverser la lande après le coucher du soleil. L'hôtesse lui a dit que moi aussi, je me rendais à Prague; là-dessus, il m'a regardée avec plus d'attention, et quand il a rabattu le capuchon de sa



vaste redingote, il m'a paru que sa figure ne m'était pas inconnue. Je ne sais comment, mais je me suis sentie envahir par un pressentiment funeste, qui est devenu un véritable malaise quand j'ai eu la conviction que cet étranger me regardait furtivement chaque fois qu'il croyait ne pas être observé. Après le souper l'aubergiste et sa femme se sont retirés, et l'inconnu, qui avait à peine jusque-là ouvert la bouche, s'est mis à me parler d'un air amical, et ayant amené adroitement le nom du château de Rotenberg, il a remarqué le tressaillement soudain dont j'ai été involontairement saisie. J'ai été dès lors certaine qu'il me connaissait, et que ce n'avait été de sa part qu'un moyen de s'assurer qu'il ne se trompait pas. Au même moment je me suis rappelée, comme par une inspiration soudaine où et dans quelles circonstances je l'avais remarqué. Il faut que vous sachiez qu'au commencement de ce mois, le jeune Rodolphe de Rotenberg me fit saisir par ses gardes, et transporter dans son château; ce fut pendant que je traversais la grande salle de la forteresse que j'aperçus cet homme qui sortait de la chapelle. Il s'arrêta pour me regarder, et je le conjurai, mais en vain, de me protéger. Il ne fit que sourire d'une façon insolente, et se détourna. C'est ce même individu, ajouta Blanche, que j'ai rencontré ce soir à l'auberge du village.

— L'aubergiste ou sa femme ne l'ont-ils pas appelé d'un nom quelconque? demanda le chevalier.

— Oui, il répondit au nom de Cyprien.

— Cyprien! exclama Henri de Brabant. Je le connais, et j'ai moi-même de bonnes raisons de me plaindre de sa fourberie.

— Ah! ainsi mes pressentiments ne me trompaient pas! dit Blanche. Mais je poursuis mon récit. A peine ai-je eu reconnu que cet homme était le même que j'avais vainement invoqué à Rotenberg, que j'ai éprouvé une terreur qui s'est probablement trahie sur mon visage, car il m'a dit aussitôt avec un air significatif: *« Nous ne sommes pas tout à fait étrangers l'un à l'autre. Mais ne craignez rien: vous trouveriez en moi un défenseur au besoin, et demain je vous accompagnerai à Prague. »* Je n'ai pas répondu; et après quelques moments de silence, il m'a demandé ce qui m'amenait dans la capitale de la Bohême, si j'y avais des amis, et où j'avais intention de loger. Évitant de répondre à la première de ses questions j'ai répliqué simplement que je ne connaissais personne qui pût m'offrir un asile. Il s'est mis alors à me vanter la bienveillance et la charité d'une certaine dame de sa connaissance, qui possède une superbe habitation dans le voisinage de la ville, une dame à qui il voulait me présenter, en m'assurant qu'elle m'accueillerait avec cordialité et affection.

— A-t-il mentionné le nom de cette dame? demanda Henri de Brabant qui conçut un étrange soupçon.

— Non, répondit Blanche: et avant que j'eusse eu le temps de lui répondre, ou même de le remercier de sa bonté, dont, toutefois, je n'étais pas disposée à profiter, une vieille femme d'apparence respectable

est entrée dans l'auberge ayant un paquet à la main. Aussitôt l'étranger s'est levé et lui a fait signe de le suivre. Me sentant fatiguée et désireuse de me soustraire à toute espèce de questions importunes, je suis montée dans la chambre qu'on m'avait préparée. Mais à peine y étais-je entrée, et avais-je pu fermer la porte derrière moi, que j'entendis des voix dans une pièce voisine; la cloison était mince et je pus aisément saisir une partie des paroles. *« Je vous ai apporté le déguisement, disait une voix de femme, et le jus pour votre teint. — Bien, a répondu une autre voix, que j'ai reconnu sur le champ pour être celle de l'étranger; mais m'apportez-vous des nouvelles de celle que je cherche depuis tant de jours? Oui, a répondu la vieille femme, mes recherches n'ont pas été vaines. Mariette est à Prague et votre vengeance sera satisfaite. »*

Henri de Brabant bondit sur la selle lorsque ces paroles frappèrent ses oreilles, car la scène dont il avait été témoin dans la caverne, près du camp des Taborites, lui revint à l'esprit, et il se rappela que Mariette n'était autre qu'OEtna. Mais Blanche ne s'aperçut pas dans l'obscurité de la nuit, de l'effet que cette partie de son récit avait produit sur le chevalier, et elle continua:

— A cette assurance que lui donnait la vieille femme, Cyprien a poussé une exclamation de joie, et puis ils ont causé à voix basse, durant quelques minutes. Enfin, j'ai entendu la vieille femme qui disait: *« Si l'on réussissait à s'emparer de Mariette, quelle serait sa punition? — Comment pouvez-vous faire une pareille question, Marthe? »* s'est écrié Cyprien d'un ton sévère, *vous qui êtes au nombre des serviteurs jurés de la statue de bronze.* Puis ils ont baissé la voix, et je n'ai plus rien entendu; au surplus une sorte de vertige s'était emparé de moi, et mon imagination évoquait mille objets d'épouvante et de terreur.

— Pourquoi vous alarmiez-vous ainsi? demanda Henri de Brabant, qui prévoyait quelle allait être la réponse.

— Parce que dans les paroles que j'ai saisies, il semblait y avoir une allusion à quelque chose de si terrible, répondit Blanche, et à quelque chose de si...

— Je vous comprends, Blanche! exclama le chevalier. Les horreurs et les mystères du château de Rotenberg ne vous sont pas inconnus?

— Quoi! est-il possible que vous aussi, vous ayez vu...

Mais elle s'arrêta brusquement au milieu de sa phrase, car elle se dit qu'un mot de plus pouvait l'amener à faire allusion à la dame Blanche, et elle ne voulait pas manquer à son serment.

— Blanche, dit Henri de Brabant d'un ton grave, j'ai, en effet, traversé ces sombres corridors, ces chambres humides qui sont sous l'aile droite du château de Rotenberg; j'ai contemplé avec admiration, avec crainte et effroi la statue de bronze, et j'ai reculé d'horreur à la vue de cette infernale machine qui est dans la pièce au-dessous. Je puis donc m'ex-



pliquer l'alarme que vous avez éprouvée à la moindre allusion faite à ces effroyables mystères.

— Oui, pendant quelques instants j'ai été comme paralysée d'effroi, répliqua la jeune fille, car quoi que je ne devinasse pas à quoi servaient cette statue et cette machine, j'ai été convaincue qu'elles jouaient un rôle horrible dans quelque association secrète. Pendant que Cyprien et la vieille femme s'entretenaient à voix basse, j'ai rassemblée mes pensées et mon énergie; et poussée par quelque influence secrète, je suis descendue de ma chambre, j'ai sellé moi-même mon cheval, j'ai récompensé l'hôtesse des attentions qu'elle m'avait témoignées, et je suis partie sur le champ. Vous savez maintenant, seigneur chevalier, comment il se fait que vous me rencontrez à pareille heure, sur cette lande déserte.

— D'après ce que vous avez dit, observa Henri de Brabant, je crois comprendre que vous n'avez pas fait le choix d'un hôtel à Prague. L'auberge *Faucon-d'Or*, où je suis descendu moi-même est tenu par un excellent homme nommé Tremplin, qui a une fille d'à peu près votre âge. Vous plairait-il que je vous recommandasse à ces braves gens?

— Pour cette nuit, du moins, répliqua Blanche, et je vous remercie des attentions dont je suis l'objet de la part de Votre Excellence.

— Cela n'en vaut véritablement pas la peine, dit le chevalier, car, rappelez-vous le service que vous venez de me rendre; mais, ajouta-t-il, pressons un peu le pas de nos chevaux.

Une demi-heure après ils arrivèrent aux portes de la ville. Les sentinelles refusèrent d'abord de les laisser passer, mais à la vue de la bague que Henri de Brabant fit briller à leurs yeux, ils se rangèrent respectueusement et leur firent place.

Lorsqu'ils furent entrés au *Faucon d'Or*, le chevalier fit venir l'hôtesse, et lui confia Blanche. Il se retira dans son appartement: mais en traversant la chambre destinée à Conrad et à Lionel, il remarqua que leurs lits étaient vides. Il se dit que probablement ils étaient sortis pour s'acquitter de la mission qu'il leur avait confiée quelques jours auparavant relativement à la princesse Elisabeth. Il se hâta de se coucher, mais son sommeil fut troublé par toute espèce de songes effrayants.

## XXII

### UN COUP DE POIGNARD

Le lendemain, il était tard lorsque Henri de Brabant s'éveilla. Son premier soin fut de se rendre dans la chambre de ses pages, dont l'absence commençait à l'inquiéter, mais ils n'avaient pas reparu. Il se fit servir à déjeuner à la hâte, et appela l'hôtesse du *Faucon-d'Or* pour l'envoyer demander à Blanche s'il y avait un service qu'il put lui rendre. Mais, à sa grande surprise, il apprit qu'elle s'était levée de très bonne heure, et qu'elle était sortie sans même dire qu'elle dût revenir.

Le chevalier était triste et abattu; jamais de sa vie il ne s'était senti l'âme si oppressée.

Ce fut donc le coeur gros qu'il traversa la ville et se dirigea, pour obéir au désir que lui avait exprimé Satanaïs, vers les bords du Moldau.

Le paysage était charmant de ce côté, et c'est là que venaient se promener les bons bourgeois de Prague, le dimanche et les jours de fêtes.

Il suivait depuis quelque temps le cours de la rivière, quand un cri d'angoisse frappa soudain ses oreilles, et aussitôt il aperçut une femme flottant au milieu du courant qui l'emportait. C'était Blanche!

La jeune fille l'avait vu, l'avait reconnu, et avait même tendu les bras vers lui.

Obéissant à l'impulsion généreuse de sa nature, le chevalier se jeta sans hésitation dans le fleuve. L'eau était profonde et rapide, mais il nagea d'un bras vigoureux. Au moment où il allait saisir Blanche par ses vêtements, elle s'enfonça brusquement comme si elle eût été changée en un morceau de plomb. Elle reparut à quelque distance, plus bas, et jeta un cri qui retentit lugubrement.

Le chevalier redoubla d'efforts, et, les yeux fixés sur la jeune fille, fendit l'eau de toute la vigueur de ses bras nerveux. Enfin, il pût accrocher sa robe et l'éleva à la surface, la soutint inanimée, et en quelques secondes la déposa sur les bords fleuris du fleuve.

Pendant un moment il craignait que la vie ne se fût éteinte en elle, et ce fut avec une sorte de désespoir qu'il se pencha sur son visage blanc de la pâleur de la mort, et qu'il chercha les battements de son coeur. Néanmoins, il employa énergiquement tous les moyens propres à la ranimer: il tordit les tresses humides de sa chevelure, lui prit les mains, et les frotta fortement entre les siennes; et au bout de quelques minutes, il eut la joie de voir les couleurs revenir à ses joues. Elle commença à respirer, et son sein se souleva faiblement d'abord. Elle ouvrit les yeux, et les fixa avec étonnement sur le chevalier, comme si elle n'avait pas conscience de ce qui lui était arrivé.

Mais, dès que Henri lui eut adressé quelques paroles pour la rassurer, que la mémoire lui revint, elle fixa sur lui un regard plein de reconnaissance.

A ce moment, on entendit le frôlement d'un robe dans un bosquet voisin; Henri leva la tête et aperçut OËtna qui, droite et immobile, contemplait la scène qu'elle avait devant elle.

Son visage exprima d'abord la surprise et la joie; mais, quand elle vit combien Blanche était belle et qu'elle comprit que le chevalier venait de lui sauver la vie en l'arrachant des flots, elle eut un moment de dépit et d'ennui.

Oui, OËtna était jalouse; mais, honteuse d'avoir cédé, même un instant, à un pareil sentiment, elle se hâta d'adresser quelques bonnes paroles au chevalier; puis, plaçant à ses lèvres un petit sifflet d'ivoire et en tira un son aigu.

Aussitôt il se fit un grand mouvement au milieu du bosquet, et, en moins d'une minute, apparurent Linda et Béatrice, suivies de deux guerriers Taborites.



— Jeunes filles, dit OËtna, je vous confie cette jeune femme, qui paraît-il, vient d'échapper à la mort; et vous, mes bons amis, continua-t-elle en se tournant vers les soldats, veuillez conduire le chevalier Henri de Brabant à votre tente où vous lui procurerez les vêtements dont il a besoin. Seigneur chevalier, ajouta-t-elle de façon à n'être entendu que de Henri, je vous attendrai ici, si vous voulez bien m'accorder quelques instants d'entretien.

— Madame, répondit Henri de Brabant, je suis venu tout exprès pour recevoir vos ordres.

— Je vous remercie, seigneur chevalier, répondit OËtna en baissant la voix.

Durant ce temps, Linda et Béatrice avaient aidé Blanche à se relever; et celle-ci, soutenue par les deux jeunes filles put marcher sans trop de peine. Henri de Brabant fit signe aux soldats de le précéder, et OËtna se trouva seule sur le bord de la rivière.

Après avoir fait deux cents pas environ au milieu de bosquets verdoyants, Henri de Brabant et Blanche arrivèrent à un espace découvert où les arbres avaient été abattus pour faire place à une demi-douzaine de tentes que l'on avait plantées là, et au milieu desquelles s'élevait un pavillon de belle apparence. C'est dans ce pavillon que Linda et Béatrice conduisirent Blanche, tandis que le chevalier suivit ses gardes dans l'une des tentes.

Les deux jeunes suivantes rendirent à la jeune fille tous les soins que réclamait sa position. Elles l'aidèrent à ôter ses vêtements tout dégouttant d'eau, et lui donnèrent d'autres; puis la firent coucher sur un lit où elle ne tarda pas à s'endormir.

L'officier commandant le poste taborite ne se montra pas moins empressé à l'égard de Henri de Brabant; il lui témoigna les plus grands respects et lui offrit tout ce qu'il avait de mieux dans sa garde-robe.

Dès qu'il eût échangé ses habits pour d'autres qui, s'ils n'étaient pas si élégants que les siens avaient du moins l'avantage d'être secs, le chevalier se hâta de demander des nouvelles de Blanche; et, apprenant qu'elle était tout à fait hors de danger il remercia les Taborites de la bonté qu'ils avaient eue pour lui, et alla rejoindre OËtna sur le bord de la Moldau.

Durant ce temps, la sœur de Satanaïs se promenait à pas lents, le long de la rivière, les yeux fixés sur la terre, l'air préoccupé. Son voile rejeté en arrière, laissait voir sa chevelure blonde à laquelle le soleil donnait des reflets d'or.

Mais, malgré son éclat et sa beauté merveilleuse, OËtna n'était pas heureuse. Son air, avons-nous dit, était rêveur, sa démarche lente et même triste, et son visage avait une expression frappante de mélancolie.

Tout à coup une vieille femme sortit du bosquet et quoiqu'elle n'eût rien de bien terrible, son aspect produisit sur OËtna un reflet étrange et saisissant.

— Démon! que viens-tu faire ici? s'écria-t-elle les yeux enflammés et en s'approchant de la vieille femme qui se plaça droit devant elle.

— Mariette, veux-tu revenir avec moi vers ceux qui sont prêts à t'accueillir et à oublier le passé? demanda celle-ci.

— Misérable! comment oses-tu m'adresser une pareille question! s'écria OËtna dont le sein se gonfla sous les émotions qui l'agitaient. Peux-tu croire que je retournerai jamais vivante dans cette maison?

— Je ne parle pas de l'asile d'où tu t'es enfuie, Mariette, dit la vieille femme en l'interrompant, mais de la maison blanche où, *quand tinte la cloche d'argent, à minuit...*

— Assez! Pas une parole de plus, je te le défends! s'écria OËtna avec une fureur qui semblait la jeter hors d'elle-même.

— Mariette, je t'avertis que ta colère et tes grands airs ne m'intimident pas, dit la vieille femme: cela ne m'empêchera pas de te donner le conseil, tandis qu'il en est encore temps, d'abandonner la cause de ces damnés Taborites, quitte-les, te dis-je et reviens à ceux qui s'accueilleront avec joie. Autrement, Mariette, ajouta la vieille dont la figure, naturellement insignifiante, prit soudain une expression lugubre, autrement attends-toi à subir tôt ou tard le sort que tu auras mérité, et sache bien que la statue de bronze réclamera sa victime!

— Infâme et misérable, je défie tes menaces! cria OËtna qui tremblait de fureur et d'exaspération. Écoutez, Marthe, continua-t-elle avec plus de calme, sans ce serment que j'ai fait en présence de ces témoins d'un autre monde, j'aurais déjà révélé à Zitzka ces secrets dont la connaissance ne lui laisserait pas un instant de repos avant qu'il n'eût anéanti votre association, qu'il n'eût rasé les habitations qu'elle possède, et infligé un châtement terrible à ceux qui...

— Oui, tu es liée par ce serment, Mariette! cria la vieille d'un ton provocateur.

— Prends garde de m'insulter, Marthe! dit OËtna, le visage enflammé par la rage: car si j'ai juré de garder le silence, je n'ai pas juré d'épargner mes ennemis!

— Et si tu me traites comme une ennemie, répliqua la vieille femme, qu'est-ce qui m'empêcherait de faire de même?

— Tu ne comprends pas? répéta Marthe.

Puis, jetant un regard rapide autour d'elle, et croyant que le lieu et l'occasion étaient favorables pour l'exécution du projet qu'elle nourrissait depuis la veille, elle tira soudain une dague de dessous sa robe, et s'écria:

— Tu vas m'accompagner tout de suite où il me plaira de te conduire, Mariette, ou la mort...

Mais la sentence s'arrêta court sur ses lèvres, OËtna tira des plis de sa robe flottante un poignard long et mince, et le plongea dans la poitrine de Marthe!

Celle-ci tomba sans un soupir, sans une convulsion, et bientôt ne fut plus qu'un cadavre.

Ce fut en ce moment que Henri de Brabant, après avoir quitté les soldats taborites, arriva sur la scène;



mais il recula d'horreur devant la conviction qu'OËt-na venait de commettre un meurtre.

— Seigneur chevalier, ne me jugez pas plus sévèrement que je ne mérite, s'écria-t-elle vivement d'un ton triste et suppliant. Cette femme me menaçait, voyez la dague qu'elle tient à la main, elle m'aurait tuée si je ne l'avais prévenue.

— Ah! elle vous menaçait? dit Henri, heureux de trouver une circonstance atténuante au meurtre dont il était témoin; car il répugnait à sa nature généreuse de croire qu'une femme dont la beauté était si angélique, avait pu se changer ainsi soudainement en un démon.

— Voyez la dague qu'elle tient à la main, vous dis-je! s'écria OËt-na. Voyez, même dans la mort, elle la serre entre ses griffes, tant était grande, sa haine contre moi, tant elle avait soif de mon sang!

— Hélas! dit le chevalier en regardant la jeune femme avec un air de compassion infinie, triste est votre destinée qui vous a fait commettre une pareille action. En toute justice, vous n'êtes pas à blâmer; mais n'est-ce pas assez que l'homme verse le sang, sans que les mains délicates d'une femme se chargent encore d'une pareille besogne!

— Est-il possible que ce que j'ai fait me rende haïssable à vos yeux? demanda OËt-na en s'approchant si près du chevalier que le souffle de sa respiration effleura ses joues, et en posant ses doigts sur sa main.

— Vous haïr! non, je ne vous hais pas; par égard pour votre soeur, sinon pour vous-même, je dois vous respecter, vous admirer, et même vous aimer comme si j'étais votre frère. Mais plût à Dieu que ce qui est ne fût pas arrivé!

— Oh! je suis malheureuse, malheureuse! s'écria OËt-na en fondant en larmes. Je vois que je vous fais horreur, que c'est seulement par générosité, par pitié que vous m'adressez de bonnes paroles.

— Cessez ces lamentations, dit le chevalier en l'interrompant. Vous me jugez mal; je ne vous hais pas... Mon Dieu! non, mais je vous plains! Je déplore la destinée qui vous a fait commettre cette action.

— Et vous m'aimez, toujours comme une soeur?

— Sans doute, répondit le chevalier; je n'ai point oublié la promesse que je vous ai faite un jour que nous nous promenions en compagnie de Zitzka, dans les jardins du palais.

— Et si c'était ma soeur qui eût fait cela? dit OËt-na en le regardant d'un air suppliant.

— Quelle étrange question m'adressez-vous là? répliqua le chevalier, qui fut frappé, encore une fois, de la ressemblance qu'elle avait avec Satanaïs, au point qu'il aurait juré que c'était elle, si elle n'avait eu les cheveux blonds.

— Étrange en quoi? demanda OËt-na. Je vous prie de me répondre sérieusement. Satanaïs vous aurait-elle fait horreur si c'était sa main qui eût tenu ce poignard?

— OËt-na, dit Henri de Brabant, je plaindrais celle qui aurait commis ce meurtre, que ce fût vous

ou Satanaïs. Mais ne parlons plus de cela, n'y pensons plus, s'il est possible. Regardez! ainsi disparaît la preuve de votre crime.

Et il poussa le cadavre dans le fleuve.

— A présent, madame, continua le chevalier, dites-moi en quoi et comment je puis vous servir. Dans quelques jours je serai forcé de quitter Prague, et de retourner à Vienne.

— A Vienne! répéta OËt-na. Oh! si j'osais!

Elle s'arrêta subitement, et baissa les yeux avec une modeste confusion.

— Parlez librement et franchement, dit Henri. J'ai promis à votre soeur de faire de mon mieux pour vous êtes agréable. Ne voulez-vous donc pas me regarder comme un frère? ne pouvez-vous donc pas me croire capable de vous traiter avec les délicates attentions dues à une soeur?

— Oh! comment vous exprimer ma reconnaissance? s'écria OËt-na dont la figure s'illumina de joie. Mais, à tout événement, je parlerai avec franchise. Sachez donc que moi-même j'ai le désir de me rendre à Vienne en compagnie des deux jeunes filles que ma soeur m'a laissées.

— Vous permettrez, alors, que nous vous servions d'escorte, moi et mes pages? dit le chevalier. Il faut que je parte dans six jours au plus tard. Satanaïs vous en a sans doute parlé, ajouta-t-il.

— Oui, je sais tout, murmura OËt-na en se détournant brusquement, et en se couvrant la figure de ses mains. Mon Dieu! continua-t-elle, si je pouvais vous dire la vérité à présent, tout de suite! Mais non... non... je suis folle d'y songer: pas encore, c'est impossible! à Vienne, peut-être.

Quelle vérité avait-elle à révéler? Quel étrange mystère avait-elle à lui apprendre? Quel secret aurait-elle voulu lui faire connaître tout de suite? Henri de Brabant n'osait l'interroger.

— Ne pensez plus à ce que je viens de vous dire, reprit-elle, en s'éveillant de la rêverie où elle était tombée: ou plutôt attendez patiemment que vienne le temps où je pourrai vous révéler un mystère qui vous frappera d'étonnement, et qui, cependant, vous expliquera bien des choses qui vous ont étonné déjà, qui vous étonnent maintenant, et qui vous étonneront, laissez-moi vous dire que j'accepte avec reconnaissance et plaisir l'offre que vous me faites de m'escorter jusqu'à Vienne. Le sixième jour à partir d'aujourd'hui, je vous répondrai, au lever du soleil, à la porte de la ville, sur la grande route qui va à la frontière d'Autriche. Et maintenant, avant de vous dire adieu, qui est la jeune femme à qui vous avez sauvé la vie, à supposer qu'elle vous soit connue, afin que je sache avec quel degré d'attention je dois la traiter? Il est probable qu'après l'accident dont elle vient d'être victime, elle restera deux ou trois jours avec moi.

— Elle est fille adoptive de dignes paysans qui habitent dans une forêt, près du château de Rotenberg, répliqua Henri de Brabant; et quoiqu'elle soit d'humble origine, autant que je sache, elle mériterait par son intelligence, sa beauté et sa vertu, d'ha-



biter un palais. Elle est digne de toutes les attentions et de tous les soins que vous daignerez avoir pour elle.

— Vous en parlez avec une bien grande ferveur, dit OËtna, qui ne put dissimuler une certaine vexation.

— Pas plus grande qu'elle ne mérite, répondit Henri, de façon à faire comprendre à OËtna que sa jalousie ne lui avait point échappé. La nuit dernière, je suis tombé sous mon cheval, et j'aurais pu mourir étouffé, si cette jeune femme n'était passée par là, et ne m'avait porté secours. Vous concevez maintenant combien je suis son obligé, et combien je vous serai reconnaissant des bontés que vous lui témoignerez.

— Avez-vous pu me supposer des sentiments si peu généreux ! s'exclama OËtna en rougissant, et en devinant qu'il avait lu dans son âme.

— Non, je vous crois trop noble pour avoir de pareilles petitesesses, répondit le chevalier. Puis, lui prenant la main, il la pressa cordialement, en disant : Adieu, OËtna, adieu, et à d'aujourd'hui en six jours.

— Adieu, murmura-t-elle en lui jetant un regard pénétrant.

Ils se séparèrent, l'un pour rentrer dans la ville, et l'autre pour regagner son pavillon.

Mais quelle idée occupait l'esprit de chacun ? L'assassinat de la vieille Marthe.

OËtna aurait donné tout ce qu'elle possédait au monde pour que cet événement n'eût pas eu lieu, ou du moins pour que Henri de Brabant n'en eût pas connaissance ; tandis que de son côté, le chevalier aurait voulu pour beaucoup qu'OËtna n'eût pas une pareille tache au front.

Néanmoins, la soeur de Satanaïs ne se désespéra pas, et, plus d'une fois, en traversant les bosquets, elle répéta avec une joie étrange : *« Oui, je réussirai, oui, j'arriverai à mon but ! »*

## XXIII

## CE QUI ÉTAIT ADVENU DES DEUX PAGES DE HENRI DE BRABANT

Nous avons fait entendre dans le chapitre précédent que Henri de Brabant avait confié une mission à ses deux pages, Lionel et Conrad. Il les avait, en effet, chargés de découvrir, s'il était possible, l'asile de la princesse Elisabeth, en Bohême.

Les deux pages s'étaient d'abord consultés, et s'étaient informés s'il existait quelque part un portrait de la princesse, afin d'aller le voir, pour être ensuite en état de la reconnaître s'ils la rencontraient, fût-ce même sous un déguisement et sous un faux nom. Maître Tremplin leur assura qu'il existait bien certainement un portrait de cette jeune personne, dans le palais, du temps du roi son père ; mais y était-il toujours, voilà ce qu'il ne pouvait dire.

Lionel et Conrad ne reculaient devant une difficulté que quand elle était insurmontable. Une nuit

donc, ils s'introduisirent dans l'ancienne demeure du roi en brisant le carreau d'une fenêtre ; et, munis d'une lumière, ils errèrent de chambre en chambre à la recherche du portrait. Ils croyaient avoir inspecté toutes les pièces, et ils allaient se retirer désespérés, lorsqu'ils se trouvèrent, sans s'en douter, dans une petite chambre à coucher qui leur avait échappé jusqu'alors.

Et là, que virent-ils ?... le portrait que l'aubergiste du *Faucon-d'Or* leur avait minutieusement dépeint. D'ailleurs, le nom de la princesse était écrit au bas de la toile, au milieu d'un blason, ils ne pouvaient donc avoir aucun doute.

C'était un grand pas de fait ; mais comment découvrir sa retraite ?

D'après ce que leur avait dit leur maître, ils avaient des motifs de penser qu'elle pouvait bien être dans la résidence de la baronne Hamelin, à la Maison Blanche, mais une difficulté se présenta : comment pénétrer dans cette demeure fermée à tous les étrangers.

Pendant plusieurs jours ils errèrent dans les environs de la ville songeant à mille expédients plus impraticables les uns que les autres. Enfin, le soir du 15 août, ils se promenaient sur les remparts de Prague, du côté de la porte du Sud, lorsqu'ils rencontrèrent une vieille femme qui suivait la même direction qu'eux. Ils se rangèrent respectueusement pour la laisser passer, et elle leur rendit le salut avec un air de bonne humeur qui enhardit nos jeunes pages. Une idée soudaine vint à l'esprit de Lionel.

— Voilà un bien beau temps, madame, dit-il à la vieille femme, et les environs de la ville paraissent encore plus charmants à la clarté de la lune qu'en plein jour.

— Vous n'êtes donc pas de Prague ? demanda la vieille en les regardant de côté.

— Non, répondit Conrad ; mais nous sommes ici depuis plusieurs jours.

— Et peut-on savoir quelles affaires vous ont amenés dans la capitale de la Bohême, demanda la dame qui paraissait être très causeuse, et si vous comptez y rester encore longtemps ?

— Nous ne sommes pas nos maîtres, répliqua Conrad, en évitant de répondre à la première question. Il n'est pas probable, cependant que notre séjour se prolonge plus d'une semaine ou deux. Cela dépend du temps que les seigneurs prendront à régler les affaires qui ont nécessité leur réunion.

— Ah ! exclama la vieille femme, si je vous comprends bien, que vous êtes attachés à la personne de l'un de ces hauts et puissants chefs qui vont décider de notre avenir.

— Oui, répondit Conrad, nous sommes pages du chevalier Henri de Brabant.

— L'envoyé du duc d'Autriche ! s'écria vivement la dame.

Puis, changeant subitement de ton, elle ajouta d'un air indifférent en apparence :

— Et vous profitez de vos instants de loisir pour vous promener, c'est tout naturel.



— Notre intention était d'aller jusqu'au château de la baronne Hamelin, dit Lionel, mais il est trop tard et nous remettons ce projet à demain.

Cette phrase excita vivement l'attention de la dame, qui se garda bien toutefois, d'en rien laisser paraître.

— Et que vouliez-vous aller faire chez la baronne Hamelin? demanda-t-elle; vous ignorez sans doute que ne franchit pas qui veut le seuil de sa demeure.

— Nous savons qu'il est difficile d'être admis chez elle, répliqua Lionel; mais nous espérons que, nous présentant de la part de notre illustre maître...

— Sans doute, c'est une considération; la communication que vous avez à lui faire est-elle donc si importante.

— Très importante, répondit Lionel, et nous ne pouvons en faire part qu'à elle-même.

— Je suis attachée à la maison de la baronne, dit la vieille, et j'aurais pu me charger de votre commission.

— Impossible, répliqua le page; mais si vous voulez nous permettre de vous accompagner, nous vous aurons la plus grande obligation.

La dame réfléchit quelques minutes, et dit ensuite:

— J'y consens; mais, je vous en avertis, mes jeunes amis, si vous n'étiez guidés que par des motifs de curiosité, prenez garde à vous, car votre châtiment serait terrible.

Lionel et Conrad s'étaient jetés un peu à la légère dans cette aventure, mais ils ne voulurent pas reculer. Ils savaient que leur maître avait témoigné le désir aller présenter ses hommages à la baronne, et ils espéraient, dans tous les cas, pouvoir se tirer d'affaire en alléguant qu'ils étaient venus de la part du chevalier demander quand il pourrait avoir l'honneur d'être reçu.

Quant à la vieille, elle avait, pour céder au désir des pages, des motifs que l'on connaîtra par la suite.

Au bout d'une longue marche, ils arrivèrent devant un superbe édifice dont toutes les fenêtres étaient brillamment éclairées. Une large porte s'ouvrit, et ils pénétrèrent dans une vaste cour carrée. Plusieurs pages magnifiquement vêtus sortirent du vestibule, et sur un signe de la vieille femme, les conduisirent par un escalier de marbre qu'ornaient des vases immenses remplis des fleurs les plus rares et qu'éclairaient des lampes que des statues d'albâtre soutenaient dans leurs mains.

Ils passèrent ensuite dans une superbe antichambre qui avait cela de remarquable, qu'en haut était une niche en forme de dôme, où il y avait une cloche d'argent. Sur un signe du page, Lionel et Conrad s'assirent sur une ottomane, et attendirent là plus d'une demi-heure.

Tout à coup, la cloche tinta au-dessus de leur tête; au même moment une porte à deux battants s'ouvrit dans l'antichambre, et le même page, qui leur avait servi de guide les invita à rentrer.

Il serait impossible de donner une idée de la splendeur de l'appartement sur le seuil duquel Lionel et Conrad restèrent éblouis. D'innombrables lampes om-

bragées par des verres pourpres répandaient partout des flots de lumière rose. Des draperies frangées d'or; des vases magnifiques de porcelaine; des flacons et des coupes en or poli, des plats artistement disposés sur une longue table, tout cela combiné produisit sur les deux pages un effet qui paralysa, un instant, leurs facultés.

Le nombre des personnes que contenait ce salon était d'au moins quarante, tant hommes que femmes et tout le monde était paré comme pour une fête.

Lionel et Conrad distinguèrent au milieu de la foule une femme que, aux sourires qu'elle distribuait à chacun, aux attentions dont elle était l'objet ils devinèrent être la reine de la maison.

Elle pouvait avoir quarante ans, mais elle avait encore toute la fraîcheur de la jeunesse; elle était magnifiquement belle; chacun de ses mouvements avait un charme particulier, et elle semblait commander le respect et l'attention.

En parcourant le cercle des autres femmes, les deux pages aperçurent une autre personne dont la vue les fit soudainement tressaillir, car elle ressemblait admirablement au portrait qu'ils avaient gravé dans leur esprit. C'était une jeune fille d'une beauté ravissante, avec des yeux bleus, des cheveux bruns et une taille de nymphe. Elle portait une robe de velours rouge, et tenait à la main un éventail fait de plumes d'oiseaux des tropiques. Elle était assise sur un ottomane. Mais il y avait sur son visage une expression indescriptible de tristesse et de langueur.

C'était la princesse Elisabeth: Lionel et Conrad en eurent la conviction.

La maîtresse de la maison, dont nous avons tout à l'heure esquissé le portrait, aperçut, en ce moment les deux pages, et tout en s'avançant vers eux, leur fit signe d'approcher.

— Soyez les bienvenus, messieurs, leur dit-elle d'une voix si pleine de bonté et de cordialité qu'ils se sentirent soudainement rassurés. Ma fidèle Martha m'a dit qui vous êtes, et de la part de qui vous venez, j'espère que vous voudrez bien prendre part à notre fête?... Dans un instant nous causerons de choses sérieuses.

D'autres soins réclamèrent sa présence, et elle les quitta. Ils s'armèrent donc de courage, et résolurent d'aller jusqu'au bout de leur entreprise, sans s'arrêter à mesurer les périls dont ils ignoraient la véritable nature.

Profitant de l'instant où les regards étaient portés dans une autre direction, Lionel s'approchant de l'endroit où était la princesse Elisabeth.

— Madame, lui dit-il en jetant un regard rapide autour de lui, et en s'assurant que d'autres ne pourraient l'entendre, j'ai un motif tout particulier en pénétrant dans cette maison. Mais je vous en prie n'ayez pas l'air surpris, faites comme si nous causions de choses indifférentes. C'est pour vous, à cause de vous, que je suis ici.

La princesse fixa sur lui un regard scrutateur, lut la franchise et la sincérité de son visage, et murmura.



— Qui êtes-vous ?

— Votre Altesse connaît-elle le nom de Henri de Brabant ? demanda le page, ou dois-je vous en désigner un plus grand ?

— L'Autriche n'a donc pas entièrement abandonné mes intérêts et ma cause, dit la princesse en l'interrompant, aussitôt qu'elle fut revenu de la surprise où l'avaient jetée les paroles de Lionel. Oui le nom de Henri de Brabant m'est connu. Son Excellence est venu me voir il y a trois semaines, de la part du duc d'Autriche. Mais je vous révèle des secrets sans savoir qui vous êtes, exclama-t-elle en s'arrêtant soudainement. Dites-moi d'abord, reprit-elle, comment avez-vous découvert ma prison ou plutôt mon *refuge*, se hâta-t-elle d'ajouter ; et comment vous savez que je suis l'infortunée reine de Bohême ?

— Madame, murmura Lionel, quand j'aurai dit à Votre Altesse que je ne suis qu'un humble page au service de ce même Henri de Brabant...

— Oh ! alors, j'ai confiance en vous, dit la princesse en l'interrompant, car votre digne maître m'a témoigné la plus profonde sympathie. Que vous proposez-vous ? demanda-t-elle avec une fiévreuse impatience.

— Vous emmener hors d'ici, madame, et vous placer sous la protection de l'Autriche, répondit Lionel d'un ton solennel.

— Oh ! Ciel, quelle reconnaissance je vous aurais murmuré Elisabeth dont les yeux brillèrent de joie. Mais comment échapper... comment sortir d'ici ?

— Ni moi ni mon ami n'avons de projets déterminés, répliqua le page ; nous ne pouvons mettre à la disposition de Votre Excellence que notre bonne volonté, notre fidélité et nos épées. C'est à vous de commander et à nous d'obéir.

— En ce cas, il n'y a pas un moment à perdre ! dit Elisabeth qui tremblait d'émotion. Dans dix minutes on soupera, ajouta-t-elle ; à présent nous pouvons passer inaperçus par l'antichambre. Venez...

— Calmez-vous, murmura Lionel d'un ton suppliant, en se levant de dessus l'ottomane où il s'était assis, et en offrant le bras à la princesse. La moindre imprudence nous perdrait ?

— Ne craignez rien, répondit Elisabeth. Je joue trop gros jeu pour ne pas être prudente. Votre ami nous suit ? demanda-t-elle en se dirigeant vers la porte, appuyée sur le bras de Lionel.

— Oui, répondit le page, en s'assurant que son camarade était derrière lui. Mais Votre Altesse est-elle sûre du moyen qu'elle a choisi ?

— Je sais qu'il y a un passage souterrain qui nous conduira probablement à la liberté ; mais si nous rencontrons des obstacles...

— Nous avons nos épées, ajouta Lionel d'un ton résolu.

Ils étaient alors arrivés dans l'antichambre où Conrad les rejoignit. Tout en ayant l'air d'admirer la cloche d'argent suspendue sur leurs têtes, ils s'assurèrent que chacun dans le salon était trop occupé pour observer leurs mouvements.

Ils s'avancèrent tout doucement vers l'escalier de marbre, descendirent les degrés et atteignirent le vestibule où, par hasard, il se trouva n'y avoir personne en ce moment.

— Jusque-là tout va bien, observa la princesse ; mais c'est à présent que commencent les difficultés et le danger !

Tout en parlant elle ouvrit une porte petite, mais massive, située juste sous l'escalier ; et une suite de marches en pierres apparut à la lueur de la lampe placée dans le vestibule.

La princesse et les deux pages s'engagèrent résolument dans cet escalier, et refermèrent la porte derrière eux. Au bas des marches, ils trouvèrent une lampe posée dans une niche. Conrad la prit et précéda la princesse et Lionel.

Mais à peine avaient-ils fait douze à quinze pas dans le souterrain, qu'une lumière brilla tout à coup à distance, des exclamations de surprise et de colère frappèrent leurs oreilles et quelques secondes après des hommes dont la figure était couverte d'un masque noir se précipitèrent sur la princesse et ses compagnons de fuite.

Au même instant, Cyprien une torche à la main apparut sur la scène et cria à ses hommes :

— Ne les tuez pas, mais arrêtez-les ; ce seront de nouvelles victimes pour le statue de bronze et le baiser de la Vierge !

## XXIV

LIONEL ET CONRAD ONT GRANDÈMENT  
RAISON DE SE CROIRE PERDUS

A cette soudaine apparition de Cyprien et de ses sbires, la princesse Elisabeth jeta un cri perçant, et joignit les mains avec désespoir. Lionel tira vite son épée du fourreau, et Conrad laissant tomber la lampe, imita son exemple. Mais toute résistance était vaine, et ils furent immédiatement désarmés. On les enveloppa, malgré leurs efforts, dans de longues robes, et on les entraîna rapidement le long du souterrain, tandis que d'autres reconduisaient la princesse dans l'habitation d'où elle avait ainsi essayé de fuir.

Les adversaires de Lionel et de Conrad ne prononcèrent pas un mot. Après avoir marché longtemps, après bien des portes ouvertes et fermées, ils traversèrent un vaste vestibule, et puis se trouvèrent en plein air. Là, ils s'arrêtèrent un instant, et une voix, qui était celle de Cyprien, cria d'un ton d'autorité : amenez les chevaux !

Lionel et Conrad furent placés en selle, attachés comme l'avait été Henri de Brabant dans une précédente circonstance ; on abaissa sur leurs yeux le capuchon de leurs robes, et l'on partit au trot.

On s'imaginera sans peine que les réflexions que firent les deux pages n'étaient pas des plus agréables. Quoiqu'ils n'eussent jamais vu la statue de bronze du château de Rotenberg, et qu'ils ne soupçonnassent même pas son existence, ils étaient agités d'une terreur vague, indéfinie.



Le soir, l'on s'arrêta à une auberge située sur le bord de la route, où l'on passa la nuit. Il en fut de même le lendemain; seulement, le troisième jour, on débarrassa Lionel et Conrad de leurs capuchons; et alors, ils purent échanger entre eux un regard d'alarme et de tristesse. Mais ils n'eurent pas même la satisfaction de se faire part de leurs cruels sentiments, car on ne les laissa pas un moment seuls ensemble.

Le troisième jour, après une heure de marche, ils arrivèrent à un bois qu'ils reconnurent comme étant celui où était campé Zitzka, lorsque leur maître était venu le voir; et ils soupirèrent au souvenir de Linda et de Béatrice qu'ils avaient vues là pour la première fois.

On continua la route en silence, comme toujours, et en moins d'une demi-heure on atteignit un point où le chemin était coupé par une sinuosité de la Moldau, qui prend sa source dans le sud de la Bohême, et coule vers le nord. L'on traversait là la rivière sur un pont de bois, et les bords du fleuve étaient inclinés de façon que les chevaux pouvaient approcher pour boire.

La troupe fit halte dans ce but. Mais soudain le cheval de Cyprien donna des signes évidents de crainte, et son maître aurait été infailliblement désarçonné s'il n'eût été aussi excellent cavalier. L'on chercha ce qui avait pu l'effrayer, et tous aperçurent le cadavre d'une femme arrêté au milieu des herbes.

Les pages détournèrent la tête; mais les sbires de Cyprien s'approchèrent du cadavre. Tout d'un coup une exclamation d'horreur s'échappa de leurs lèvres, et tous simultanément s'écrièrent: "C'est Marthe!"

Immédiatement Cyprien mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, et s'approcha du corps que l'on avait attiré sur le bord du fleuve. Les traits étaient encore très reconnaissables; et d'ailleurs, les vêtements ne permettaient pas d'avoir le moindre doute sur l'identité.

— A-t-elle été victime d'un accident? murmura Cyprien d'un air rêveur. Puis, rappelant ses souvenirs, il ajouta: C'est seulement quelques heures avant l'incident qui a fait tomber ces jeunes gens entre mes mains, que j'ai vu Marthe à l'auberge, près de la lande.

— Par le Ciel! elle a reçu un mauvais coup, cria celui des hommes qui avait attiré le cadavre; et se baissant, il arracha le poignard qui était resté plongé dans la poitrine.

Cyprien prit machinalement la dague; mais, tandis qu'il examinait la lame longue et flexible, son visage changea soudainement et révéla un malaise véritable. Puis, il réfléchit profondément; et, sortant ensuite brusquement de sa rêverie, il serra le poignard dans sa poche.

— Cet accident, dit-il après une pause et en indiquant le cadavre, cet accident me force à changer mes plans. Il faut que je retourne sans délai à Prague; car, si Mariette s'avisait de prendre l'offensive, nos amis de là-bas pourraient courir du danger. Ainsi donc, mes fidèles, continuez votre voyage, ajouta-t-il

en s'adressant à ses hommes; et que tout se passe précisément comme si j'étais là.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton particulier, et ses sbires lui répondirent par un regard prouvant qu'ils le comprenaient et qu'ils étaient prêts à lui obéir.

Cyprien se disposait à remonter à cheval, lorsque Lionel lui dit vivement: — Vous plairait-il de m'accorder quelques instants d'entretien?

— Pourquoi? demanda Cyprien, froidement et en regardant le page d'un air défiant.

— Si je pouvais parler ouvertement, je ne demanderais pas à vous entretenir à part, répondit le page en indiquant les hommes armés.

— Arrière, vous autres! cria Cyprien à ses hommes.

Lui, Lionel et Conrad, se trouvèrent alors seuls ensemble.

— Parlez, et soyez bref, dit Cyprien.

— J'ignore, reprit Lionel à voix basse, quel sort nous est destiné, à mon ami et à moi; mais les paroles que vous nous avez adressées avaient quelque chose de si menaçant que nous sommes préparés au pire. Je voudrais, cependant, vous prier de bien réfléchir avant de vous porter aux extrémités à notre égard; et cela, non pas seulement pour nous, mais aussi dans votre intérêt; car celui dont nous sommes les serviteurs ne manquerait pas de venger notre mort d'une terrible façon.

— Vous faites allusion à l'homme qui se fait appeler Henri de Brabant! exclama Cyprien en fixant sur Lionel un regard plein de colère. Cette menace ne te servira pas, jeune homme, et je ne me laisserai pas intimider, car, vois-tu, j'en sais sur ton maître plus que tu ne penses.

— Ah! vous le connaissez! s'écrièrent simultanément Conrad et Lionel.

— Oui, je sais que c'est un imposteur, répliqua Cyprien. Après s'être emparé, j'ignore comment, d'une lettre que j'ai adressée il y a quelque temps à Son Altesse souveraine le duc d'Autriche, il s'est servi de ce document pour obtenir ma confiance dans l'intention d'en abuser. Puis, au moyen de fausses lettres de créance, il a voulu se faire passer pour le représentant du duc. Mais, heureusement, il a été démasqué dans l'assemblée.

— Impossible! exclama Lionel rouge d'indignation.

— Vous ne savez ce que vous dites! fit Conrad.

— Insolents! s'écria Cyprien. Mais écoutez, ajouta-t-il plus doucement, et je vais vous convaincre que je connais bien votre maître. Lorsqu'il est arrivé à Prague, il était porteur d'une lettre de Rodolphe de Rotenberg, qui avertissait son père de se défier de ce Henri de Brabant. Le comte dépêcha secrètement un messenger à Vienne, avec ordre de prendre tous les renseignements possibles sur ce prétendu chevalier.

— Et ces renseignements... exclama Lionel.

— Le nom de Henri de Brabant est inconnu à la cour d'Autriche. C'est tout simplement un imposteur,



comme je l'ai dit; et sans Zitzka, dont il est sans doute l'espion, il aurait été une des victimes de la statue de bronze.

— Je ne puis vous affirmer qu'une chose, répliqua Lionel, c'est qu'il n'y a pas dans toute la chrétienté un homme plus noble et plus grand que notre illustre maître.

— Des faits sont plus forts que des paroles, s'écria Cyprien. Est-ce que votre présence dans la maison où réside la princesse Elisabeth n'était pas une preuve de plus de sa duplicité?

— Oh! s'écria Lionel en laissant tomber les rênes sur le cou de son cheval et en joignant les mains, si je vous révélais une vérité presque incroyable, n'auriez-vous pas pitié de mon camarade et de moi? D'ailleurs, je sais que si, pour sauver notre vie, nous vous faisons connaître ce secret, dont l'importance est si grande, notre maître nous pardonnerait car il est bon, généreux; et, si peu que nous soyons, Conrad et moi, il ne permettrait pas qu'on fit tomber un cheveu de notre tête.

— Que voulez-vous dire? Parlez! dit Cyprien en regardant le jeune page avec étonnement et curiosité. Mais prenez garde, ajouta-t-il aussitôt, prenez garde de vous jouer de moi, car vous ne savez pas de quel pouvoir je suis armé!

— Non, non, je ne plaisante pas! cria Lionel. Mais ce secret, je ne puis vous le dire que tout bas, à l'oreille.

— Ils n'entendront pas d'où ils sont, dit Cyprien en s'approchant de Lionel, qui se tenait penché sur sa selle.

— Plus près, plus près encore, dit le page: car la révélation que je puis vous faire ne saurait être confiée même à la brise. En un mot, Henri de Brabant...

Et le jeune homme acheva sa phrase dans une sorte de soupir.

— Ah! par le Ciel! je comprends tout! s'écria Cyprien avec un tressaillement soudain. Oui, tout est clair et intelligible maintenant. Fou que j'étais de ne pas soupçonner la vérité?

— A présent, pouvons-nous compter sur votre générosité? demanda Lionel.

Mais Cyprien eut l'air de ne pas entendre. Il ferma les yeux et réfléchit profondément sur les découvertes qu'il venait de faire. Enfin, comme s'il eût été frappé d'une idée soudaine, il leva la tête et s'adressa aux deux pages: — Vous avez été initiés au mystère de cette maison où vous avez trouvé la princesse Elisabeth? demanda-t-il.

— Nous ne savons rien, absolument rien! répondit Lionel.

— Et moi, je vous dis que vous en connaissez trop, et je ne veux pas vous laisser la tentation de raconter à votre maître ce que vous avez vu.

En achevant ces paroles, il fit signe aux hommes armés d'approcher. Ceux-ci obéirent et entourèrent Lionel et Conrad. Cyprien sauta alors sur son cheval; il donna rapidement des instructions au chef des sbires, et partit ensuite au galop dans la direction de Prague.

Toute cette dernière scène s'était passée en moins d'une minute, et ce fut avec épouvante que Lionel et Conrad reconnurent que la révélation qu'ils avaient faite, au lieu d'être pour eux un talisman, n'avait fait que confirmer leur ennemi dans ses projets de vengeance.

Ils échangèrent entre eux un regard désespéré et se rendirent en marche au milieu de leur escorte, tournant le dos à la direction que Cyprien avait prise.

En très peu de temps, ils atteignirent le carrefour où Henri de Brabant avait rencontré M. Cyprien comme nous l'avons raconté dans l'un des premiers chapitres de cette histoire. Mais la petite chapelle n'existait plus. Elle avait été détruite par les hordes qui parcouraient la campagne.

Il était environ six heures du soir lorsqu'ils arrivèrent en vue du château de Rotenberg, dont les jeunes pages reconnurent instantanément les tours. Le chef de la troupe prit alors par un chemin de traverse, qui les conduisit, à travers champs, jusque derrière la forteresse; et en moins d'un quart d'heure, ils atteignirent cette partie de la forêt à laquelle nous avons si souvent fait allusion, et qui s'étendait jusqu'à l'aile droite du château.

Les cavaliers passèrent au milieu des verdures, et se dirigèrent vers une petite chapelle qui, grâce à sa solitude, avait échappé aux regards des dévastateurs.

Là, ils firent halte, attachèrent leurs chevaux au milieu des arbres, et firent descendre les deux pages. L'un des sbires partit dans la direction de la porte du château. Son absence dura près d'une demi-heure; et quand il revint, il était accompagné d'un vieillard que Lionel et Conrad reconnurent être l'intendant Hubert.

Le regard que ce dernier jeta sur eux leur prouva qu'il les reconnaissait aussi; et les deux pages crurent remarquer sur son visage une expression de compassion. Dans tous les cas, elle s'effaça instantanément; et les malheureux enfants sentirent leur cœur manquer quand ils virent l'intendant s'entretenir avec animation avec le chef de la troupe.

Au bout de quelques minutes, durant lesquelles Lionel et Conrad souffrirent une véritable torture causée par l'anxiété, Hubert s'approcha d'eux et leur dit:

— Il faut vous laisser lier, jeunes gens, avant de m'accompagner où je vais vous conduire; mais je vous avertis que le moindre cri qui s'échapperait de votre bouche pour appeler au secours, serait le signal de votre mort.

Après avoir prononcé ces paroles d'un ton froid et sévère, mais en tremblant un peu, Hubert se détourna brusquement, et les sbires attachèrent Lionel et Conrad de façon à leur ôter tout pouvoir de résister ou de s'échapper, mais en leur laissant la possibilité de marcher.

Quand ces dispositions furent prises, Hubert leva une trappe dans le plancher de la petite chapelle, et un escalier en pierre apparut.



Jamais, jamais il ne s'était présenté dans la vie de Lionel et Conrad un moment pareil à celui où on leur commanda de suivre Hubert dans ce souterrain. Cette statue de bronze, qu'on leur avait dit devoir être l'instrument de leur supplice, se dressa devant leur imagination et les glaça de terreur.

Il faisait encore grand jour sur la terre, et les rayons du soleil couchant venaient illuminer les bords de l'escalier au fond duquel il n'y avait que ténèbres épaisses. Hubert passa le premier, alluma une lampe qu'il prit dans une niche, et suivit la pente inclinée du souterrain. Lionel et Conrad venaient après lui, et deux hommes armés formaient l'arrière-garde.

Il régnait un profond silence, interrompu seulement par les échos qu'éveillait le bruit des pas; mais à mesure qu'ils avançaient, Lionel et Conrad sentaient augmenter leur terreur. Le sang se glaçait dans leurs veines, et la fièvre faisait battre leurs tempes.

Au bout de quelques centaines de pas, le souterrain, qui avait été en pente, continua en droite ligne, puis monta graduellement et se termina à une petite porte que Hubert ouvrit au moyen d'une clef qu'il avait sur lui. Ils pénétrèrent alors dans une pièce qui, à la lueur de la lampe que portait l'intendant, fit aux deux pages l'effet d'une prison souterraine. La voûte en était basse, et les échos allaient se répercutant à distance avec un bruit sinistre.

Mais ils avaient à peine fait quelques pas, qu'ils aperçurent toutes sortes d'objets blancs et noirs, et ils reconnurent qu'ils étaient au milieu de tombeaux de marbre.

Au bout de l'allée principale, une autre porte s'ouvrit, et l'on entra dans la chambre des terribles machines. Lionel et Conrad frémirent d'horreur à la vue de ces instruments suspendus au-dessus de leurs têtes, et dont cependant ils ne pouvaient s'expliquer l'usage.

Mais Hubert leur fit signe d'avancer, et ils traversèrent rapidement la pièce où se trouvaient sur une table des outils, des cruches, des bouteilles, etc.

Hubert ouvrit une troisième porte, et Lionel et Conrad aperçurent se dessinant au milieu de l'obscurité, une forme colossale: c'était la statue de bronze! Ils voulurent s'arrêter pour contempler cette image qu'ils croyaient être celle de la Vierge: mais les hommes armés les poussèrent en avant et les forcèrent à suivre Hubert dans une petite chambre circulaire où un bloc de granit servait de prie-Dieu devant un crucifix placé dans une niche.

— Agenouillez-vous, jeunes hommes, agenouillez-vous! dit le vieil intendant d'un ton solennel: agenouillez-vous et faites votre paix avec le ciel, car dans quelques minutes vous n'existerez plus!

A moitié paralysés de terreur, les deux pages obéirent machinalement; ils s'agenouillèrent sur le bloc de granit, et s'efforcèrent de prier.

Mais leur langue s'attacha à leur palais desséché. Soudain une cloche sonna dans le lointain, et au bout de quelques instants une porte s'ouvrit du côté

opposé à celui par où Lionel et Conrad étaient entrés dans la chambre circulaire.

Le bruit de la cloche avait tiré les pages de leurs stupéfaction; et en entendant la porte s'ouvrir, ils tournèrent la tête avec le pressentiment qu'ils allaient voir apparaître de nouvelles horreurs.

Ils ne s'étaient pas trompés. Du fond d'un corridor auquel communiquait cette porte, ils virent s'avancer trois personnages de haute taille, complètement enveloppés dans des robes noires dont les capuchons étaient rabattus sur leur visage.

— Pourquoi nous appelle-t-on? demanda celui qui marchait en avant des autres, d'une voix sépulcrale.

— Pour infliger le vengeance de la statue de bronze et le baiser de la Vierge! répondit Hubert d'un ton solennel.

Lionel et Conrad n'en entendirent pas davantage, frappés d'une indicible terreur, ils s'affaissèrent sur eux-mêmes et tombèrent lourdement sur le pavé.

(A suivre)

## LA VICTIME

Le capitaine au long cours.— C'est en plein Pacifique; le soir tombait, quand tout à coup un cri retentit: une dame venait de tomber à la mer!

Une jeune dame.— Naturellement, vous fîtes stopper le bateau, pour voler au secours de la malheureuse?

Le capitaine au long cours.— Eh bien, non, nous l'avons laissée à son malheureux sort!

La jeune dame, véhémement.— Mais alors, vous êtes un assassin, un...

Le capitaine au long cours.— Oui, mais attendez! J'oubliais de vous dire que nous jouions aux cartes et que la dame en question était... la dame de pique!



## MONTRES GRATIS

POUR DAMES ET MESSIEURS

Demandez 200 paquets de gra nes; quand vendis ret urnez \$12.00. Aussitôt vous rece rez cette pr me à votre ch i. Catalogue sur de mande.

ALLEN NOUVEAUTÉS  
St-Zacharie, Québec.